
HOVVEL
DECOVV
1622





NOUVELLES

DECOUVERTES

CONCERNANT

LA SANTE' ET LES MALADIES

les plus fréquentes, leurs causes & leurs remedes, avec des Observations sur les Maladies, & des Eclaircissemens sur les grands Médicamens, sur la volatilisation du Sel fixe ; & sur le Dissolvant universel naturel.

Par M. DE SAULX, *Docteur en Médecine, & ci-devant Médecin de la Charité de Versailles.*



A PARIS,
Chez la Veuve de FLORENTIN DELAULNE, rue Saint Jacques, à l'Empereur.

M. DCC XXVII.
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

AU LECTEUR.

LA Nature eſt comme une vaſte campagne ; quand on y a mis une fois le pied, elle engage ſouvent d'y faire plus de chemin qu'on n'en avoit prévû. C'eſt la raiſon pour laquelle ces Découvertes ont été de ſi longues années avant d'arriver à leur fin. Je me ſuis enfin borné à celles que j'ai faites.

Pour vous donner une idée de cet Ouuvrage, mon cher Lecteur, il faut vous dire que comme je rencontrois ſouvent des maladies rebelles aux remedes ordinaires, & qui cédoient à d'autres remedes de la Médecine Hermeticienne, je m'appliquai à découvrir ces remedes voilez dans les Ecrits de pluſieurs fameux Médecins Dogmatiques & Hermeticiens. Après la mort du Roy je me trouvai en ſi-

tuation de pouſſer mes recherches afin d'arriver à quelques remedes ſpecifiques, qui euſſent l'agrément du goût, de la vûe, de l'odorat; la pénétration, l'operation inſenſible, mais efficace dans les maladies difficiles à guérir. Deplus en ſuivant Hippocrate, j'ai réduit en ſyſteme une acrimonie alcaline ou acre, une acide & une ſalée, qui participe des deux autres. Cette triple acrimonie derive originairement ſur tout des alimens, & de l'air que nous reſpirons; elle eſt la cauſe occaſionnelle & éloignée des maladies. La cauſe conjointe & prochaine eſt, les differens ſieges que cette acrimonie affecte, quelquefois ſous le nom de tartre ou d'humeur mucilagineuſe ou glaireuſe, dont les effets ſont differens ſelon le mélange des ſels & des ſouphres, plus ou moins, délayez dans les ſeroſitez. Enfin cette varieté ſe tire de la nature des parties, des viſceres, des filtres, des glandes,

où elle croupit, qu'elle bouche, ausquelles elle adhere, qu'elle corrode & enflamme : lors sur tout que le fluide nerveux qui s'y porte en reçoit quelques impressions contraires à l'état naturel, par l'obstacle que cette humeur apporte à son irradiation & à son cours libre par tout le corps, pour entretenir ce consentement unanime entre les parties, les fluides & les solides, & sur tout les nerveuses. Comme cet équilibre est établi par plusieurs savans Ouvrages, je ne m'y suis arrêté que par raport aux indications des maladies, & aux remedes; j'y ai joint des observations sur les maladies que je décris selon leurs causes, leurs signes, & les remedes les plus aisez & ordinaires des pharmacies.

Enfin j'ai en mains les principaux remedes énoncez dans la quatriéme Partie, où je peux les préparer; & plusieurs remedes décrits énigmatiquement dans Van-

helmont, Penot, Poterius & Poleman, par le moyen de mon dissolvant, qui dissout les coraux, les pierres, les marcassites & les mineraux (dont il tire son origine), & même les métaux, par une voye douce, sans corrosion, & conforme à leur nature.

J'espere que vous me ferez grace, mon cher Lecteur, sur certaines choses dont on ne peut donner des notions aussi distinctes qu'on voudroit les rendre, à cause du peu d'entrée qu'on a dans les choses de cette sorte, & parce qu'elles dépendent de differentes operations longues à écrire, & difficiles à suivre. Ceux qui auront envie de faire ce que j'ai fait, trouveront ici une facilité que je n'ai pu rencontrer, parce que j'ai rassemblé ce qu'ils ont dispersé de dessein prémedité, & que j'ai raporté les préparations que differens Auteurs ont décrit, quoiqu'elles soient les mêmes, sous differens noms,

que j'ai pris soin d'expliquer, tant dans la premiere Partie de ce Traité, que dans la quatriéme. J'explique les Auteurs, ausquels on peut encore avoir recours, de même qu'à mon Egerie sur l'Histoire de Numa Pompilius.

APPROBATION

de Monsieur Andry, Conseiller, Lecteur & Professeur Royal, Docteur Regent de la Faculté de Paris, & Censeur Royal des Livres.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Nouvelles Découvertes concernant la santé & les maladies les plus fréquentes, leurs causes, & leurs remedes, avec des Observations sur les maladies, & des Eclaircissemens sur les grands médicamens, sur la volatilisation du Sel fixe, & sur le Dissolvant universel naturel*; par Monsieur de SAULX Docteur en Médecine, ci-devant Médecin de la Charité de Versailles; & je n'y ai rien trouvé qui ne soit digne d'être imprimé. Fait à Paris, ce 19 Janvier 1727.

Signé, ANDRY.

APPROBATION

de Monsieur Seron Docteur en Médecine, Conseiller du Roy, & premier Médecin de S. A. S. Monseigneur le Duc du Maine.

L'Auteur du Livre intitulé *Nouvelles Découvertes &c.* donne une idée générale de la santé & des maladies ; il fait consister l'une dans une fluidité & un mouvement égal des liqueurs, & les autres dans une altération de ces mêmes liqueurs. Une érudition profonde, des preuves solides & des observations fidelles soutiennent son Systeme. Il paroit avoir cultivé avec application la Chymie : il propose une teinture universelle qui répond à cet Esprit universel, qu'il reconnoit avec quelques Chymistes pour donner la forme à d'excellens remedes. La lecture de ce Livre fera plaisir au Public, & l'émulation qu'elle excitera à faire de nouvelles Découvertes en Chymie, lui procurera un grand avantage. A Paris, ce six Fevrier 1727.

Signé, SERON.

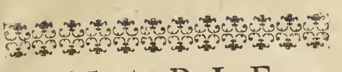


TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

QUATRIEME PARTIE

Sur les Remedes.

FIN.

NOUVELLES



NOUVELLES

DECOUVERTES

CONCERNANT

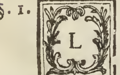
LA SANTE' ET LES MALADIES les plus fréquentes & les plus opiniâtres, leurs causes & leurs remédes, avec des Observations.

PREMIERE PARTIE.

Des Principes des Choses naturelles, & de l'Homme.

CHAPITRE PREMIER.

De l'eau primitive qui a été la matiere de toutes choses, & de la lumiere qui en a été la forme.

§. I.  ES Princ pes que nous nous proposons de suivre, sont conformes à ceux d'*Hippocrate*, le fondateur & le génie de la Médecine. Outre la con-

formité qu'ils ont avec ceux que l'Historien ſacré de la Geneſe établit en peu de mots, & ce que l'Ecriture-ſainte en dit en différens endroits où elle parle des œuvres du Créateur, c'eſt que nous les trouvons appuyés de l'expérience. Ces égards doivent borner nos raiſonnemens. Nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur ces matieres, parce qu'elles regardent la Phyſique, & que nous eſperons d'en parler dans un autre Traité.

§. 2. *Hippocrate* n'a pas feint d'hypotheſes, ni laiſſé à la poſterité par ce qui nous reſte de ſes excellens écrits, des queſtions plus ſubtiles, que vraies ou utiles. Il a recherché dans la nature des choſes, ce qui convenoit à la ſanté de l'homme, pour en regler l'uſage; ou ce qui pouvoit lui être nuiſible, pour le faire éviter. Il a été obſervateur éclairé, zelé, patient, aſſidu, pour connoitre ce que la nature abandonnée à elle-même pouvoit faire, pour ne pas ſuccomber dans des maladies périlleuſes; afin que dans des cas ou des circonſtances où elle auroit ſuccombé, il pût s'en défier, & remédier au mal. C'eſt ainſi qu'il a fondé l'art: il a été à la pratique, à l'expérience avant que d'aller aux dogmes; c'eſt ce qui a rendu ſes préceptes dignes de l'admiration de tous les ſiecles, parce qu'ils étoient fondez ſur la nature qui eſt invariable.

Tous ceux qui ont ſuivi ces traces ont réuſſi, & ont mérité l'approbation publique, & leur chef des honneurs divins, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

§. 3. Voici comme il s'explique ſur les principes des choſes naturelles, dans l'excellent livre de la Diete (*a*) : *Les animaux, dit-il, toutes les autres choſes, & l'homme même, ſont compoſez de deux choſes différentes en vertu & en puiſſance, mais de bon accord pour l'utilité, c'eſt du feu & de l'eau ; ces deux choſes* (ou principes) *ſuffiſent, tant pour conſtituer toutes les autres choſes, qu'elles ſe ſuffiſent pour s'entretenir elles-mêmes mutuellement ; l'une d'elles priſe ſeparément n'eſt pas ſuffiſante par elle-même, ni pour aucune autre choſe.* Il attribue au *feu* de mouvoir toutes choſes, & en toutes choſes, d'être l'autheur de la chaleur & de la ſechereſſe : & à l'*eau* de nourrir tout, & de produire le froid & l'humide.

§. 4. Il reprend ceux de ſon temps qui faiſoient la Medecine ſur des principes nouveaux & ſuppoſez (Sur quoi M. Dickinſon, (*b*) tres-ſçavant Medecin Anglois, fait voir que les premiers Philoſophes

[a] *Cap.* 3. *de Diæta* ξυνίϛαται μὲν τὰ ζῶα τάτε ἄλλα πάντα, καὶ ὁ ἄνθρωπυς, ἀπὸ δυοῖν διαφόρεοις μὲν τὴν δυνάμιν, συμφόρεοις δὲ τὴν χρῆσιν ; ΠΥΡΟΣ καὶ ΥΔΑΤΟΣ.

(b) *Phyloſ. vetus & vera, &c.*

Grecs, comme *Thales &c.* ont philoſophé conformément avec Moyſe) ; & le même dit qu'il falloit ſuivre les ſentimens des Anciens. *Pythagore*, *Empedocles*, & autres avoient déja recherché les cauſes des maladies avant *Hippocrate*. L'antiquité fait mention, ſelon le même Auteur (*a*) de ce grand *reméde d'Empedocles qui guériſſoit les hommes, qui languiſſoient ſous le poids des maladies longues, & rendoit la vie à ceux qui étoient proche de la mort.* *Hippocrate* auſſi-bien que ces Anciens, reconnoiſſoit que *l'amer*, *l'acide*, *le doux*, *le ſalé*, *&c.* étoient les *cauſes* des maladies, & que ces choſes étant bien unies & temperées entre elles, faiſoient notre ſanté. Il rejette les premieres qualitez, le froid, le chaud, le ſec & l'humide.

§. 5. Le même reconnoît que le corps eſt ſuſtenté par trois ſortes d'alimens, les alimens ſolides, la boiſſon & l'air : & il dit (*b*) que l'air (c'eſt-à dire l'eſprit univerſel qui eſt dans l'air), produit tout ce qui ſe paſſe de grand dans chaque corps : il prétend même que l'air eſt auteur de la vie & des maladies, & que tout en eſt plein.

§. 6. Quand *Hippocrate* reconnoît le feu

[a] *Dickinſon de quinta Eſſentia Philoſophor.* Sic Empidocles magno iſto medicamento quod ἄπνουν vocabat, languentes homines ἀφώνους, ac animam agentes revocabat.

[b] *Lib. de Flat.*

pour principe actif des choses naturelles, il n'entend pas parler du feu élementaire, mais du feu solaire & de la lumiere, qu'il nomme feu doux, qui nous échauffe doucement & nous éclaire; la lumiere est un feu plus étendu, ses particules tres-subtiles, rondes, salines & sulphureuses, sont tres-mobiles; elles furent separées des grossieres dans la création, sur lesquelles elles prirent le dessus, & firent le premier jour par l'ordre du Créateur; ainsi la lumiere a été faite avant le soleil, & l'Esprit du Seigneur donna le mouvement à la matiere premiere, & en même temps les loix de ce mouvement, qui est, selon quelques-uns, ce que nous appellons nature. Cet Esprit du Seigneur, selon le docte *Eusebe* (*a*), *étoit cette force qui produit & fabrique toutes choses*, (ou l'Esprit universel même), *il mouvoit les eaux du cahos.* Saint *Augustin* (*b*) appelle eau cette même matiere sur laquelle l'Esprit de Dieu étoit porté: *C'est pour cela*, dit-il, *que cette matiere n'a pas été mal à propos nommée Eau, parce que tout ce qui naît dedans & sur la terre, animaux, plan-*

[a] *In præp. Evang. l. 7. cap.* XI.

[b] *Lib.* I. *de Genes. ad lit. c.* 7. Propterea non absurdè aqua dicta est ista materia, quia omnia quæ in terra gignuntur, sive animalia, sive arbores & herbæ, & si quæ similia ab humore incipiunt formari atque nutriri.

res, arbres &c. commence d'être formé par une humeur, & en est nourri.

§. 7. Dieu ayant donc créé l'*Eau*, ou cette multitude de parties liquides figurables en toute sorte d'especes, y introduisit le mouvement, & la lumiere se fit, pour être la forme de chaque être particulier. Par ce mouvement, certaines particules de l'*Eau & de la lumiere* s'unirent, & produisirent les quatre élemens, l'eau, la terre, le feu, & l'air: depuis cette liaison des particules, il n'y a pas eu de parties de feu ou de lumiere, qui n'ayent conservé quelques parties d'eau tres-subtiles, & celles-ci en ont retenu de feu dans leur interieur; elles ne produiroient rien separément, comme *Hippocrate* l'a observé (§. 3.), & elles ne peuvent se suffire l'une sans l'autre La matiere ne peut être tout à-fait dénuée de sa forme, qui est son principe d'action; ni la forme subsister sans aucune matiere.

§. 8. On objectera qu'*Hippocrate* reconnoît en quelques endroits de ses écrits, que le chaud & le froid, l'humide & le sec peuvent produire les maladies. On répond que ces qualitez ne peuvent d'elles-mêmes établir, ni détruire notre santé; ce sont des effets qui résultent des causes productives; & comme c'est une regle du bon sens, selon le Pere *Malbranche*, que lorsqu'on nous parle le langage du peuple, & selon les pré-

jugés, il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on dit, quoiqu'on le répete souvent dans les mêmes termes : mais qu'on ne dise qu'une seule fois une chose contraire aux préjugés, il faut l'interpreter selon la rigueur de l'expression : ainsi qu'un Médecin dise. Voila une maladie chaude au troisiéme degré, il faut y appliquer un remede froid au second degré, je croirai qu'il parle à la maniere du vulgaire, d'autant plus qu'il ne sçauroit peser le chaud ni le froid ; un Médecin qui conseillera des pierres d'écrevisses préparées dans des douleurs de reins, dira que c'est parce qu'elles corrigent l'humeur acide, je le croirai dans les sentimens d'*Hippocrate*, qui dit que ce n'est ni le chaud ni le froid, &c. qui s'épaississent en nous ; mais les choses qui peuvent produire les maladies, sont l'amer, le doux, le salé, & sur tout l'acide. Il résulte donc que quand *Hippocrate* a parlé du froid, du chaud, &c. il en a parlé à la maniere du vulgaire, comme on en parle encore aujourd'hui.

§. 9. La matiere dont le Créateur devoit tirer tous les êtres, devoit être propre à recevoir toutes les formes qu'il voudroit lui donner, pour mettre de la difference entre ces êtres : l'*eau* est de cette nature, puisqu'elle a été formée en ciel (*a*), condensée

[a] *Petr. 2. Canon. cap. 3.*

en terre, en poiſſon, en oiſeaux (*a*); toutes choſes peuvent donc en avoir été faites, puiſqu'elles étoient figurables en toutes manieres : & comme le potier de terre donne à la terre-glaiſe toutes les formes qu'il veut, de même l'eau obéit à l'eſprit étheré local, qui eſt le feu central, où les parties de la lumiere, qui ſe cachent dans les corps, s'y uniſſent, deviennent leur forme, & produiſent enſuite les ſemences, ou quelque choſe d'équivalent, d'où réſulte l'animal, le vegetal, ou le mineral.

§. 10. L'harmonie de ce grand monde demandoit un moteur univerſel libre, ſans être déterminé dans aucun corps; ce ne peut être que l'eſprit univerſel, ou peutêtre la lumiere des aſtres mêmes, & ſur tout du ſoleil & de la lune. Nous pouvons donc nommer ce *moteur étheré*, parce qu'il vient du Ciel; & *univerſel*, parce qu'il pénetre tout, meut tout, & par tout (v. §. 3.); quand il s'eſt arrêté ou caché dans un corps, comme parle Neuton, nous le nommons local. C'eſt par le moyen de cet eſprit, tant univerſel que local, que ſe font ces choſes miraculeuſes en notre faveur; nous devons donc adorer la puiſſance ſouveraine, la bonté & la ſageſſe infinies du Créateur dans ſes œuvres.

§. 11. Voici ce que dit l'excellent Géo-

[a] 1. *Geneſ.*

metre *Neuton* à la fin du Syſtême du Monde (*a*) : *Il conviendroit d'ajoûter ici quelque choſe d'un certain eſprit tres-ſubtil qui paſſe à travers les corps denſes, & qui ſe cache en eux ; par ſa force & par ſes actions les petites parties des corps s'approchent par une attraction mutuelle, lorſquelles ſont peu éloignées les unes des autres, & étant contigües, elles tiennent enſemble ; les corps électriques agiſſent dans des diſtances plus grandes, tant en approchant qu'en éloignant les corpuſcules voiſins ; & la lumiere eſt envoyée, reflêchie, enfreinte, elle échauffe les corps ; & les ſenſations ſont excitées, & les parties organiques des animaux ſont miſes en mouvement ſelon leur volonté, c'eſt-à-dire par les vibrations de cet eſprit, portées des organes externes des ſens par le moyen des fibrilles nerveuſes au cerveau, & du cerveau aux muſcles. Mais ces choſes ne peuvent être expli-*

[*a*] Adjicere jam liceret nonnulla de ſpiritu quodam ſubtiliſſimo corpora craſſa pervadente, & in iiſdem latente ; cujus vi & actionibus particulæ corporum ad minimas diſtantias ſe mutuò attrahunt, & contiguæ factæ cohærent : & corpora electrica agunt ad diſtantias majores, tam repellendo quàm attrahendo corpuſcula vicina ; & lux emittitur, reflectitur, inflectitur, corpora calefacit ; & ſenſatio omnis excitatur, & membra animalium ad voluntatem moventur, vibrationibus ſcilicet hujus ſpiritûs, per ſolida nervorum capillamenta ab externis ſenſuum organis ad cerebrum, & à cerebro in muſculos propagatis. Sed hæc pau-

quées en peu de mots, & nous n'avons pas une ſuffiſante quantité d'experiences, pour déterminer & demontrer les loix de ſes actions.

§ 11. Le même dit encore (*a*) que *l'opinion tres-reçue des Philoſophes de ce temps, eſt qu'il y a un certain milieu éthéré & beaucoup plus ſubtil qu'on ne ſçauroit l'exprimer, qui paſſe tres-librement à travers de tous les pores & des petits conduits de tous les corps, & que ce milieu fluant dans les pores des corps fait naître leur réſiſtence....* Et à la fin de ſon expérience il conclut en ces termes: *Nous ſoûtenons que cette grande réſiſtence ne vient pas d'aucune autre cauſe que de l'action ſeule de quelque fluide ſubtil qui coule dans le metal* (qui ſervoit à ſon expérience). Il y a donc un eſprit étheré tres-ſubtil, & cet eſprit peut paſſer à travers des petites membranes veſiculaires & tres-poreuſes des poulmons, pour ſe mêler au ſang qui y cir-

cis explicari non poſſunt, neque adeſt ſufficiens experimentorum copia, quibus leges actionum hujus ſpiritûs accuratè determinari & monſtrari debent. *Phyloſop. Nat. Princip. Mathemat.*

[*a*] Cùm receptiſſima Philoſophorum hujus ætatis opinio ſit, medium quoddam æthereum & longè ſubtiliſſimum extare, quod omnes omnium corporum poros & meatus liberrimè permeet: à tali autem medio per corporum poros fluente reſiſtentia oriri debeat: ut tentarem &c. *Idem ibid paginâ* 292.

cule, & pour lui fournir des esprits nouveaux, qui lui donnent la fluidité, la rarefaction & la rougeur.

§. 12. Ces mêmes esprits de l'air pénetrant dans le cerveau & les nerfs, constituent en principal le fluide, ou suc nerveux, ou les esprits animaux, qui donnent le mouvement aux parties solides; car il n'est pas concevable qu'elles puissent l'avoir d'ailleurs ni d'elles-mêmes; & en même temps elles en reçoivent la résistence; car c'est une loi que celui qui résiste, agit. Ce sont donc les esprits animaux qui établissent l'équilibre entre les parties solides & les liquides, qui sont les seules qui constituent le corps de l'homme: cet équilibre établi, est la santé même, & la maladie n'est qu'un desordre dans cet équilibre; ainsi les esprits animaux sont les auteurs de la santé & de la maladie, selon qu'ils sont bien ou mal constituez.

§. 13. Les raisonnemens sans expérience sont le plus souvent des fruits de l'imagination, & des hypothêses sans fondement. Qu'on passe à ce Philosophe ses principes, il expliquera toutes choses; mais qu'on lui refuse une soûmission aveugle qu'il demande avec instance sur ses suppositions, parce que ni l'Ecriture-sainte, ni la raison, ni aucune expérience ne les favorisent, cet édifice beau en apparence & en general,

étant bâti sur un sable mouvant, est prêt de tomber en ruine, si on l'examine en particulier. On veut expliquer tout, c'est une présomption, & la nature se cache aux yeux de l'imagination audacieuse qui veut la faire aller selon son caprice; il faut donc la chercher avec simplicité, car elle est simple elle-même, elle est vraye, & toûjouts la même. Le grand *Hippocrate* l'a suivie pas à pas, il a été son interprete, ses écrits en sont des preuves, & il nous conseille de ne nous pas écarter des voyés qu'il a suivies; c'est dans le sein de la nature, c'est dans l'expérience qu'il faut chercher le principe de nos raisonnemens: en voici une qui nous découvre les principes voilés de notre fondateur (v. §. 3.); cette expérience peut éclaircir bien des doutes, de même qu'elle sert beaucoup à établir nos principes.

CHAPITRE II.

Experience, ou Découverte nouvelle d'un Magnetisme, qui attire l'esprit universel étheré en liqueur rouge tres-subtile, differente du nitre aërien.

§. 14. EN 1710 vers l'équinoxe de Mars, je fis amasser de l'eau de rosée qui tombe sur les fromens, & de l'eau de pluie; je fis passer ces eaux sur une terre . . . .

insipide : ensuite je filtrai plusieurs fois ces eaux à travers le papier gris, & les préparai ensorte qu'elles étoient claires, & tout-à-fait insipides. Je les exposai après une specification convenable dans des plats de verre, pour être évaporées au soleil du mois de May : cela demandoit quelque assiduité, que je n'eus pas le temps d'y donner par mes occupations de Médecin de la Charité. Après quelques phénomenes arrivez sur la fin de l'évaporation, ou de l'insolation, il me resta une tres-*petite poudre* de couleur de cendre & insipide, elle ne pesoit au plus qu'un grain d'orge. Je mis cette petite poudre à l'air sur un morceau de verre concave, que je mis sur la fenêtre de ma chambre exposée au soleil levant, le temps étant beau & pendant l'aurore, c'est-à-dire une petite demi-heure avant le lever du soleil. Un quart-d'heure après je trouvai ce verre plein d'une liqueur rouge transparente, & qui sembloit huileuse entre les doigts. En la goûtant, elle pénetra fort avant dans les papilles de la langue, *sans chaleur ni acrimonie quelconque : sa saveur étoit saline, agréable & douce, sans acidité, ni alcacité* ; & n'approchoit d'aucune autre espece de sel.

Je versai cette liqueur dans un petit bocal de verre fort, & ensuite je remis le petit verre à l'air ; & la petite poudre encore humide au lieu d'attirer une nouvelle-

liqueur, se dessecha promptement ; le soleil étant levé, rappella alors son fils, ou cet esprit à soi. Le second jour la même chose arriva, la liqueur étoit la même, & le petit verre prêt de répandre par les bords. J'aurois pû avoir une source intarissable de cette maniere, mais après plusieurs expositions semblables, il arriva que m'étant endormi, je fus ensuite pour recueillir la liqueur que j'avois vû s'amasser ; mais je fus surpris lorsque je trouvai le verre vuide, & la petite poudre tout-à-fait dessechée : il y avoit environ une demi-heure que le soleil étoit levé, & quoiqu'il n'eût pas encore donné sur la fenêtre, il avoit cependant rappellé à soi l'esprit & la liqueur étherée ; & par l'agitation ou la forte impulsion qu'il avoit donné à l'aymant de la petite poudre, il l'avoit enlevé aussi-bien que la liqueur ; car j'eus beau l'exposer les jours suivans, il ne s'y amassa rien. Cet effet n'étoit pas arrivé lorsque j'avois mis le petit verre à l'air pour se dessecher, quoique je l'y eusse laissé beaucoup plus de temps le soleil étant levé ; mais comme il n'y restoit alors que tres-peu d'humidité, parce que j'avois eu soin de l'enlever avant le soleil, & de l'enfermer, il ne causoit qu'un léger mouvement, & enlevoit le peu qui restoit de ces particules liquides, & peutêtre quelques-unes de l'aymant, par une petite aspi-

ration. Il me prévint pour le coup, & fit un rapt de la liqueur vierge dont le verre étoit plein, & en même temps de son aymant, par la forte rarefaction ou la volatilisation qu'il produisit dans les parties de la poudre aymantine, dont l'attrait ceda à celui de la liqueur qui contribua à son enlevement par l'amour qu'elle avoit pour cet aymant; c'est ainsi qu'ils allerent ensemble baiser les pieds de leurs illustres progeniteurs.

§. 15. Un an après je vis paroître dans ce qui me restoit de cette liqueur, un petit crystal transparent, qui a grossi depuis, & qui est venu blanc, & en cube parfait; il s'en forma d'autres ensuite. A mesure que ces crystaux, ou que ces sels lucides se sont separez de la liqueur huileuse devenue plus brune par la separation des sels, à mesure aussi cette liqueur a acquis une acrimonie alcaline & ignée, qui m'enflâma la bouche en la goûtant, ce qui n'est arrivé que depuis sa crystallisation; ces parties huileuses sont donc d'une nature du feu, & le sel qui les tempéroit pendant leur union, & qui tenoit un certain milieu entre ces parties ignées & les parties aqueuses, étoit un moïen unissant entre l'eau & le feu, qui pouvoit participer de ces deux extrêmes, ou s'y allier comme il a fait au bout d'un an avec les parties d'eau. Ce tout admirable, tel qu'étoit cette liqueur avant la division de ses parties in-

tégrantes, donne de grandes lumieres sur l'état naturel du sang & du suc nerveux, comme après sa desunion, dans les maladies.

Le point fondamental de l'*attraction* est le feu interne & naturel des choses. Ce feu est retenu par des enveloppes terrestres, & fort compactes. Il a conservé une correspondance & une tres-grande affinité avec la lumiere, dont il est le vehicule sur cette terre que nous habitons, & il ne paroît à nos yeux délivré de ces liens, que par l'éclat de la lumiere, & par le moyen de l'air qui sert comme d'aliment au feu. Il y a donc lieu de croire que cette tres-petite portion de terre, ou poudre, contenoit ce point igné dans son interieur, qu'il étoit l'aymant qui a attiré à soi l'esprit universel, la lumiere, ou le feu étheré ; de même que l'eau céleste qui ne peut pas mouiller les mains ni être sensible, tant elle est subtile & diffuse : mais cet aymant a réuni ces trois principes, les a rendus manifestes ; en un mot, ce Magnetisme étant une fois bien établi, fait voir qu'il est ridicule de recourir encore aux termes vagues de sympathies & à de semblables explications frivoles, ou à des qualitez occultes, puisqu'on peut par son moyen expliquer des phénomenes difficiles à concevoir & sans nombre, avec cette solidité si convenable à un Physicien qui va pas à pas, & qui ne raisonne que l'experience à la main.

§. 16. La division susdite des principes de la liqueur étherée, fait voir que cette liqueur qui paroissoit homogene & unique, contenoit trois principes évidens, une *eau subtile*, un *sel lucide*, & un *souphre rouge* & *igné* (ces trois principes sont aussi ceux du sang, quoique plus grossiers). La liqueur qui est restée d'un rouge brun après la crystallisation des sels, & son acrimonie brulante, ne peut être qu'*eau* & *feu*, *matiere* & *forme*, ou *mercure* & *souphre*; mais quoique nous n'ayons reconnu pour premiers principes que la matiere & la forme, l'eau & le feu; & que nous n'ayons regardé la lumiere que comme un feu doux & plus étendu, cependant la division des principes survenue à cette liqueur homogene en apparence, nous fait voir un principe moyen entre les deux extrêmes, c'est-à-dire entre le feu & l'eau, & ce milieu est le sel. Ainsi voilà trois principes qui constituent tous les êtres, & ce sel principe s'accommode avec l'un & avec l'autre; il est leur lien dans leur état d'union, ou de totalité: mais sa separation est l'interprete de leur discorde. Quand il est uni à l'eau, il est transparent, parce qu'elle ne lui communique aucune partie capable d'obscurcir sa diaphaneité, comme il a paru dans le commencement de sa crystallization: mais ayant ensuite admis des par-

ties de ſouphre, il a paru d'un blanc de lait. Le ſouphre a donc des parties blanches, puiſqu'il en a communiqué au ſel ; il a des parties rouges, puiſqu'avant la ſeparation des principes la liqueur étherée étoit d'un beau rouge ; & il en a de noires, puiſque depuis la diviſion ſuſdite, il eſt reſté brun. Ces trois couleurs principales n'excluent pas les autres *couleurs* moyennes, qu'un différent mêlange des trois principes fait paroître ſous différens aſpects ; & ces couleurs ſont des êtres eſſentiels aux choſes : mais elles ne paroîtroient pas à nos yeux telles qu'elles ſont, ſans les particules ſalines, ou la lumiere qui les met en évidence. Le défaut de mouvement a ſans doute contribué à l'aſſociation des parties ſalines homogenes, ou ſemblables ; & cette aſſociation des parties ſalines, ou des parties ſulphureuſes avec leurs ſemblables, ou des ſalines avec les ſulphureuſes, arrivant dans le corps, produit des maladies ; car tout principe, ou partie intégrante du ſang qui s'aſſocie, comme on dit *homogenea homogeneis*, les ſemblables avec les ſemblables, rompt l'intégrité & l'harmonie du tout, il n'en arrive que du deſordre.

§. 17. On ne dira pas que ces principes ſoient des métamorphoſes du feu ; l'art n'y a aucune part, que d'avoir inventé un aymant, ou un électre propre à les attirer,

ſans y rien communiquer du ſien, puiſque la petite poudre aymantine n'auroit pû donner ce qu'elle n'avoit pas, c'eſt-à-dire les couleurs & les ſaveurs qu'on a obſervées dans la liqueur étherée ; elle étoit telle dans l'air, & ſes principes y ſont répandus, mais d'une maniere ſi diviſée, qu'ils ſont imperceptibles à nos yeux, ne pouvant les rendre viſibles par aucun autre moyen connu, que par notre *magnetiſme*, qui imite l'action de l'aymant (dit en latin *magnes*), qui attire le fer par une attraction qui lui eſt tres-naturelle, ſans que l'art y ait aucune part. Nous ne nous arrêterons pas ici à examiner les vertus & les operations infinies de l'eſprit univerſel étheré dans le macrocoſme ou le grand monde, ni des proprietez particulieres de la liqueur étherée dans la Médecine, par rapport au microcoſme qui eſt l'homme, excepté dans les cas où l'occaſion ſe préſentera de le faire, parce que nous nous réſervons d'en traiter plus amplement dans une Diſſertation Phyſique, avec des éclairciſſemens ſur les arcanes ou remedes ſecrets, dans laquelle nous décrirons quelques remedes qui auroient donné trop d'étendue au préſent Traité.

§. 18. Des Philoſophes & des Médecins anciens ou modernes, des Poëtes même ont donné quelques idées de l'eſprit univerſel ;

& presque tous l'ont crû necessaire (v. §. 10. & 11.) sans en faire aucune démonstration faute d'experience, ou ils n'en ont parlé que par énygmes. Le Poëte dit que cet esprit va par tout... *Ire per omnes & terras & maria &c.* Il dit sans énygme que son origine est celeste, que sa puissance est feu & lumiere :

Igneus est illi vigor & cœlestis origo.

Cet esprit celeste agite la masse de tout l'univers, *Mens agitat molem* : ce qu'il avoit tiré de l'Ecriture-sainte (v. §. *6*). Cet esprit celeste émane directement des astres, ou du moins il en reçoit des qualitez & des particules qu'il communique à tout ce qui a vie sur la terre & dans l'air :

Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum :

Il les charie dans la terre, & selon que les différentes matrices où il est reçû sont pures, ses productions sont excellentes. Platon & les Egyptiens ont reconnu cet esprit, & l'ont nommé *Ame du monde.*

§. 19. Enfin cet esprit étheré universel est l'esprit igné & lumineux d'*Hippocrate* (ὁρμῶντα καὶ ἐνόρμον), *qui produit les mouvemens & les actions*, & qui s'introduisant dans l'homme devient l'esprit animal. Voici ce qu'en dit *Gorreus* Medecin de Louis

le Juste sur ce terme d'*Hippocrate* (*a*) : *Cet esprit est ce qu'il y a de plus subtil dans le corps de l'homme, & il est bien plutôt formé d'une substance étherée ou celeste, que tiré de l'air* (qui ne lui sert que de milieu pour être communiqué aux corps), *par laquelle substance étherée dont il est doué, il se meut avec une vitesse inconcevable, pénetre & parcourt tous les corps.* L'esprit animal est donc fait de l'esprit étheré universel, qu'on a confondu avec le nitre aërien, parce qu'on a vû que le nitre produisoit des choses singulieres, par exemple dans la Machine de *Boyle* ; mais ces choses sont l'effet de l'esprit universel étheré, specifié dans le nitre, où il abonde : ainsi l'on n'en jugé, comme on dit, qu'*à posteriori*, & on a crû que cet esprit celeste exhaloit du nitre de la terre dans l'air, qui devenoit son séjour. C'est sous ces apparences trompeuses que Glauber & quelques autres Chymistes ont recherché dans le nitre le dissolvant universel.

§. 20. Avant que *Monsieur Poirier* aussi

[*a*] Ενορμῶντα *impetum facientia.* Sic dicti sunt spiritus ab Hippocrate, aptissimâ prorsùs appellatione, & rei naturam omninò exprimente. Est enim spiritus omnium quæ sunt in corpore levissimum tenuissimumque, non tam aëreâ quàm æthereâ substantiâ præditus, ex qua non modo celerrimè movetur, sed etiam in omnia corpora subit & commeat. *Definition. Medic. pag.* 202.

recommandable par sa vertu que par sa science profonde, ait été appellé à la Cour pour être Médecin des Enfans de France, & successivement de notre jeune Monarque, il arriva qu'une horrible toux & épidemique désoloit cette Ville capitale: pour connoître la qualité de l'air, il fit exposer pendant la nuit des serviettes blanches & lessivées à l'air, & le lendemain en tordant ces linges, on en exprimoit une eau claire tres-acide & piquante; ce qu'il fit réiterer. L'air étoit chargé de parties nitreuses tres-acides, & cette toux dura autant de temps que cette fâcheuse constitution.

§. 21. Nous verrons (§. 98. 118.) ce que dit à ce sujet le docte *Fernel*, en parlant de la cause des maladies épidemiques. La toux susdite n'étoit pas causée par l'esprit universel qui pénetroit avec l'air dans les poulmons, mais par le nitre aërien qui y abondoit, aussi bien que d'autres exhalaisons mauvaises de la terre, que la foible chaleur du soleil à l'entrée de l'hyver ne pouvoit dissiper, ni corriger. L'air incruste quelquefois ce nitre, ou autres exhalaisons, sur les pierres, & en fait d'autres productions conformes à son origine qui est terrestre: mais l'esprit universel dans notre expérience n'est pas encore specifié, ni déterminé; il est *cet esprit de mercure universel* qui est devant nos yeux, quoique

nous ne le voyions point, & il a été attiré en liqueur rouge tres-subtile & tres-pénetrante, bien differente du nitre de l'air, en ce qu'il contient les trois principes universels de tous les corps, & par conséquent du nitre.

§. 22. On pourroit objecter contre ces principes, que cette liqueur étherée que nous disons contenir les trois principes de la nature, étant toute volatile, aussi-bien que les ttois principes qu'elle contient, ne peuvent suffire pour expliquer tout cet assemblage admirable que nous voyons dans les choses qui composent l'univers; car en recevant ces principes on seroit obligé de croire que tout seroit sujet à des vicissitudes continuelles (ce qu'on ne peut nier), & il n'y auroit aucun point fixe dans les choses, ni aucun centre ou fondement qui en établisse la durée. On reviendra de cette erreur quand on fera attention que les choses volatiles ou qui n'ont aucune stabilité d'elles mêmes, deviennent cependant fixes & capables par elles-mêmes de résister à la violence du feu, comme le Chapitre neuviéme le fait voir, aussi-bien que d'autres exemples qu'on pourroit raporter. De plus on ajoûte que Dieu ayant créé l'*eau*, pour être la matiere de toutes choses, en disposa selon son bon plaisir, & par son esprit qui mouvoit sur ces eaux & leur donnoit la

fecondité, aussi-bien que par l'action de la lumiere, qu'il établit comme un *agent* de la nature universelle, & comme le mobile de cette vaste machine, les quatre élemens furent produits; ensorte que le feu tout volatil qu'il est & actif, auroit un centre dans les choses terrestres formées des eaux les plus grossieres, que ces parties terrestres seroient un lien ou une enveloppe qui retiendroit ce feu jusqu'à la dissolution de la chose mixte, ou du corps fait de cet humide, & de ces parties du feu qui y furent concentrées, ce que les Anciens ont appellé *humide radical*, & *feu inné* ou chaleur naturelle, comme née avec la chose & de sa nature. Ce feu a toûjours la même disposition au mouvement que celui qui est en liberté, ou que l'esprit universel & la lumiere, qui se joint facilement à ce feu qui est dans l'interieur des choses, parce que ces deux feux sont homogenes, ou de même nature; & s'il s'y joint des parties d'eau étherée, ou assez subtiles pour pénetrer dans l'interieur des corps, cet humide s'unissant aux parties terrestres les détrempe en quelque sorte, ou du moins il relâche la forte connexion de leur tissu; alors le feu interieur suscité d'ailleurs par celui du dehors, agit, & par son action le corps est perfectionné par la subtilisation de ses parties, en cas qu'il puisse retenir ce feu; mais s'il s'échape,

ce

ce corps ou mixte, n'eſt plus que l'écorce, ayant perdu ſes parties actives de feu & de lumiere. Nous ajoûtons que la liqueur étherée ſuſdite, dont les principes ſont purement volatils, ont pris d'eux-mêmes la forme de ſel & de ſouphre, & ont imbibé en partie leur eau. Or je ne doute nullement que s'il me reſtoit une ſuffiſante quantité de cette liqueur, qui s'eſt analyſée d'elle-même ou diviſée en ſes principes, & qu'on en fit une analyſe par art, il ne s'y trouvât une petite partie parfaitement fixe. On ajoûte qu'on peut obtenir cette partie fixe par le moyen des eaux, tant de roſée que d'une pluie douce qui tombe en certains temps avant qu'elle ait touché la terre, & ſans y employer aucune ſorte de terre; mais la préparation en eſt incomparablement plus longue & plus laborieuſe.

CHAPITRE III.

De l'eſprit univerſel ſpecifié dans l'homme.

§. 23. L'Eſprit étheré caché dans la matiere ſeminale eſt comme une vapeur humide, ou levain ſubtile, qui en pénetre, meut & dévelope les parties; ainſi il diſpoſe l'humidité viſqueuſe & radicale à recevoir une forme plus excellente, ou l'ame qui ſe ſert de cet eſprit comme d'une ſubſtance

moyenne & propre au merveilleux arrangement des parties. L'on peut voir l'excellent traité d'Harvée *de Generat. anim.* & de *Needham.*

Le cœur & le cerveau étant formez, ils se prêtent un mutuel secours; le cœur fournit au cerveau la matiere des esprits, & le cerveau rend au cœur des esprits qu'on nomme animaux, parce qu'ils sont animez par la présence de l'ame, dont ils sont les ministres.

Ces esprits sont un fluide prétieux, balsamique lumineux, salin tres-subtil & tres-mobile, qui donne le mouvement à tout le corps.

Le cœur est un muscle sans égal & sans antagoniste, qui se meut indépendamment de la volonté, parce qu'il a en lui-même une force motrice, qu'il reçoit des particules de l'esprit ètheré, qui y sont restées impliquées; outre que les esprits animaux y entrent indépendamment de la volonté.

§. 24. L'arrangement de toutes les parties s'est fait par l'action des esprits, & les solides en reçoivent leur principe d'action, aussi-bien que les liquides. Mais les esprits & les parties liquides du corps se dissipent par la transpiration, les urines & les autres voyes; & les parties solides s'usent par la séparation de quelques-unes de leurs parties les plus fines, qui se confondent avec

les liquides, & s'échapent avec elles. C'est pour réparer ces pertes que nous prenons des alimens solides, & que nous respirons.

§. 25. Les alimens contiennent en eux-mêmes des parties étherées, qui s'y sont specifiées; elles sont reveillées & mises en mouvement par l'action du diaphragme, & la compression des autres muscles du bas ventre, qui aident à mêler avec les alimens un ferment excellent, qui suinte des glandes de la membrane veloutée de l'estomach, comme d'autant de filtres qui fournissent une humeur digestive, transparente, fermentative, riche en esprits digestifs, tant soit peu salée, qui n'est ni acide, ni alcaline ou acre : or une telle humeur approche merveilleusement de la nature du suc nerveux, aussi-bien que de celle de la liqueur étherée, considerée séparement de ses souphres. ; & nous croyons que ce sont les esprits animaux mêmes qui se joignent à la lymphe des glandes de cette membrane veloutée, & qui font ensemble ce ferment digestif ou ce dissolvant universel, qui pénetre, divise & dissout toutes ces differentes sortes d'alimens; & que la compression des muscles susdits fait le même effet que quand on agite une matiere qui digere à une douce chaleur, on donne lieu à la liqueur dissolvante de la pénetrer plus intimement, & de la dissoudre.

§. 6. Les parties solides sont composées de fibres ou petits filamens, dont les nerfs, les membranes, les chairs &c. sont entretissues, & dans lesquelles fluent les esprits; ces filets conçus selon leur plus grande simplicité, ont été faits des parties liquides avant d'être ainsi disposées. Or les petites pertes qui se font dans les parties solides, ne peuvent être remplacées, que par des parties liquides, douces, balsamiques & subtiles, pour pouvoir arriver d'un petit vaisseau dans un autre plus petit; & pour réparer ces petites pertes, il faudra d'autres parties qui répondent par leurs molecules & leurs figures à la petite place vuide.

§. 27. Il paroît par ce que nous venons de dire que la nutrition des parties solides ne peut se faire que par le moyen d'une humeur subtile pour pouvoir s'insinuer dans les fibrilles nerveuses, membraneuses, tendineuses &c. dans l'interieur desquelles il ne peut arriver qu'un liquide tres-subtil, tel qu'est le sucre nerveux, dont la subtilité dans la santé est si grande, qu'il pénetre jusqu'aux plus petits réduits des parties solides; & dans la lesion de ces parties avec perte de substance, comme il n'y a que peu de remédes qui puissent pénetrer dans le systême nerveux, il est difficile de la guérir, si elle est interieure & considérable.

§. 28. L'esprit étheré specifié dans

l'homme, eſt ce que nous appellons ſuc ou fluide nerveux, ou eſprits animaux ; ils ſont les auteurs de tout ce qui s'y paſſe, & l'ame raiſonnable n'a qu'à vouloir, le reſte ſe fait par l'opération de ces eſprits. Il en eſt de même des autres corps qui ont un mouvement qui leur eſt propre. Ils ne l'ont pas eu d'eux-mêmes, ils l'ont reçu de l'eſprit ètheré univerſel, & celui-ci l'a reçu de la premiere cauſe. Cet eſprit qui pénetre tous les corps, s'arrête dans les lieux ou matrices propres à y ſéjourner, s'unit à la matiere ſeminale, ou à quelque choſe d'équivalent, la met en mouvement, en développe les parties, les arrange; & il en réſulte l'animal, le vegetal, ou le mineral.

§. 29. Cet eſprit étheré reçu dans les corps, eſt donc ce feu dont a parlé *Hippocrate*; il modifie la matiere liquide en differentes manieres, & il devient eſprit animal dans l'homme, qui eſt la cauſe de ſa ſanté, comme de ſes maladies. *Le mouvement des eſprits animaux,* dit Boerrhave (*a*), *qui peche par exès ou par défaut eſt tres-périlleux, puiſque c'eſt par là que toutes les coctions, les ſecretions & les excretions ſont*

[*a*] In primis periculoſus ſpirituum nervoſorum motus exceſſu, vel defectu peccans ; inde enim omnes coctiones, ſecretiones, excretiones læduntur, & inde varii omnis ferè generis morbi. *Inſtit* §. 783.

vitiées : & de là naissent presque toutes les maladies.

§. 30. Mais si l'on demande comment on peut reconnoître pour cause productive des maladies les esprits animaux, dont on ne peut faire aucune concretion, & qu'on ne peut démontrer par des expériences manifestes qui les rendent sensibles : je conviens qu'on ne peut donner de corps à des esprits, qui ne sont que des parties de lumiere rassemblées ; ou à des particules salines si subtiles, que d'elles-mêmes elles sont invisibles, & nous paroissent insensibles, quoiqu'elles soient le principe de nos sensations (v. §. 11.). Ces particules lucides unies à l'eau nerveuse qui est la partie sereuse du suc nourricier la plus fine, constituent ensemble un fluide merveilleux, connu sous le nom de suc nerveux, si subtil à la vérité qu'on ne peut l'épaissir, & qui ne laisse aucunes féces, étant exposé à une douce chaleur, ce qui n'arrive pas à aucune autre partie liquide du corps : enfin cette *liqueur nerveuse* convient en cela avec la *liqueur éthe-rée* qui étoit invisible dans l'air, & qu'on ne pouvoit épaissir par la chaleur ; mais qui a pû être attirée & rassemblée en liqueur si subtile, qu'elle exhaloit tout-à-fait, & sans laisser de féces à la foible chaleur du soleil. Les particules salines de cette liqueur conçues séparément de ses souphres rouges,

donnent une idée du suc nerveux, qui dans son état naturel ne doit pas être semblable au nitre aërien qui est acide, & qui produit des fréquentes maladies ; il ne ressemble pas non plus aux sels volatils urineux & âcres, ou sulphureux & acides des Chymistes : des esprits de cette sorte irriteroient, corroderoient ou enflâmeroient le cerveau, qui ne peut rien souffrir de semblable, sans exciter des convulsions, des délires &c. De plus l'Anatomie ne laisse appercevoir dans le cerveau qu'une lymphe douce, & l'analyse chymique même ne tire qu'une humeur presque insipide du cerveau & des nerfs : de là vient que les esprits animaux doivent être plus doux & plus temperez que les sels volatils vulgaires, & que le suc nerveux doit être doux sans être destitué de sels volatils, de même que l'eau distillée de tête de cerf par le bain Marie ; & comme il tire son origine de l'esprit universel étheré, nous croyons que semblable à la liqueur étherée, raportée (§. 14.) il n'a ni acidité, ni alcalicité ; il est même adouci par la partie douce, nourriciere, fereuse & vaporeuse, qui se sépare du sang dans le cerveau.

Enfin quoique cette liqueur nerveuse soit considerée de quelques-uns comme un soufle, elle est cependant tres-propre à produire tous les mouvemens & toutes les sensations qui se font dans l'homme, & elle

n'a rien qui puiſſe nuire au cerveau, non plus qu'aux nerfs ; outre que l'on rend aiſément raiſon de tous les phénomenes, & de tout ce qui ſe fait dans l'homme par le moyen de ces eſprits, & de leur lymphe. Mais comme il convenoit ſelon les deſſeins du Créateur, que le ſang ſoit rouge & chaud, il falloit auſſi que les parties rouges & ſulphureuſes de l'eſprit étheré qui entre avec l'air dans nos poulmons, fuſſent inſerées avec le ſang, ſans pénetrer dans le ſyſtême nerveux, dont elles auroient troublé les fonctions, pendant que les particules ſalines & lucides parviendroient au cerveau unies à une eau tres-ſubtile de leur genre, & conſtitueroient un fluide propre à ſervir aux fonctions de l'ame raiſonnable, qui eſt une lumiere ſans particules & immortelle.

CHAPITRE IV.

De l'Eſprit étheré univerſel, conſideré dans la reſpiration.

§.51. PEndant que l'enfant eſt enfermé dans le ſein de ſa mere, il jouit d'une vie commune avec elle ; & le ſang de la mere impregné de l'eſprit univerſel par la reſpiration, ſuffit pour elle & pour ſon

enfant. Mais celui-ci en naissant est privé de ce secours ; sa premiere action est de respirer nécessairement, & sans aucun délai, sa vie en dépend. Il y a donc quelque chose dans cet air, qui vivifie son sang grossier au retour des parties, qui le délaye, & qui lui rend son mouvement de circulation qu'il alloit perdre ; ce ne peut être que l'esprit étheré universel.

§. 32. Comme le cœur peut avoir conservé des parties de l'esprit étheré dès sa premiere formation (selon §. 23.), & que le sang qui passe dans les poulmons y reçoit une altération notable, qui ne peut venir que de l'air qui y entre, rien ne répugne à reconnoître un commerce & un magnetisme entre le cœur & l'esprit de l'air ; un esprit en attire un autre, & celui qui est déterminé dans le cœur & dans le sang, invite par son atmosphere & sa convenance, celui de l'air qui est encore indéterminé. Voilà en quoi consiste ce commerce ; car l'homme nommé à ce sujet petit monde, participe à ce qui se passe dans le grand monde ; il en reçoit differentes altérations, & les changemens d'air & de saisons nous le persuadent, tant par la santé que par les maladies, qui en sont souvent des suites.

§. 33. Nous rendons à l'air par la transpiration, ce que nous en avons reçu par l'inspiration. Ce commerce est absolument

néceſſaire à la vie, quoiqu'il ne ſuffit pas. Le corps materiel a beſoin d'autres alimens plus ſolides, pour être ſuſtenté ; & ces alimens ont beſoin des eſprits qui ſe tirent de l'air, & qui ſervent enſuite à leur digeſtion, & à leur diſſolution dans l'eſtomach. Les ſucs qui en proviennent ſervent à réparer ce qui ſe diſſipe des parties les plus materielles du ſang, par les ſecretions & les excretions. Ces deux réparations ſont également néceſſaires ; celle qui ſe fait par les alimens ſolides, étant ſenſible & agréable, a attiré toute l'attention ; l'autre a été négligée, & comme bannie du commerce de la vie, dans ces derniers tems. L'air n'eſt cependant néceſſaire à l'enfant au moment de ſa naiſſance, & pendant toute ſa vie qu'en ce qu'il contient l'eſprit étheré, & que parce qu'en dilatant les veſicules des poulmons, il facilite les moyens à cet eſprit de s'unir promptement avec le ſang, & de lui communiquer des parties actives, qui le vivifient, & le rendent coulant & rouge.

§. 34. Les expériences de Meſſieurs *Boyle*, *Louver*, *Borellius*, & *Chirac* dans ſes belles Leçons Anatomiques ; les opinions des plus heureux Praticiens dans la Médecine, des *Ethmuller*, des *Sylvius Deleboé*, des *Vuedelius*, des *Sydenham &c.* ſont des preuves de la néceſſité de l'air dans la reſpiration pour en obtenir certaines parties

ſubtiles, c'eſt-à-dire l'eſprit éthéré, & par ſon moyen perpétuer la circulation du ſang.

Si nous réfléchiſſons, dit M. Chyrac, *que l'animal meurt dans la machine de Boyle dès qu'on en a pompé l'air, nous ſerons aſſurez que la ligature de la trachée artere n'empêche le ſang d'aller au cœur, qu'en interrompant ſon commerce avec l'air. Mais comment cet air facilitera-t'il le paſſage du ſang dans les poulmons vers le cœur; ce ſera par le gonflement des veſicules en comprimant le ſang qui y rampe : ou ce ſera par le moyen de quelques parties fermentatives qu'il charie dans le ſang. Le premier ſentiment n'eſt pas recevable, puiſqu'ayant lié la trachée artere d'un animal, toutes les veſicules étant gonflées & remplies d'air, il ne laiſſa pas de mourir. Donc l'air ne contribue pas à l'expreſſion du ſang des poulmons, par ſon reſſort, ſon poids & ſa compreſſion : c'eſt donc par ſes parties fermentatives, & la nature de ce ferment eſt nitreuſe, puiſqu'ayant mis du nitre dans la machine de Boyle, après en avoir pompé l'air, l'animal vêcut tant qu'il y eut du nitre, parce que l'air contient beaucoup de nitre* (parce que le nitre contient beaucoup de parties ſalines & ſulphureuſes de l'eſprit éthéré, & c'eſt par leur moyen que le nitre ſuſtenta l'animal). *Nous ne doutons pas que ce ne ſoit par là qu'il donne de la*

fluidité & de la couleur au sang dans les poulmons.

Pitcarn (a) prétend détruire les expériences de ces Auteurs, & qu'il ne se mêle aucune partie de l'air avec le sang qui passe dans les poulmons, & que ce qu'il dit contre l'expérience de *Louver*, suffira contre toutes les autres. *Louver a observé qu'un sang noirâtre étoit poussé du ventricule droit du cœur dans l'artere pulmonaire, & qu'il sortoit des poulmons rouge & vermeil ; qu'ayant lié la trachée artere, le sang qui sortoit d'une des petites arteres cervicales coupée, étoit noirâtre. Enfin que l'animal étant mort, & le sang de la veine cave étant encore fluide, si on fait entrer l'air dans les poulmons par le moyen d'un souflet ajusté à la veine cave, que le sang qui sortoit des poulmons étoit aussi rouge que quand l'animal vivoit.* Voilà ce que dit Louver, & je doute que l'aggresseur soit le victorieux. *Il n'a pas*, dit Pitcarn, *prouvé ce qu'il falloit prouver, que ce changement de couleur ne pouvoit venir d'aucune autre cause, que du mêlange de l'air ; car il peut dépendre de la compression alternative des vaisseaux du poulmon, & de là est venue la dissolution du sang qui y passe, par l'élasticité d'un air pésant qui y est poussé ; mais cette dissolution n'est pas arrivée par le mêlange de l'air.*

[a] *De causis diversa molis, &c.*

Remarquez premierement que le ſang recouvre ſa fluidité, ſa diſſolution, & ſa rougeur, par cet air que *Louver* y a pouſſé ; il attribue ces phénomenes à l'air, ou à ſes parties actives mêlées avec le ſang de cet animal mort, & Pitcarn veut que ces phénomenes viennent de la compreſſion alternative des poulmons, comme ſi l'animal vivoit ; & cela ſans en donner de preuves, ce qui auroit été néceſſaire à mon avis, mais impoſſible ; car l'animal mort, ſes fonctions & ſes mouvemens ceſſent ; ſa vie ne conſiſte qu'en cela.

Enfin outre ce qu'on a dit (§. 34.) je demande à l'aggreſſeur ſi la ſubſtance veſiculaire des poulmons comprime ou froiſſe le ſang, plus fort que ne fait le ventricule droit du cœur ; il répondra apparemment que non : ainſi ce ventricule le comprime incomparablement plus fort, en l'exprimant tout entier hors de ſa cavité par chaque contraction ; cependant il en ſort auſſi noirâtre comme il y eſt entré au retour des parties, pendant que l'animal vivoit : cette compreſſion eſt donc illuſoire, & ne contribue en rien à la couleur vermeille que le ſang acquert dans les poulmons ; en vérité l'aggreſſeur ne prouve pas ce qu'il avoit à prouver.

Secondement *Broen* (a) ſçavant Profeſ-

[a] *Medicina Theoret.* §. 57. *pag.* 31.

ſeur à Leyde, dit *que les particules de l'air les plus ſubtiles, & qui ont de l'élaſticité, pénetrent par les petits conduits étroits des cellules, juſqu'aux anaſtomoſes des arteres & des veines pulmonaires, & ſont mêlées avec le ſang; elles en augmentent le mouvement inteſtin, ce qui paroît par là-même, que le ſang eſt plus vermeil dans les poulmons qu'en toutes les autres parties du corps.* Le même (*a*) ajoûte *que ſi on conſidere l'air par rapport à toute ſa maſſe qu'on reſpire, qu'il rafraîchit & ſouvent beaucoup, d'où naiſſent des aſthmes, des caterres, des toux &c. mais*, continue-t-il, *nous avons ſeulement parlé des particules de l'air les plus ſubtiles qui ont de l'élaſticité.* Le même (*b*) dit encore avec Porellius & Boyle, *que les plus petites parties de l'air, & qui ont de l'élaſticité, ſont de figure ſpirale, ou conique; elles peuvent être comprimées par une force exterieure, & enſuite ſe retendre comme un arc.*

§. 35. La contraction du cœur & les pulſations des arteres aident au mouvement progreſſif, ou circulaire du ſang; mais les particules aërées ou éthérées après chaque compreſſion reprenant leur reſſort, meuvent les parties intégrantes du ſang, ce qui fait ſa fermentation, d'où procede ſa diſſolution, & le mêlange exact de ſes parties;

[a] *Ibid.* §. 59.
[b] *Ibid.* §. 60.

ainsi il faut qu'elles soient reçues dans le sang ; de même que pour lui donner la rougeur il faut des parties positives, salines & sulphureuses.

§. 36. *Pitcarn* se défiant de la bonté de sa cause, oppose une observation à celle de Louver : *Que les défenseurs de cette opinion fassent voir*, dit-il, *comment il se peut faire que le sang qu'on tire rouge & assez beau, perde souvent sa rougeur peu de tems après qu'il est exposé à l'air.* J'ai remarqué quelquefois que le sang tiré & exposé au soleil, se dessechoit, & devenoit noirâtre ; ou lorsqu'on le laissoit dans une chambre bien fermée, & où il faisoit fort chaud, la chaleur en dissipoit quelques-unes des parties les plus subtiles : outre que le sang des mélancholiques, par exemple, dont les parties intégrantes sont desunies, ou qui est dépourvû de sels volatils & de parties huileuses, qui donnent la rougeur au sang, devenoit quelquefois plus pâle, avec une eau sale qui surnageoit, ce qui ne venoit que du mauvais état du sang. De plus nous avons parlé (§. 32.) d'un magnetisme entre les esprits qui sont dans l'air, & ceux du cœur ou du sang : lors donc que le sang tiré contient peu de parties salines & sulphureuses, en quoi consiste ce magnetisme ou ce commerce avec celles de l'air, la petite quantité de ces parties, & leur mau-

vais mêlange permet à celles de l'air de les attirer à elles, la chaleur exterieure y contribuant. Tout autre ſang mieux conditionné au contraire, étant expoſé à l'air devient toûjours plus rouge & plus vermeil qu'il n'étoit en ſortant de la veine, & une goutte de ſang ſur le bord du plat en fait la preuve.

§. 37. Le ſang tiré ſera bien conditionné s'il a de l'eau ſuffiſamment, & ſi elle eſt nette ; ſa maſſe caillée en rouge doit avoir un peu de peine à ſe diviſer. Au contraire ſi cette eau manque, ou ſi elle eſt trop abondante, rouſſe, blanchâtre, livide, elle peche. Il en eſt de même de ſa couëne : peu avant de tirer le ſang, il viendra de s'y mêler des parties chyleuſes & crûes, qui formeront une croute blanchâtre au-deſſus du caillé, ou cette croute de couleur differente viendra des concretions ſalines & ſulphureuſes ; elle dépend donc du mauvais mêlange des parties du ſang : cette couëne eſt aſſez ordinaire dans les inflammations. Mais ſi l'on retourne cette maſſe coagulée, on la trouvera noirâtre, parce qu'elle a été privée des particules de l'air ; cependant malgré tout cela, peu de tems après elle reprendra encore quelque rougeur par l'action de l'air, dont l'efficacité eſt ſi grande par raport à l'eſprit étheré qui y habite, que non ſeulement il procure la couleur,

la fluidité, la rarefaction & la dissolution dans le sang, mais encore qu'il est regardé comme le dissolvant universel de la nature, & son agent.

§. 38. Les hypothêses nouvelles sont d'ordinaire poussées trop loin, & avant le systême de la trituration, on consideroit beaucoup plus les humeurs, leur mixtion, leur dissolution, leur prédomination les unes sur les autres, &c. Présentement elles ont cedé le pas aux parties solides, & la modération se trouve rarement.

Sydenham, Morton, Vuedelius, Broen &c. ont approché de cette modération. *Baglivus* reconnoît le pouvoir des humeurs dans la production des maladies aigües, & la foiblesse des solides dans les chroniques. *Boerrhave* quoiqu'attaché à ce systême, n'a pas crû la seule trituration de l'estomach suffisante à la préparation des alimens. Il fait servir à cette premiere & principale coction une excellente humeur digestive, ainsi il a joint le ferment à la trituration : & il nous paroît évident que l'esprit étheré tres-subtil se mêle avec le sang qui passe dans les poulmons, quoiqu'il n'en convienne pas.

§. 39. C'est par le moyen des nerfs qui s'inserent dans le cœur, que les esprits animaux qui y pénetrent, excitent sa force motrice, en gonflant & en racourcissant ses

fibres ; par là ils excitent & fomentent cette lumiere vitale invisible, qui sert à la perfection du sang, & qui est une espece d'aymant qui invite l'esprit étheré de l'air. Le sang que la veine poulmonaire raporte dans le ventricule gauche du cœur, venant de recevoir l'esprit étheré, il se fait une nouvelle contrarieté ou fermentation entre cet esprit & les parties du sang qui sont épaisses ; il en résulte un gonflement, aussi-bien que la dilatation du cœur, qui par cette espece d'irritation reprend son ressort, presse, mêle & chasse le sang hors de sa cavité, & l'oblige d'entrer dans l'aorte : voilà le principe de la circulation du sang, que les arteres par leurs pulsations distribuent par tout le corps. Les parties qui ne sont pas séparées de la masse du sang, soit pour fournir la lymphe nerveuse au cerveau, ou pour d'autres secretions d'humeurs, & qui suivent les voyes de la circulation, passent des extrémitez des arteres dans les rameaux des veines, & sont enfin raportées au cœur avec le sang.

Enfin ce cours reglé, & l'équilibre conservé entre les parties solides & les liquides, établit notre santé ; cet état changé produit la maladie ; les esprits animaux étant la cause immédiate de tous les mouvemens reglez dans la santé, le sont aussi des irréguliers dans la maladie. Mais la subtilité

de ces esprits est si grande, qu'ils ne peuvent être si bien contenus dans leurs fibres, ni être portez jusqu'aux extrémitez des parties, qu'il ne s'en dissipe beaucoup de particules étherées ; c'est pour réparer cette dissipation que nous sommes obligez de respirer à tout moment un nouvel air. La *respiration* est composée de deux actes qui se suivent de près, c'est-à-dire de l'*inspiration*, qui est l'attraction, ou la reception de l'air dans les poulmons pour perpétuer la raréfaction & l'élasticité du sang, par les esprits qu'il y reçoit : & de l'*expiration*, qui en est l'exclusion.

Nous finissons ce Chapitre par ces belles paroles, par lesquelles le sçavant *Bergerus*, Médecin du Roy regnant de Pologne, finit son Traité *de Naturâ Humanâ*. *C'est*, dit-il *(a)*, *par cette nature animable* (ou qui contribue si efficacement à notre vie par la réparation qu'elle fait des esprits animaux) *& respirable, à laquelle on a donné le nom d'air, que tout le corps reçoit une nouvelle vigueur, & que le mouvement des humeurs* (le sang

[a] Hac enim animabili spirabilique naturâ, cui nomen est aëris, novus toto corpore vigor concipitur, & motus humorum tam intestinus quàm progrediens, ac circulus vitalis excitatur, & sine intermissione instauratur, ac æquabilitas cum aëre circumfuso conservatur, totaque vita ita regitur, ut quam nascentes inspiratione exordimur, hanc morientes exspiratione finiamus.

contient toutes les humeurs), *tant intestin ou fermentatif, que leur mouvement progressif, ou de circulation vitale est excité, entretenu, & restauré sans interruption. Cette égalité, cet équilibre, ou ce commerce étant conservé, toute la vie est régie de telle sorte, qu'en naissant nous commençons par l'inspiration, & en mourant nous finissons par l'expiration.*

SECONDE PARTIE,

Traitant des Fiévres & des Maladies aigües & contagieuses.

CHAPITRE PREMIER.

De la cause des Fievres continues, des Maladies aigües, & des Inflammations.

§. 40. NOtre santé est entretenue par le moyen de l'air, & par le bon usage que nous faisons des alimens: les excès & le mauvais choix de ceux-ci, aussi-bien que l'intemperie souvent inévitable de l'air causent le plus souvent nos maladies.

§. 41. L'Oracle de la Médecine (*a*) propose d'observer les tems de l'année dans

[a] *Lib. de Arte.*

lesquels il se fait de grands changemens, aussi bien que les vents chauds, froids &c. la maniere de vivre des habitans, leurs exercices. Il prétend (*a*) que la maniere dont se forment les maladies est unique, de même que leur cause : que leur difference ne vient que du lieu ; par le lieu il entend les alimens, l'air, les humeurs, & les parties solides. Ayant connu leurs causes manifestes (*b*), il conseille de se servir de sa raison pour connoître celles qui sont plus cachées.

§. 42. Ces Messieurs qui ont embrassé le systême de la Trituration, ne trouvent rien de bon qu'il ne soit bien broyé ; la fermentation & l'orgasme d'humeur (v. § 110.) leur déplaît. Ayant fait revoir le jour à l'ancienne opinion d'*Erasistrate*, ils ne le suivent presque qu'en cela. Un des decrets d'*Erasistrate* étoit que les alimens n'étoient pas digerez dans l'estomach, mais seulement brisez & moulus, qui est ce que ces Messieurs prétendent. Le même soûtenoit (*c*) que l'esprit animal étoit nourri par l'inspiration, & que l'esprit de l'air ne parvenoit pas des narines aux ventricules du cerveau, comme le prétendoient les disci-

[a] *Lib. de aëre, aquis & locis.*
[b] *Lib de Flat.*
[c] *De corde spiri tu vitali pleno.* V. Gal. l. 1. cap. 1.

ples d'*Hippocrate*, mais qu'il étoit porté du cœur aux membranes du cerveau par les arteres; c'est tout ce que ces Messieurs rejettent aujourd'hui; ainsi en embrassant les sentimens de cet ancien Médecin sur ce qu'il y a de plus insoûtenable, ils l'abandonnent sur ce qu'il y a de plus évident.

Si l'esprit tres-subtil & universel que *Neuton* a été obligé de reconnoître dans ses Démonstrations, pénetre les corps denses, comme le métal & autres, & qu'il se cache en eux; comment ne pourroit-il pas pénetrer les vesicules & les petits vaisseaux des poulmons, y étant même invité par des particules aymantines de son genre, contenues dans le sang, & dans le ventricule gauche du cœur. Outre que le corps est perméable, & c'est de là que vient ce consentement unanime des parties, & leur conspiration mutuelle, *Conspiratio una, consentientia omnia.* Comment refuser à la raison qu'il ne puisse s'insinuer quelques particules de cet esprit tres-subtil dans le cerveau, dans les organes des sens; lorsque l'expérience nous fait voir tous les jours qu'une vapeur plus grossiere, & qu'une odeur renverse les femmes hysteriques ou sujettes aux vapeurs, & même quelquefois des hommes melancholiques. Une personne saine entre dans une chambre où est le pourpre, ou la petite verole; elle en sort sans le sça-

voir, cependant elle eſt quelquefois ſuivie de ce mal : cela ne viendra donc que de la communication des particules infectées, qui ſe mêlent avec les humeurs, ſur tout par la reſpiration : le corps du malade exhale ces particules mauvaiſes, celui de la perſonne ſaine les reçoit par le moyen de l'air ; le corps eſt donc poreux & ſuſceptible des impreſſions du dehors.

§. 43. L'air qui eſt d'un ſi grand uſage pour la ſanté, contribue ſouvent à la maladie par les particules âcres ou acides qu'il charie dans nos poulmons ; le ſuc nerveux en reçoit de l'acrimoine, & il en vient des fievres differentes & des maladies aigües, auſſi-bien que des inflammations interieures. Les cauſes occaſionnelles peuvent encore y contribuer, la plethore, la cacochymie des humeurs, les excès des liqueurs chaudes & fermentées, les alimens indigeſtes, les exercices trop violens pendant que le corps eſt expoſé au ſoleil, les médicamens âcres, les cruditez contenues dans les glandes, & portées dans la maſſe du ſang ; toutes ces cauſes excitent les eſprits animaux à produire des mouvemens irréguliers, ils irritent le cœur par l'acrimonie qu'ils ont contractée ; de là naiſſent des fievres, & d'autres maladies aigües.

CHAPITRE II.

De la Fievre continue.

§. 44. LA Fievre en general eſt une contraction véhemente & quelquefois convulſive du cœur, cauſée par l'acrimonie des eſprits animaux, accompagnée de la fréquence du pouls, de la chaleur, de la ſoif, & d'autres ſymptômes.

§. 45. Les Fievres qui ne quittent point depuis qu'elles ont commencé, juſqu'à ce qu'elles finiſſent ſans retour, ſont nommées continues ſimples ; mais ſi elles ont d'autres accès, & que l'un revienne avant que l'autre ſoit fini, ce ſont des continues compoſées ; elles pourront encore être continues vagues, ou reglées.

§. 46. Le *pouls* indique d'ordinaire l'état du cœur, ſi cet état eſt naturel, le pouls eſt reglé. ſi le mouvement du cœur eſt violent & trop fréquent, le pouls ſe déregle à proportion, & indique la fievre. Par la véhemente contraction du cœur, le ſang ſe rarefie davantage ; ſon mouvement inteſtin eſt augmenté ; il s'échauffe, & tout le corps ſe reſſent d'ordinaire de ſa chaleur.

§. 47. Les *ſymptômes* ordinaires des fievres continues ſont un friſſon, un tremouſſement

ſement des parties membraneuſes, une douleur de tête, une laſſitude, un dégoût, avec la chaleur & la ſoif. S'il n'y a pas d'autres ſymptômes fâcheux, le danger n'eſt pas grand.

§. 48. La bile eſt ſouvent vitiée, de même que les autres humeurs des premieres voyes, la ſalive, le ſuc pancréatique ; l'acrimonie de ces humeurs fermente & diſſout l'humeur mucilagineuſe, qui tapiſſe les inteſtins : il s'en forme une humeur âcre qui parvient avec le chyle dans la maſſe du ſang, & entretient l'agitation & la fievre que les eſprits animaux ont produit.

§. 49. *Curation.* Pour guérir cette fievre, ſi ce n'eſt qu'une ſimple plethore fermentative, on deſemplira les vaiſſeaux par une ſaignée ou deux, & l'on donnera des remedes rafraîchiſſans. On vuidera par quelques lavemens émolliens, avec le miel roſat, ou le lénitif. Si ce n'étoit qu'une ſimple éphemere ou fievre d'un jour, on ſe contenteroit de faire diete, de boire de la tizane, & de prendre du repos : mais ſi la fievre paſſe vingt-quatre heures, c'eſt une fievre continue ; il faut ſaigner, ſi rien ne s'y oppoſe.

§. 50. Si le malade ne repoſoit pas, à l'entrée de la nuit on pourroit lui donner ce *julep.*

Prenez deux onces d'eau de chicorée,

autant d'eau de laitue, & cinq à six gros de syrop de nenuphar, ou de diacode, & demi-scrupul d'yeux d'écrevisses préparées.

Les *bouillons* peuvent être faits avec le mouton & le veau, ou la volaille; on en prend un de quatre heures en quatre heures, & dans les intervalles, quelques verres de *tizane* faite avec la racine de chiendent ou de chicorée, & la regueliffe.

Si la fievre persevere, on réiterera la saignée & les autres rafraîchissans susdits.

§. 51. La fievre étant beaucoup diminuée, on purgera de la sorte ou autrement.

Prenez deux gros de senné, six gros de tamarinds, un gros de rhubarbe, une pincée des tiges tendres de guimauve, ou deux onces de casse écrasée avec ses pepins, en faire une ébullition douce dans trois verres d'eau, pour qu'il en reste deux ou trois petits verres: on passe la liqueur, & on y dissout deux onces de manne, & un gros de sel végetal. On prend ces deux ou trois petits verres à une heure de distance; deux heures après le dernier verre on prend un bouillon. S'il étoit nécessaire d'une évacuation plus grande, ou de vomir, on ajoûteroit à ce second verre deux, trois ou quatre grains de tartre stibié.

Les personnes délicates se purgeront, comme elles ont coûtume.

§. 52. Si après cela il y avoit des retours

periodiques, on pourroit donner le quinquina. Je me sers avec succès d'une teinture de roses, qui n'est pas la commune, & que je décrirai ailleurs On en prend depuis six gouttes jusqu'à douze dans un peu d'eau sucrée & citronée, y passant quelques zests de citron, ou dans de la tisane : elle rafraîchit, & guérit ; c'est un agréable *febrifuge.*

CHAPITRE III.

Des Fievres continues ardentes, & de quelques autres semblables.

§. 53 OUtre les symptomes raportez (§. 47.) il y a une chaleur ardente vers le cœur, & moins grande aux extrémitez, où l'on sent même quelquefois du froid. La langue, la bouche, le gosier, & les narines sont fort seches. La respiration est serrée, la soif est insatiable ; les dégoûts avec les envies de vomir, & des vomissemens ; la voix enrouée, les veilles, le délire, les assoupissemens, les convulsions; des redoublemens les jours non pairs, *imparibus diebus*. *Hippocrate* dit que les malades sont plus agitez ces jours-là, & l'on doit moins risquer du côté des remedes. Ces fievres arrivent dans les chaleurs

de l'Eté ; les jeunes gens, & les bilieux y sont plus sujets. Quand elles arrivent en Hyver, elles sont suspectes d'une malignité cachée. Ses *symptomes* les plus fréquens sont les *assoupissemens*, & les *transports au cerveau*.

§. 54 *Pronostique*. Si cette fievre est parfaitement ardente, elle est tres-dangereuse. Une homorragie dans le septiéme jour est souvent salutaire (voyez le §. 136. sur la fin), de même que les crachats épais & abondans, ou une crise par les urines, par les sueurs, & quelquefois par le ventre. Ses signes mortels sont un refroidissement dans les parties externes, avec l'incendie des parties interieures, l'horreur & le tremblement. Ces signes marquent que l'humeur tres-âcre s'attache à quelques parties nobles, & l'enflâme ; le délire & la mort s'ensuivent.

§. 55. *Curation*. On traite ces fievres comme les continues : on seigne davantage, aprés les saignées du bras on vient à celle de la jugulaire ou du pied, pour empêcher que le sang ne regorge dans le cerveau, & ne l'enflâme. Si la soif est insatiable, on peut donner de l'eau fraîche à boire, autant que le malade voudra, ou jusqu'à ce qu'il la rende par le vomissement. Etant ainsi appaisée, si l'on donne vingt ou trente gouttes de la teinture universelle,

elle rétablira la circulation, & l'insensible transpiration. On peut encore donner à boire au malade de l'eau, où l'on a fait infuser à froid la pinpinelle, le cresson & l'aigremoine.

§. 56. Dans les insomnies on donnera le julep (§. 5.), ou des *émulsions* faites avec les semences froides de chacune deux gros, de pavot blanc un gros, & une douzaine d'amandes écorcées; l'on broye le tout dans une chopine & demie d'eau d'orge, & on ajoûte à la liqueur une once de syrop de nenuphar; on en donne un verre de quatre heures en quatre heures.

§. 57. Si les lavemens laxatifs ne vuident pas, & qu'il y ait des gonflemens sans inflammation dans le bas ventre, on ajoûtera à un lavement purgatif deux onces de vin émetique brouillé, sur tout dans les commencemens: ensuite on fera prendre des lavemens rafraîchissans faits avec les herbes de laitue, bourrache, mercuriale, mauve, y ajoûtant un gros ou deux de crystal mineral.

S'il survenoit des signes d'orgasme (v. §. 110.), & qu'on craignît le transport au cerveau, pourvû qu'il n'y eût point d'inflammation, on pourroit donner trois ou quatre grains de tartre stibié dans une legere infusion de senné, avec la manne & le sel vegetal.

Notre teinture de roſes eſt merveilleuſe, étant priſe une heure ou deux avant le redoublement: la tiſane ſera faite de racines de chicorée ſauvage & d'ozeille, avec la regueliſſe ajoûtée vers la fin, & le cryſtal mineral.

Les accidens étant paſſez, on donne de doux purgatifs, la caſſe dans l'eau d'orge avec un peu de manne & de ſyrop roſat purgatif, ou de chicorée compoſée.

§. 58. Les eſpeces de fievres continues ſuivantes ſont des ſymptomes de la fievre ardente, ou des fievres aigües malignes. Elles ſont compoſées d'accès réguliers ou irréguliers qui anticipent les uns ſur les autres; avant qu'un accès ſoit fini, un autre recommence.

La fievre, nommée *hepiale*, eſt de cette façon: les redoublemens ſont accompagnez de friſſons dangereux, dans leſquels on meurt ſouvent. Le mêlange de chaud & de froid qu'on y obſerve, vient de l'abondance des cruditez plus ou moins échauffées dans le ſang, qui abonde davantage à proportion vers les parties vitales qu'aux extrémitez; ce qui fait ce froid qu'on y reſſent.

Si les malades ſont plethoriques, que leurs forces ſoient opprimées, on ſaignera à proportion, & on donnera des remedes rafraîchiſſans, & ſur tout douze à quinze gouttes de notre teinture de roſes avant le redoublement.

Mais si cette fievre étoit causée par la dissipation des esprits, que les forces soient abbattues; ou si les esprits étoient opprimez par quelque malignité, il faudroit donner promptement environ trente gouttes de la teinture universelle; ou à absence, quelques cordiaux.

Dans l'un ou l'autre de ces deux états, on purge aussitôt que les accidens sont moderez.

§. 59. Dans la *fievre assode*, l'interieur est en feu, & l'exterieur ne ressent qu'une mediocre chaleur. Son symptome familier est le dégoût qui dure autant que le mal. Elle se traite comme les fievres ardentes.

§. 60. La *fievre helodes*, humide ou suante, a pour symptome essentiel une grande sueur, & qui ne soulage pas. Dans cette fievre & dans la fievre *marasmodes*, les souphres du sang sont fort brisez, & se dissipent; la graisse même se fond, & se dissipe par les sueurs & par les urines; les malades deviennent tres-maigres.

On traite cette fievre par la saignée & les remedes rafraîchissans : nous nous servons de notre teinture de roses, mais en cas qu'on observe des signes de malignité, tant dans cette fievre que dans les précédentes *hepiale & assodes*, nous conseillons l'usage de la teinture universelle, vingt à

trente gouttes le matin, ou lorsque les malades se sentent le mieux.

Observation sur de l'huile rendue par les urines.

§. 61. Quelques Médecins nient que la graisse fondue & liquefiée comme de l'huile, puisse être filtrée par les urines : voici une experience qui prouve le contraire.

Mademoiselle *Benard* femme de M. Benard Officier de la bouche du Roy, me fit prier d'aller la voir il y a cinq ans sur les onze du soir : elle avoit la fievre, & une tres-grande douleur au côté gauche. Elle prit sur le champ une *potion* faite de deux onces & demi d'huile d'amandes douces, de trois onces d'eau de fleurs de tilleul & d'un peu d'eau de fleurs d'orange, avec trois gros de syrop de diacorde. La douleur cessa peu après : on garda la premiere urine qu'elle rendit dans un grand verre de crystal, comme j'avois dit de faire. Le lendemain matin nous vismes cette huile surnager en même quantité à peu près qu'elle l'avoit pris ; cet effet arriva une seconde fois presque de la même maniere. Sa fievre se rendit intermittente, & M. *Seron*, homme d'une rare probité, tres-habile Praticien & Medecin de Monseigneur le Duc du Maine, fut témoin de ce phénomene, ayant

été prié de voir la malade : elle prit quelques doses de quinquina qu'il conseilla, & qui acheverent de la guérir en peu de jours.

Autre Observation sur une fievre ardente avec la goutte.

§. 62. En 1715. pendant l'Eté un Palfernier de la grande Ecurie & Guetrier des Pages, logé aux Bâtons Royaux à Versailles, avoit une fievre continue ardente; son pouls étoit fort élevé & inégal, avec une douleur de tête insupportable, causée probablement par l'humeur de la goutte qui n'étoit pas à son siege ordinaire. Ses yeux étoient étincelans, & un peu rouges; il avoit la bouche amere avec un tres-grand dégoût, des inquiétudes, une insomnie, des douleurs dans le bas ventre qui étoit tendu, & sa langue étoit chargée de limon.

Il avoit été saigné une fois, & refusa de l'être du pied à cause de sa goutte. Il étoit dans le troisiéme jour de son mal; il demanda de mon remede. Comme je crus qu'il y avoit un orgasme d'humeur, il prit quarante gouttes de ma teinture universelle à une heure après midi, & deux heures avant le redoublement, il fit huit à dix grandes selles bilieuses avec beaucoup de vents; il n'y eut pas de redoublement; la fievre cessa tout-à-fait, & le malade fut guéri le même jour.

Troisiéme Observation sur une fievre continue aigüe, avec une suppression de regles.

§. 63. Une fille de la Charité de la Paroisse de Versailles eut une fievre continue avec un dégoût, une inquiétude de corps, les yeux humides, de grandes douleurs vers l'estomach, &c. Ses regles parurent, & se supprimerent : on la saigna du pied le soir ; elle avoit la bouche amere, des douleurs dans le bas ventre, & autres signes d'orgasme. On la purgea le lendemain matin avec une décoction purgative & quatre grains de tartre stibié, ce qui vuida beaucoup par bas : elle fut plus tranquille après. Le redoublement ne laissa pas de venir à son ordinaire sur les quatre heures après midi ; on le prévint le lendemain sur les deux heures par une dose de dix gouttes de teinture de roses : le redoublement ne vint pas ; la fievre cessa : elle en reprit une seconde dose le jour suivant ; les regles revinrent & la santé.

Une autre fille de la même Charité guérit dans le même temps d'une semblable fievre, par la même teinture de roses. On la donne dans les diminutions des fievres continues, ou avant les redoublemens, la dose depuis six jusqu'à douze gouttes, & dans les fievres ardentes jusqu'à vingt.

CHAPITRE IV.

Des Fievres intermittentes.

§. 64. LEs fievres qui ont des intervalles tout-à-fait exempts de tout mouvement febril entre deux accès, sont nommées intermittentes. Elles arrivent d'ordinaire en Automne, & la saison y contribue. Celles du Printemps guérissent plus aisément, & sont comme un mouvement critique qui dépure le sang des superfluitez qu'il a contractées pendant l'hyver : elles sont cependant moins salutaires dans un état de cacochymie.

L'air nous affecte diversement selon les saisons, en aidant ou en interrompant la transpiration, aussi bien que par les parties differentes qu'il charie dans nos poulmons.

§. 65. Mais comme il arrive de ces fievres dans l'Eté même, quoique plus rarement, il y a lieu de croire qu'elles ne viennent pas toutes de l'intempérie froide de l'air, ou de son acide nitreux, & que les cruditez portées dans la masse du sang ont part à leur production : & comme elles ont des retours périodiques tres-reglez, il faut nécessairement qu'elles ayent un foyer : or nulle partie du corps n'est plus propre à

contenir ce foyer que les glandes du mezentere & celles du pancréas, qui sont propres à se remplir de sucs aigres & cruds.

§. 66. Pour concevoir comment ces sucs aigres susdits peuvent affecter les esprits animaux, qui sont la cause generale & immédiate des maladies, voyons les expériences de *Borellius*, sçavant Médecin & Geometre (*a*). Il fait voir que *des particules venimeuses* communiquées à la lymphe par *la morsure de la vipere, ou par l'huile de tabac* instillée dans un ulcere, dérangeront d'abord le cerveau par un vertige, une stupidité, & ensuite le cœur par une palpitation, &c. Le même effet arrive encore dans les grandes douleurs de la goutte, excitées par des sucs acides déposez vers les articles, & qui y sont agitez par les esprits animaux, qui en contractent de l'acrimonie qu'ils communiquent d'abord au cerveau, & ensuite au cœur.

§. 67. Ce venin n'est pas communiqué d'abord au cœur par les veines, parce que dans les ulceres par exemple, les orifices des arteres & des veines sont exactement bouchez par le pus. Il en est de même du foyer des fievres intermittentes; il réside dans les glandes du mezentere ou de quelque autre partie voisine: ce foyer acide ne produit pas directement la fievre, en affe-

[a] *De motu excandesc. febril.* Prop. nonâ.

étant le cœur : mais elle vient du ſuc nerveux, qui défere au cerveau l'acrimonie qu'il a contractée en ſe fermentant avec les humeurs aigres de ces glandes. Ce ſuc, ou les eſprits animaux entrant néceſſairement & à tout moment dans le cœur, lui communiquent l'acrimonie qu'ils ont reçûe dans les glandes ; ce qui produit la fievre intermittente, comme on va le voir.

§. 68. *Cette fievre eſt une contraction véhemente du cœur, cauſée par les eſprits animaux qui acquerent une acrimonie acide par intervalle, avec fréquence du pouls, friſſon, tremblement, chaleur, ſoif, & autres ſymptomes.*

L'intervalle des accès dépend du temps qu'il faut aux eſprits animaux pour fermenter le foyer, ou la matiere obſtructive & aigre contenue dans les glandes du mezentere : cette fermentation irritera les petits tuyaux nerveux ; c'eſt-là le commencement de l'accès, qui ne revient qu'à l'occaſion de cette obſtruction.

§. 69. *La cauſe materielle de cette obſtruction* ne peut être que les ſels & les ſouphres du ſang, deſtituez de leur lymphe qui les dilayoit : mais il faut que ces ſels & ces ſouphres ayent un different degré de viſcoſité, qui rende leur rarefaction & leur diviſion plus ou moins difficiles : cette viſcoſité ne vient que de l'union des particules ſalines

avec d'autres de leur genre, c'eſt-à-dire ſalines, qui ſeront differentes ſelon leur figure, leur grandeur, leur multitude & leur fixité. Ces ſels ſeront encore plus viſqueux, s'il vient à s'y mêler des ſouphres groſſiers; ce ſera alors une humeur mélancolique ou atrabilaire, qui fera une eſpece de glue qui farcira les tuyaux qui aboutiſſent aux glandes ſuſdites, & cette glue ſera *la cauſe materielle de la fievre quarte*.

§. 70. Plus cette glue aura d'épaiſſeur, & plus les eſprits animaux ſeront de tems à la diviſer, & à la fermenter; c'eſt de là que vient la *difference des retours des fievres* quotidiennes, tierces & quartes, à quoi la varieté des ſaiſons contribue; car l'air varie ſelon les ſaiſons, & cauſe des altérations differentes dans notre ſang, & dans le ſuc nerveux.

§. 71. Les *ſymptomes* de ces fievres ſont differens ſelon les differens tems de l'accès, c'eſt-à-dire, l'*accès commence* avec des extenſions, laſſitude & débilitez dans les membres: il y a un friſſon, un tremblement; la reſpiration eſt embarraſſée, & les précordiaux reſſerrez; le pouls eſt fréquent, petit, & il y a quelquefois des nauſées, & des vomiſſemens. Les ſymptomes du *ſecond tems* ſont ſemblables à ceux des fievres continues. L'urine pendant *le friſſon* eſt ſouvent aqueuſe & crue, & rougeâtre dans la

chaleur où le pouls est aussi plus grand, & la respiration plus aisée & plus élevée. Le *troisiéme tems* vient avec la sueur, & les symptomes diminuent; l'urine est épaisse & briquetée.

§. 72. Quoique les esprits acides ayent de la volatilité, ils sont cependant moins propres à produire le mouvement & la chaleur que ceux des aromates: & comme les acides ont aussi des parties plus roides, lesquelles étant développées par la fermentation qui se fait dans les glandes du mezentere, elles touchent plus durement les fibrilles nerveuses & membraneuses, & leur font faire ces mouvemens & ces tremoussemens dereglez, ou ces tremblemens & ces frissons, qui cessent après que les esprits animaux ont rompu ces digues, & divisé ces matieres obstructives acides, qui étant brisées, sont portées dans le sang: les esprits animaux ont alors un mouvement plus dégagé & sont comme un feu presque étouffé qui s'enflâme parce qu'il trouve de la place. Ils sont même irritez par l'ébranlement des fibrilles nerveuses, qu'une fermentation froide restraignoit: enfin les contractions du cœur deviennent plus fortes, & par là la chaleur du sang s'augmente, aussi-bien que par le mêlange des matieres heterogenes des glandes, lesquelles après plusieurs circulations sont en partie dissipées par les pores

de la peau dans la ſueur & par les urines : & en partie rendues au foyer & aux glandes ſuſdites pour produire un nouvel accès, juſqu'à ce qu'elles ſoient entierement détruites par la longueur du tems, par une ſaiſon plus chaude, ou par les médicamens.

§. 73. *Pronoſtique.* Ces maladies changent l'une en l'autre, c'eſt-à dire les fievres quotidiennes ou tierces qui arrivent en Automne, deviennent ſouvent quartes : & les fievres quartes du Printemps deviennent tierces ou quotidiennes, & moins difficiles à guérir. Les changemens de ſaiſons, & même les variations qui arrivent dans une même ſaiſon, contribuent donc manifeſtement & efficacement ou à les produire, ou à les détruire ; l'expérience journaliere parle en cela.

Ces fievres ne ſont pas dangereuſes d'elles-mêmes, à moins qu'elles ne viennent à être continues, ou qu'elles ne dégenerent en maladies chroniques rebelles, par l'affaiſement & le relâchement des parties ſolides, & l'épaiſſement & la dépravation des humeurs, qui perdent de leur mouvement, & aboutiſſent à la cacochymie, au ſcorbut, à la jauniſſe, à quelque ſcirrhe du bas ventre, à la leucophlegmatie, à l'hydropiſie & à de ſemblables maladies.

§. 74. *Curation.* Il y a deux *Indications* Principales à remplir : *la premiere* eſt de

divifer & de vuider les matieres obstructives qui bouchent les filtres des glandes. *La seconde* est de corriger l'acrimonie acide du suc nerveux, & de lui rendre la pureté & la vigueur, afin de rétablir les coctions, les secretions, & les excretions viciées, & que la circulation du sang & de la lymphe se fasse mieux.

§. 75. Si le malade a des forces, & que les premieres voyes soient embarrassées de cruditez, qu'il ait un dégoût, une amertume de bouche, des nausées, ou un vertige, il faut purger avec l'émetique, avant ou après la saignée, si on la croit nécessaire.

Si les fibres de l'estomach sont flasques & molles, comme dans les pituiteux :

Prenez gilla vitrioli, & poudre de racine d'aron, de chaque quinze grains, tartre stibié un grain ou deux, avec quatre grains d'oleosofaccharum citri ; cette poudre sert pour une dose, elle est de Vuedelius.

Ou bien l'on prendra quatre à six grains de tartre stibié, & un scrupul de sel vegetal dans un bouillon, ou de l'eau simple. Un seul vomitif enleve quelquefois ces fievres.

§. 76. S'il n'est pas nécessaire de faire vomir après la saignée qui aura été faite deux heures avant ou après l'accès, pendant l'intervalle d'un autre accès, on em-

ployera les purgatifs ordinaires, & où ils ne suffiront pas, les pillules suivantes.

Prenez pillules d'agaric deux scrupuls, mercure doux huit grains, en faire des pillules ou un bol avec le syrop rosat.

Ou l'on purgera avec un scrupul de pillules cochées mineures, & le mercure doux qui convient avec les pillules ou les bols, parce qu'il aide à la fluidité des humeurs. Il est bon d'avaler deux ou trois gorgées de bouillon ou de tisane, après avoir pris des pillules.

§. 77. D'abord qu'on sent le frisson, il est bon de ne pas boire, quelque soif qu'on ait: entrant dans la chaleur on boira de la tisane de chicorée sauvage, de chiendent, & de reguelisse: on ne prendra point de bouillon, à moins que l'accès ne soit long; mais la chaleur se modérant on en prendra un, & quand le malade sera dans la sueur, on pourra mêler un peu de vin vieux dans sa tisane; & l'accès étant fini on donnera des nourritures faciles à digerer, & boire un peu de vin dans les repas. Quelques personnes se sont guéries de la fievre, en rassasiant une grande envie qu'ils avoient de boire du vin avant l'accès. Cet agréable remede n'est pas sans quelque inconvenient, de même que les liqueurs vineuses que l'on prend quelquefois à ce sujet.

§.78. Il est bon d'avoir un sediment dans

les urines avant de purger. Si ce ſediment eſt briqueté & l'urine fort rouſſe, qu'il y ait, quelques tenſions dans les hypocondres, on ſeignera du pied dans le premier accès, même s'il eſt violent & long, & enſuite on purgera obſervant ce que deſſus (§. 73.).

§. 79. Avant de venir au *quinquina*, on obſervera s'il n'y a aucune diſpoſition inflammatoire dans le corps; il faudroit la combattre par des aperitifs rafraîchiſſans, & la ſaignée. Un pus amaſſé en quelque endroit, des obſtructions rebelles & invetérées dans quelques viſceres, en empêchent l'uſage,; & j'ai obſervé que ma teinture univerſelle convenoit en tous ces cas, y employant de plus où il ſera néceſſaire, les aperitifs, les purgatifs ou les vulneraires, ſelon les indications.

S'il n'y a rien à craindre du quinquina, on en prendra un gros qu'on délaye dans un verre de tiſane, d'eau, ou de vin; on en fait auſſi des infuſions, ou des décoctions: l'on peut même le donner en extrait aux perſonnes délicates, & le mêler avec le ſel de petite centaurée: on peut faire entrer cette plante dans les infuſions, ou y ajoûter le ſel armoniac dépuré; ces ſels ſont bons lorſqu'il y a des obſtructions rebelles, & dans les cacochymes & les ſcorbutiques. On commence à donner le quinquina à la

fin de l'accès, & l'on continue de quatre en quatre heures, prenant de la nourriture deux heures après.

§. 80. Les accès reviennent jusqu'à ce que la matiere obstructive des glandes soit brisée & digérée : c'est l'effet que nous présumons que produit le quinquina, ou ma teinture universelle plus agréablement, en moins de tems, & plus sûrement, puisqu'elle convient dans les complications où le quinquina seroit dangereux, outre qu'il n'y a aucune récidive à apprehender étant guéri : elle donne des forces, & rétablit les défauts du suc nerveux ; donne de la fluidité aux humeurs épaissies, & en corrige le foyer. On en prend trente à quarante gouttes une heure avant le frisson, ou en y entrant. Si c'est un enfant de six ans on lui en donne six gouttes, ou à proportion de son âge.

§. 81. Les fievres quotidiennes ou tierces du Printemps se guérissent souvent d'elles-mêmes, ou par la saignée & la purgation, ou par une prise de notre teinture universelle, ou par notre teinture de roses.

CHAPITRE V.

De quelques autres Fievres irrégulieres, & premierement des Fievres continues lentes.

§. 82. Il y a de ces fievres qui viennent d'elles-mêmes, & d'autres qui succedent aux autres fievres, tant continues qu'intermittentes.

Celles qui viennent d'elles-mêmes, naissent d'ordinaire du défaut des premieres digestions. Il y a des fievres lentes aigües qui viennent du *suc nerveux* acre ou acide. Il imprime cette qualité insensiblement sur le sang : les symptomes y sont plus véhemens. D'autres viennent de ce que les glandes du mezentere ou de quelque autre partie sont farcies d'humeurs visqueuses, qui retardent la coction ; elles ont quelque raport avec les fievres intermittentes.

§. 83. Il y a un petit frisson suivi d'une chaleur supportable ; elle augmente sur les quatre ou cinq heures après midi, & dure jusques vers les cinq heures du matin, & se termine sans sueur, ou elle est petite. Le pouls est petit & fréquent ; la soif & le dégoût sont grands ; les urines colorées, plus ou moins épaisses ; la lassitude incommode, le corps maigrit.

Dans les fievres lentes qui ſuccedent aux maladies aigües, outre ce qu'on vient de dire, la bouche y eſt pâteuſe, & les urines épaiſſes, abondantes & ſedimenteuſes ; les précordiaux ſont reſſerrez.

§. 84. *Curation.* S'il y a des diſpoſitions à vomir, & que le corps ne ſoit pas trop abbattu, qu'il n'y ait pas de vice local, on pourra donner le ſyrop ſtibiéd'angelus ſala, trois ou quatre gros dans une once & demie d'eau de menthe, & autant d'eau de chicorée : on peut y ajoûter un peu de ſyrop d'œillet.

La *teinture univerſelle* remplit toutes les indications, ſuppoſé même qu'il y ait un vice local, on pourra la donner depuis douze juſqu'à trente gouttes, augmentant les doſes inſenſiblement : on la prend avant le redoublement dans du bouillon ou de la tiſane : on peut mettre un jour ou deux d'intervalle entre les doſes.

CHAPITRE VI.

De la Fievre Ethique.

§. 85. LE pouls paroît aſſez bon, & les urines ſaines ; cependant le malades meurent le plus ſouvent de cette maladie. Après les repas le pouls s'éleve, &

devient plus fréquent ; la chaleur augmente. On peut dire que c'est une fievre continue qui a des diminutions. Elle attaque les parties solides, & en dissipe l'humide onctueux. Le ventre est serré, & il y a un défaut d'appetit. Souvent les poulmons sont ulcerez avec une toux fâcheuse.

§. 86. Cette maladie succede à de longs cours de ventre, ou aux maladies aigües ; elle accompagne les ulceres & les fistules. Lorsqu'elle est un symptome d'une autre maladie, il faut tecourir à cette maladie essentielle pour la curation. C'est une fievre lente, elle est continue parce que les esprits qui ont de l'acrimonie irritent continuellement le cœur. Elle augmente deux heures après les repas ; le corps se consume, & le pouls est fréquent, petit, débile & dure ; ainsi il y a de la fievre.

§. 87. *Curation.* On peut traiter ces fievres lorsqu'il n'y a encore que la lymphe nourriciere qui peche par une acrimonie chaude ; mais lorsqu'elle est consumée aussibien que les chairs, c'est un marasme qui tend à la mort.

En general, les choses humectantes & douces tempérées conviennent : mais en rétablissant les humeurs, il faut qu'elles délayent, nettoyent & détergent, particulierement dans la pthisie & les ulceres fistuleux.

La ſaignée *ni* les purgations ne conviennent gueres, mais les émulſions, les juleps &c. & la *décoction pectorale nutrive* ſuivante.

Prenez orge entier, feuilles d'endive, de chicorée, de laitue, de pinpinelle, de chaque demie poignée, une demi-douzaine de prunes de damas, faire bouillir doucement le tout dans une pinte d'eau, juſqu'à la diminution du tiers. On ajoûte à la colature deux onces de ſyrop de capillaire, & autant de celui de nenuphar.

§. 88. Si l'humeur eſt crue, & qu'elle croupiſſe dans les glandes, on fera une *émulſion* avec les amandes de pins & les piſtaches, de chacune une once; on les broye dans une chopine de petit lait clarifié, où l'on aura fait bouillir ſix limaçons blancs-mondés; on en fait une émulſion, à laquelle on ajoûte deux onces de ſyrop de taſſilage ou de jujubes. On en prend un verre le matin à jeun, auquel on ajoûte quinze gouttes de la teinture univerſelle. On en reprendra un ſecond verre ſur les cinq heures après midi, & un troiſiéme ſur les neuf heures du ſoir, ſans y rien ajoûter; on recommencera le lendemain matin.

Cette émulſion peut ſervir dans toutes les fievres continues lentes, y ajoûtant de la teinture univerſelle de deux ou trois jours l'un.

§. 89. Le *bain* d'eau douce tiede eſt utile aux éthiques. Il eſt à propos que le corps ne ſoit pas rempli de cruditez, qu'il n'y ait point de cours de ventre; au contraire ſi le ventre étoit reſſerré, on prendroit des lavemens. Il eſt utile ſur tout dans les intempéries chaudes & ſéches. On le prend le matin, ou avant ſouper: après le bain on pourra dormir une petite demi-heure, & ſouper enſuite.

§. 90. Si les premieres voyes étoient remplies de cruditez, on prendroit cinq à ſix gros de manne, avec trois gros de caſſe dans un verre de décoction de chicorée; ſi la perſonne étoit difficile à purger, on y ajoûteroit cinq à ſix gros de ſyrop roſat ſolutif. Ou l'on purgera avec une infuſion de deux gros de rhubarbe dans une décoction de tamarins, de mirobolans, de prunes & de bugloſſe avec un peu de manne, & le ſyrop de chicorée compoſé. Le dévoyement qui peut ſurvenir aux purgatifs, ou autrement, eſt un fâcheux ſymptome.

§. 91. Le *lait* convient fort dans l'éthiſie, pourvû qu'il n'y ait pas de fievre putride; celui d'âneſſe eſt eſtimé, parce qu'il eſt léger. On commence par en prendre un verre, & on augmente juſqu'à une chopine: on le prend de bon matin, afin que la diſtribution en ſoit faite avant la fievre:

on s'abſtiendra pendant ce tems de prendre rien qui ſoit acide.

On ſeroit obligé de quitter le lait, ſi après l'avoir pris le pouls devenoit inégal & petit; s'il cauſoit des raports aigres; s'il ſurvenoit une douleur de tête; ſi les hypocondres étoient tendus, de crainte d'introduire la cacochymie.

§. 92. Les *alimens* doivent être tempérez & de bon ſucre, telle qu'eſt la volaille, le veau, l'agneau; ils peuvent être aſſaiſonnez de ſucre & de raiſin, &c. Les œufs, le brochet, la perche, les écrevices de riviere; les épinards, le pourpier, la laitue, les œufs à l'eau; l'orgeat, les amandes; les prunes douces, les cerifes bien mûres. Pour boiſſon, l'eau d'orge ou de ris, avec un peu de ſucre, ou de ſyrop violat; la décoction d'orge avec les raiſins; tout cela convient, de même qu'un long ſommeil. Les exercices un peu forts nuiſent: on évitera les fruits cruds & aigres, les épiceries, le trop de ſel, la triſteſſe & les paſſions; elles irritent, diſſipent, ou concentrent les eſprits.

CHAPITRE VII.

De la Fievre caterreuſe, & de la Toux.

§. 93. ELle arrive ordinairement à l'entrée de l'hyver, & quelquefois

par les inégalités des autres ſaiſons ; ou lorſqu'on ſe dégarnit de ſes vêtemens le corps étant échauffé, la tranſpiration ſe ſupprime. Dans ces cas ou autres ſemblables, la lymphe perd de ſon mouvement, elle croupit dans les glandes ; le ſuc nerveux en reçoit quelque acrimonie qu'il communique au cœur ; ce qui excite une petite fievre avec un petit friſſon qui paſſe vîte & revient de même, avec une ardeur de tête & une péſanteur : la chaleur ſuccede l'après-midi, & dure juſques vers le matin. Les urines ſont colorées, elles ſe troublent & s'épaiſſiſſent avec un ſediment. La toux & le coriza (qui eſt un écoulement de lymphe par le nez), durent juſqu'à l'état de la maladie : alors la lymphe perd de ſon acrimonie, & ce que l'on mouche, auſſi-bien que les crachats, s'épaiſſit ; c'eſt la coction de l'humeur, & la fievre ceſſe.

§. 94. Ces fievres ſont ſans danger, à moins qu'il n'y ait de la malignité dans l'air : ſans cela elles ſe guériſſent en gardant la chambre, & par la diete. Le *julep* ſuivant avance la coction des humeurs.

Prenez deux onces d'eau de ſcabieuſe, demi-gros d'eſprit de ſel armoniac, ſyrop de diacode une once, ou vingt gouttes anodines ; on en prend deux cuillerées avant que la fievre redouble l'après-midi, pour exciter la tranſpiration ; ou s'il n'y en a pas, le ſoir.

Dans celles qui ont de la malignité & des taches, rien n'eſt meilleur que notre teinture univerſelle ; elle corrige les humeurs, elle en avance la coction, & expulſe la malignité.

On ſe nourrira de potage, d'œufs frais, de ris, d'orge mondé, & peu de viande. La boiſſon ſera de la teinture de coclico, & quelquefois du thé.

Si les amygdales étoient enflées, on gargariſeroit avec l'eau d'orge, le ſyrop de mûres, & le cryſtal mineral ; & s'il s'y trouve un limon attaché, on y ajoûtera le miel roſat.

§. 95. Si le caterre affectoit la poitrine, il faudroit ſaigner & uſer de *décoction pectorale* faite avec le capillaire, un peu de lierre-terreſtre, & les fleurs de coclico, ajoûtant le ſyrop de tuſſilage, de marubbe ou d'hyſſope. Si la *toux* étoit forte, & qu'il y eût quelque corroſion à craindre de l'acrimonie des humeurs qui ſuintent des glandes, on donneroit cinq à ſix grains des pillules de cynogloſſe, loin de toutes nourritures. Ou ſi l'on craignoit d'empêcher l'expectoration, on donneroit de la teinture univerſelle, ou du julep ſuſdit (§ 94.).

La fievre étant ceſſée, on purgera avec l'extrait d'agaric, ou avec la rubarbe, & le ſyrop roſat compoſé d'agaric & la manne.

CHAPITRE VIII.

De la cause commune des Maladies aigües, & des Fievres malignes & contagieuses.

§. 96. NOtre corps est susceptible des impressions de l'air, qui reçoit dans ses pores des particules malignes, qu'on nomme communément *miasmes*, qui causent des maladies périlleuses en se mêlant avec notre sang dans les poulmons. Car soit que la terre subisse differens changemens dans ses entrailles, & que pendant l'Eté il se fasse des ouvertures dans sa superficie, par lesquelles s'écoulent des particules ou vapeurs malignes: ou que ce soit par des exhalaisons des eaux marécageuses, ou par des cadavres qui n'ont pas été enterrez : soit enfin que l'air soit infecté par l'altération qu'il reçoit d'un aspect, ou d'une conjonction particuliere de quelques corps celestes ; pendant tout ce tems il est tres-contraire à la santé, & son infection est quelquefois telle, qu'elle fait un vaste dégât par des mortalitez, soit d'hommes, soit d'une certaine espece d'animaux. Les *maladies aigües*, & où il y a de la malignité, viennent le plus souvent de ces différentes infections de l'air: car

elles ne viennent que rarement des défauts du ſang ou des humeurs, ſi l'air ne les a occaſionnez auparavant par les *miaſmes* acres & acides, ou diſſolvans & coagulans ſuſdits, qui ſont des particules malignes ou venimeuſes qui augmentent conſidérablement le mouvement du ſang ou des humeurs; ou elles retardent ce mouvement, & empêchent les ſecretions de ces humeurs par les obſtructions rebelles qu'elles produiſent dans les tuyaux : les ſucs qui y paſſent ayant contracté cette acrimonie d'un air infecté, corrodent les vaiſſeaux, les enflâment, & les gangrennent quelquefois.

§. 97. Cet air infecté eſt donc la cauſe commune des maladies épidemiques, & les particules malignes tres-acres ou tres-acides qui tombent nuement ſur notre ſang dans la reſpiration, comme parle *Sydenham*, s'uniſſent à l'eſprit vital dans le cœur, & enſuite elles ſont reçues dans le cerveau, & infectent le ſuc nerveux; les maladies contagieuſes en proviennent, & ne ceſſent pas que la cauſe ne ſoit ôtée par le changement de cette mauvaiſe conſtitution de l'air.

§.98. Il eſt étonnant qu'une eſpece d'animaux ſoit infectée, pendant qu'une autre qui reſpire le même air, ne l'eſt pas. L'on peut conjecturer que ces miaſmes, ou ces particules malignes ſont quelquefois ſaiſies

par des parties d'eau répandues dans l'air, & qu'elles tombent en forme de rosée en certains endroits de terre, où une sorte d'herbes croît abondamment, & dont cette espece d'animaux se nourrit; elle en sera donc infectée, & cette autre qui ne mange pas de cette sorte d'herbe, ne le sera pas. Ceci est conforme à ce que dit *Hippocrate* (*a*), *Un corps est différent d'un autre corps, & un aliment d'un autre aliment: car les mêmes choses ne sont pas utiles, ou commodes à toutes sortes d'animaux; mais certaines choses conviennent plus à certains animaux que d'autres.* C'est donc par ces raisons qu'une espece d'animaux sera infectée, pendant qu'une autre ne le sera pas, non plus que les hommes; outre que le même air peut nuire à certains corps, plus qu'à d'autres; & la maladie commencera par ceux-là, ou par ceux qui auront mangé de la viande de ces animaux infectez: ou elle commencera par ceux qui auront une maladie conforme à la saison, par exemple une pleuresie, une squinancie, une dysentrie, une fievre scorbuitque; car ce venin se métamorphose sous l'apparence d'une autre maladie, & joue ainsi clandestiment son personnage, jusqu'à ce que cette cause vienne à éclater par un grand nombre de malades.

§. 99. Il est de conséquence de discerner

[a] *Lib. de Flat.*

cette malignité cachée que l'air nous communique. Le docte *Fernel* s'en explique ainsi (*a*) : *C'est de cette maniere que Galien a statué que la cause des maladies épidemiques étoit dans l'air, & qu'Hippocrate a dit que ces maladies provenoient de l'esprit, par l'attraction duquel nous vivons.* Le même Fernel ajoûte que *deux sortes d'altérations ou de constitutions arrivent dans l'air ; l'une vient de l'excès des qualitez, ou des inégalitez que produisent les changemens de tems & de saisons, d'où résultent des corruptions : l'autre constitution mauvaise de l'air vient des infections d'enhaut répandues dans l'air. Les changemens de tems produisent des maladies malignes, & populaires : mais les infections d'enhaut ne produisent pas seulement des fievres pourprées, varioleuses ; mais encore des fievres pestilentielles, & la peste même.*

§. 00. Les infections d'enhaut susdites sont différentes des altérations mauvaises qui viennent de la terre & du nitre aërien, & il faut remarquer que deux choses nous sont envoyées du ciel, l'une salutaire, c'est *l'esprit universel étheré*, & l'autre tres-contraire à notre santé ; & ce sont ces *infections* susdites, qu'il faut distinguer des *exhalaisons nitreuses*, arsenicales & minérales, qui viennent de la terre.

[*a*] *De abditis rerum causis lib. 2. cap. 12.*

§. 101. L'air infecté par les changemens de tems, par les inégalitez de saisons, ou par les exhalaisons mauvaises de la terre qui se mêlent avec l'air, est endemique, c'est-à-dire fréquente en certains païs, comme le scorbut en Hollande, les écrouelles en Espagne &c. une autre constitution venant de la terre peut produire des maladies malignes & populaires, en se joignant aux autres maladies conformes à la saison, comme aux fievres ardentes, aux pleuresies, aux fievres scorbutiques; mais ces maladies ne seront pas pestilentielles, à moins que la cause superieure ne s'y mêle, ou ces infections d'enhaut.

§. 102. Le Créateur a assujetti les astres par certaines loix, en sorte que par certains mouvemens des uns respectifs à celui des autres, il y doit avoir de la pluie, de la neige, du beau tems: il peut donc y avoir certains autres mouvemens ou aspects des corps céléstes, qui produiront des influences malheureuses que nous recevrons avec l'air dans nos poulmons, & voilà la cause supérieure cachée, inévitable, & tres-pernicieuse. Cette cause n'est pas évidente, mais les effets qui en résultent étant inconcevables autrement, font croire que si les astres peuvent répandre assiduement dans l'air des influences salutaires, qu'ils peuvent quelquefois en produire de mauvaises,

quoiqu'elles ſoient imperceptibles à nos ſens : l'eſprit étheré ne l'étoit pas moins, & nous avons pû cependant le rendre viſible, & en liqueur tres-ſubtile, par notre *magnetiſme*.

§. 103. Pour connoître le génie de ces maladies, *Hippocrate* conſeille d'obſerver la condition du tems, & la cauſe qui irrite les eſprits animaux ; les ſaiſons ſont ſouvent accompagnées de maladies qui leur ſont propres ; ces maladies ont leurs ſignes, & il y a une méthode ordinaire pour les traiter : ſi cette méthode ne réuſſit pas, le Médecin doit conſidérer toutes les circonſtances du mal ; car, comme dit le Poëte, *Quo minimo credis gurgite, piſcis erit.* Il ne doit donc rien négliger pour connoître ce qui fomente tacitement le mal, & en ſoupçonner & rechercher une autre cauſe, par exemple un eſprit, une influence maligne, aſtrale & tres-ſubtile, qui ne produit ſouvent aucun ſigne, & qui ne ſe connoît que par l'abbattement ſubit des forces, dont cette cauſe ſupérieure attaque le principe ou les eſprits animaux, parce que les choſes ſubtiles s'uniſſent d'ordinaire aux ſubtiles, & de là naiſſent des morts imprévûes, & quelquefois ſubites. De ce mélange des cauſes ordinaires & de la cauſe ſupérieure, ſont venus ces *noms* de pleuréſies, de dyſenteries &c. ſurnommées malignes & pourprées.

§. 104. Les esprits animaux sont ce qu'il y a de plus subtil dans la fabrique materielle du corps humain, & ils donnent l'action à tout le teste. Voici comme *Morton* habile Praticien en parle (*a*). *Je ne doute nullement qu'un aliment peu convenable ne soit du nombre des causes des maladies, & que les esprits animaux n'en soient le principe immédiat, & la cause efficiente qui produit l'invasion*, ou livre la premiere attaque par elle-même, *& c'est tout ce que nous prétendons établir ici.* Ce principe actif d'Hippocrate, ou cet esprit igné qui produit les mouvemens & les actions dans l'homme, sont les esprits animaux : ce principe est comme un ferment universel qui met le sang & les liqueurs de tout le corps en mouvement ; ainsi il est la cause prochaine de toutes les maladies, s'il le fait avec desordre & avec confusion.

§. 105. Les esprits animaux parcourent tranquillement dans la santé toutes les fibrilles des parties solides, & conservent l'intégrité du sang en s'y mêlant comme par une irradiation perpétuelle, car ils sont en effet une lumiere ; mais leur desordre pro-

[*a*] Nullus dubito quin alimentum incongruum, in causarum censum referendum sit, & quod spiritus sint τὸ ἐνεργητικὸν seu immediatum principium morbum formans, & ὁρμὴν seu insulum efficiens, quod quidem totum est quod contendimus.

duit celui du ſang & des humeurs. Ces eſprits étant infectez par des particules malignes de l'air, ſont une lumiere obſcurcie, prête à s'éteindre quelquefois dans l'invaſion même du mal; ce qui ſe connoît par la langueur, plus à apprehender dans les maladies contagieuſes que les violens ſymptomes, qui naiſſent le plus ſouvent des exhalaiſons mauvaiſes de la terre, & des inégalitez des ſaiſons; au lieu que la cauſe ſupérieure qui obſcurcit & opprime les eſprits, eſt plus cachée & tres-ſouvent mortelle. Après avoir examiné cette cauſe commune des maladies contagieuſes, nous nous en allons voir les différentes eſpeces de productions.

CHAPITRE IX.

Des Fievres malignes & pourprées, & de l'orgaſme d'humeur.

§. 106. ON a vû la cauſe de ces maladies dans le Chapitre huitiéme ſuſdit; & comme les eſprits animaux reçoivent une acrimonie différente de l'air, nous les conſiderons en deux ſortes d'états par raport à cette acrimonie.

Dans le premier état ils contractent une acrimonie acide & comme ſoporeuſe ou coa-

gulante, & ils produiſent des *ſymptomes* différens d'un autre état, & demandent une curation différente. Nous conſidérons donc deux états différens dans ces fievres. Le *premier* eſt celui où les eſprits ſont comme liez & coagulez par des particules acides de l'air. Dans cet état le pouls eſt petit, fréquent & foible, la reſpiration fréquente & difficile, les extrémitez ſont froides. Il y a des défaillances & des palpitations de cœur, des dégoûts, des nauſées, des cardialgies; un vertige, une péſanteur de tête, un aſſoupiſſement, une laſſitude & des douleurs dans les membres : les malades qui ont la plûpart de ces ſymptomes, courent riſque de mourir dans la premiere attaque même.

§. 107. Si les forces ne ſont pas trop abbatues, & qu'il y ait quelque diſpoſition a vomir, ou un orgaſme d'humeur (§. 111.), trois ou quatre grains de tartre ſtibié dans une petite potion cordiale feront un bon effet : mais ſoit qu'on tente ce remede ou non, le plus ſûr eſt d'aller d'abord à l'antidote, & de donner trente à quarante gouttes de notre teinture univerſelle dans un peu de bon vin chauffé; elle délivre les parties vitales du venin, ou elle l'empêche d'y parvenir. On couvrira un peu le malade, afin d'aider la tranſpiration; elle peut couper racine au mal, & le détruire dans ſa naiſſance.

§. 108. Dans le ſecond tems les eſprits ſont dégagez de l'oppreſſion, & ſi on n'a pas ménagé le premier tems, ils recouvrent un mouvement qui eſt quelquefois exorbitant, & excitent des violens ſymptomes : il faut donner alors de petites doſes de douze à quinze gouttes de la teinture univerſelle ſoir & matin ju'qu'à ce que l'éruption ſe faſſe, ou de la poudre abſorbante (§. 119.).

§. 109. Le *ſecond état* eſt celui où les eſprits ſont infectez de particules ſulphureuſes, acres & diſſolvantes. Les ſymptomes ſont violens dans l'invaſion même, ou le commencement du mal ; la fievre eſt grande, & l'incendie devient général : la langue devient ſéche & livide ; il y a des inquiétudes, des inſomnies : il ſurvient quelquefois des vomiſſemens, des diarrhées &c. Si le mal ne fait que commencer, on donnera vingt à trente gouttes de la teintue univerſelle dans un bouillon ; ſinon, faire une ſaignée, & quelques heures après donner quinze gouttes de cette teinture. Si le ſang eſt mauvais, réiterer une ſeconde ſaignée pourvû que la malignité ne commence pas de ſe déclarer, & les jours ſuivans donner douze gouttes de la teinture univerſelle tous les matins & le ſoir ; ou à ſon défaut de la poudre abſorbante (§. 119.) juſqu'à ce que l'éruption ſoit faite ; elle paroît par des taches ſur la peau, ſur tout vers les

lombes & à la poitrine, à cause des petites veines qui y rampent : si ces taches sont livides, la maladie est dangereuse. Les symptomes doivent se moderer après la sortie des pustules, sinon l'évenement en est funeste, comme l'expérience le fait voir.

§. 110. Plusieurs souhaitent des sueurs tres-copieuses, sans considérer qu'elles augmentent le trouble, épuisent les esprits & la lymphe qui entretiennent la fluidité du sang, qui devient sec & recuit, propre à s'attacher à une partie noble, & à l'enflâmer ; outre que les expériences de *Sanctorius* font voir que la transpiration insensible est une évacuation tres-ample. Ce que *Broen* dit est admirable en ce cas (*a*) *Quelqu'un demande si on donne les diaphoretiques & les sudorifiques simplement pour exciter la sueur, & s'ils affoiblissent beaucoup, en ce qu'ils expulsent une grande quantité de parties subtiles ? Nous répondons que la provocation de la sueur n'est pas tant à souhaiter,*

[*a*] Quærat aliquis an diaphoretica & sudorifera exhibeantur solius sudoris gratiâ, & an corpus debilitent, quatenus ingentem particularum subtilium copiam eliminent ? Respondemus quod provocatio sudorum non adeo requiratur, quàm motus sanguinis acceleratus, & obstructionum reseratio, quæ non facilè sine sudoribus peragi potest ; optandum enim foret ut absque sudoribus copiosioribus istum haberemus effectum, &c. *Exercit. Theoret.*

que d'avencer la circulation du ſang, & de lever les obſtructions, ce qui ne s'obtient pas facilement ſans les ſueurs (ce qui s'obtient cependant ſans ſueur par le moyen de notre teinture univerſelle); *car il ſeroit fort à ſouhaiter qu'on pût procurer cet effet ſans exciter des ſueurs copieuſes*; ce que fait la teinture univerſelle, & qui cependant parvient juſqu'aux extrémités des vaiſſeaux capillaires de tout le corps, comme il eſt aiſé d'en juger par ſes effets, tant dans les maladies aigües, que dans les chroniques: elle eſt donc l'antidote dans les maladies contagieuſes, puiſqu'elle pénetre, corrige & ne procure que des moiteurs.

§. III. Nous avons parlé de l'*orgaſme*, c'eſt une fermentation qui arrive aſſez ſouvent dans le commencement des maladies aigües; les eſprits ayant de l'acrimonie fermentent dans les glandes à l'extrémité des fibrilles nerveuſes qui y aboutiſſent, ſur tout dans les glandes inteſtinales & du mezentere. Si les eſprits animaux ont une acrimonie acide, ils ſont moins actifs, & provoquent cette fermentation plus lentement dans les glande ſuſdites, dont l'humeur étant diviſée & briſée pénetre ſouvent dans les premieres voyes, c'eſt à-dire dans l'eſtomach & dans les inteſtins, avant d'entrer dans le ſang.

Les ſignes d'orgaſme ſont des nauſées, le

hoquet, des mouvemens convulsifs, des vents qui font quelques petits bruits, des gonflemens dans les inteſtins ; il faut donner promptement l'émetique, la porte étant ouverte, cette humeur ſort par le haut ou par le bas, elle reſſemble à la poudre à canon, qui s'échape ſans deſordre quand la voye eſt libre ; par là ce venin ne rampe pas, & ne peut être porté par les veines dans le ſang.

§. 112. Il y a un autre orgaſme d'humeur, qui vient de ce que les eſprits ſont devenus diſſolvans, & tres-élaſtiques & fervides ; ils ne fermentent pas longtems dans les glandes ſuſdites du mezentere & des inteſtins; l'humeur étant briſée entre d'abord dans les veines, & parvient bientôt dans le ſang ; cet orgaſme paſſe plus vîte que le premier, & il eſt difficile d'être à tems pour l'évacuer. La teinture univerſelle priſe en doſe la plus forte, comme de quarante gouttes, peut faire une évacuation par bas tres-profitable dans le tems de l'un ou de l'autre orgaſme ; hors ces tems je ne me ſuis pas apperçû qu'elle fiſt aucune évacuation par le ventre, à moins que la bile n'y excitât du deſordre.

Dans ce dernier orgaſme, lorſqu'on préſume que l'humeur eſt paſſée dans le ſang, comme il l'agite, il eſt à propos de ſaigner promptement.

§. 113. C'est à l'occasion de l'orgasme qu'*Hippocrate* a prononcé ce fameux aphorisme (*a*) : *Il faut vuider par un médicament purgatif les humeurs parvenues à la coction, & non pas dans leur état de crudité ; ni dans les commencemens des maladies aigües, à moins que ces cruditez n'excitent une fermentation, qui peut être produite par une petite portion d'humeur* tres-acre ou tres-acide. La coction n'y est pas, puisque c'est le commencement de la maladie, & que les symptomes croissent ; il faut cependant les vuider quoique crues, parce qu'étant subtiles, elles gonflent, fermentent & rampent, sans quoi elles gagneroient les grands vaisseaux, & parviendroient dans le sang.

C'est encore ce qu'il déclare (*b*) : *Dans les commencemens des maladies* (aigües) *s'il y a quelque chose à mouvoir* (par le purgatif), *mouvez-le ; car quand les maladies sont dans la vigueur, il vaut beaucoup mieux se tenir de repos.* Dans les commencemens les parties ont encore leurs forces, & l'humeur n'est pas encore confuse avec le sang, ceci est de conséquence, car si on perd ce tems d'évacuer les humeurs, c'est souvent fait du malade, puisque dans l'augment & l'état du mal les symptomes sont violens, les forces sont abbatues, les humeurs malignes

[a] *Sect.* 1. *Aph.* 22.
[b] *Sect.* 2. *Aph.* 29.

sont confuses & échauffées dans le sang, & souvent il y a une inflammation qui empêche absolument de les évacuer. C'est ce que le même dit encore (*a*) : *Il faut purger dans les maladies tres-aiguës quand la matiere fermente, & cela le même jour ; car c'est tres-mal de differer.* Voici comme *Duret* sçavant Commentateur d'Hippocrate s'explique : *La cause de l'orgasme*, dit-il (*a*), *est une ferocité d'humeur, subtile par sa substance, acre & maligne par sa qualité, & chaude par sa disposition ou par sa corruption.* Lors donc que la malignité de l'humeur n'adhere pas à aucune partie, une petite dose d'émetique convient, quoi même qu'il y eût un vertige, un délire, il n'est que passager quand il y a un orgasme : autrement cette humeur rampe de côté & d'autre ; elle irrite, elle ébranle tout : il faut l'évacuer promptement, & les malades sont plus tranquilles après.

§. 114. On peut mêler l'émetique avec les cordiaux, sur tout dans les maladies malignes, dont la cause vient d'une acrimonie acide, & pendant l'orgasme.

Prenez des eaux de scabieuse & de chicorée, de chacune deux onces, trois ou quatre

[*a*] Orgasmi causa est humoris ferocitas, substantiâ tenuis, qualitate acris atque maligni, & temperamento aut corruptione calidi. *In Coacis pag.* 244.

grains de tartre ſtibié, confection d'hyacinthe demi-gros, ſyrop d'œillet demi-once pour une doſe. Pour un enfant on n'y mettra qu'un grain d'émetique. Ce remede balaye les glandes farcies de ces humeurs qui fermentent, les malades en reçoivent du ſoulagement & de la tranquillité, & la nature ſe débaraſſe plus aiſément de ce qui l'opprimoit.

§. 115. Si la fievre eſt grande, on peut enſuite tirer trois ou quatre palettes de ſang, & ſaigner du pied même, ſi le cerveau s'embaraſſoit : mais s'il y avoit alors des ſueurs & des taches, on donneroit les gouttes d'angleterre, au défaut de la teinture univerſelle.

L'éruption ſe faiſant, pour entretenir des moiteurs on donnera ſoir & matin deux ou trois cueillerées de cette potion, ſi la cauſe vient des particules coagulantes & acides.

Prenez eaux de chardon beni & de ſcabieuſe, de chacune deux onces, confection d'hyacinthe demi-gros, diaſcordion un ſcrupul, poudre de vipere un ſcrupul, ou à ſon défaut le bezoard mineral, & quelques grains, ſi l'on veut, de bezoard oriental, avec ſix gros de ſyrop d'œillet, mêlez le tout.

Autre potion dans l'acrimonie maligne, ſulphureuſe, acre & diſſolvante.

Prenez eaux de chicorée, de ſcabieuſe & d'alleluya, de chacune deux onces, poudre de diamargarit. frigid. deux ſcrupuls, confection d'hyacinthe un gros, poudre de vipere un ſcrupul, ſyrop de limon une once, pour quatre doſes, une le matin, & une autre le ſoir.

Pour un enfant une cueillerée de l'une de ces deux potions.

§. 116. On fera beaucoup boire les malades d'une décoction de racines de bardanne, ou de ſcorzonere, ou de corne de cerf, avec un peu de regueliſſe & tant ſoit peu de canelle.

Si la bouche étoit ſéche, & qu'il y eût des inſomnies, on donneroit quelques verres d'émulſion (§. 56.).

Après les remedes généraux, & l'éruption de la malignité étant faite, cette poudre peut ſuffire tant qu'il y aura des puſtules à la peau, & ſur tout en cas de dévoyement.

Prenez racine de contrayerva, corne de cerf, corail rouge, nitre purifié, de chacun deux ſcrupuls, ſuccin & bezoard mineral, de chacun un ſcrupul; le tout en poudre fine ſert à faire ſix petits paquets, & on en prend un le ſoir, & un le matin. Elle abſorbe l'humeur maligne, & donne de la liquidité au ſang.

§. 17. La ſeroſité qui ſe ſépare du ſang,

est quelquefois si acre, qu'elle ronge les fibres d'une partie par où elle s'extravase, & produit *la gangrene*. La teinture universelle prise intérieurement en empêche le progrès, & la guérit : à son défaut on donnera un *bol* fait de demi-gros de *theriaque de Venise, & autant de confection alkerme*. Si la gangrene pénetre, on fait des incisions, & on fomente avec *la teinture d'aloës, la myrrhe, & l'eau seconde.*

§. 118. Le *charbon* arrive quelquefois dans le pourpre ; certains y appliquent le cauterre actuel ou potentiel, ou les vesicatoires. L'escarre étant faite on applique l'onguent basilique, la theriaque, l'huile d'hypericon, & les jaunes d'œufs. Après que l'écarre sera tombée, on détergera ; mais on ne presse pas la consolidation pour donner le tems à cette humeur maligne de se vuider par cet émonctoire-là.

CHAPITRE X.

De la Peste, & des Fievres pestilentielles.

§. 119. LE docte *Fernel* dit que les constitutifs de la peste sont cachez, & souvent insensibles, & on ne les connoît que par les évenemens. La constitution chaude & humide de l'air, jointe aux

exhalaiſons mauvaiſes de la terre, ne fait pas la peſte, mais elle en augmente le progrès. Sa production eſſentielle vient d'une cauſe ſupérieure, puiſqu'elle peut arriver dans un tems beau, ſec & égal, comme dans une autre conſtitution d'air ; & les variations de tems ne contribuent qu'à la cauſe épidemique terreſtre, qui produit des ſymptomes évidens : mais la cauſe ſupérieure attaque directement les eſprits animaux avec leſquels elle a un certain raport quant à ſa ſubſtance qui eſt ſubtile, & à l'origine qui vient du ciel, quoique tres-pernicieuſe par ſes effets (ſur quoi voyez 99, & ſuiv.). Les choſes ſubtiles s'uniſſent aiſément aux choſes ſubtiles, quoique leurs proprietez & leur nature ſoient quelquefois tres-différentes.

§. 120. *Premier état.* Le venin de la peſte produit deux principaux effets : *l'un* eſt commun aux fievres pourprées, c'eſt-à-dire à la corruption terreſtre de l'air, à laquelle ce venin ſe joint, auſſi-bien qu'à la cacochymie du corps humain, que ce venin attaque. L'*autre* effet vient de la cauſe ſupérieure & produit la peſte, dont le venin eſt ſi ſubtil qu'il n'attaque & n'agite pas le ſang directement, mais par le moyen des eſprits animaux auſquels il s'unit, & ne produit preſque aucuns ſymptomes dans le commencement du mal ; auquel cas la cha-

leur sera mediocre le pouls petit ou égal, les urines comme dans la santé. Ce venin attaque les esprits à peu près à la maniere des remedes assoupissans ; il les embarasse, il les lie, ou il les coagule; & la foiblesse devient extrême sans cause apparente. Si les esprits animaux ne peuvent se dépouiller de ce venin dans les glandes, le malade meurt sans autres symptomes.

§. 121. *Second état*. Dans la fievre pestilentielle les esprits infectez de particules acides produisent quelques symptomes ; le pouls quoique petit est fréquent, il y a donc de la fievre, quoique souvent peu sensible, de même que la chaleur. Il y a des défaillances, des assoupissemens, des nausées, une nonchalance d'esprit & de corps, un froid qui quelquefois ne rechauffe pas : enfin le charbon, sur tout s'il tarde à paroître, est un signe mauvais ; cet état est tres-mortel.

§. 122. Dans le *troisiéme état* les esprits infectez sont acres, sulphureux & tres élastiques ; ils agitent le cœur, allument un incendie dans le sang, & tous les symptomes violens se manifestent, & sont à peu près semblables à ceux des fievres pourprées (v. §. 109.)

§. 123. *Pronostique*. Avant de décider positivement de la peste ou des fievres pestilentielles, il faut avoir bien examiné les causes

causes & même avoir vû des charbons, des bubons ou des taches, parce que si ces phénomenes n'arrivent pas aux uns, ils arriveront aux autres ; & s'ils arrivent dabord, ce sont de bons signes, car ces tumeurs marquent alors de la vigueur dans les parties vitales : au lieu que ne paroissant que tard, elles sont des marques d'une nature subjuguée par l'abondance & la malignité du venin.

§. 124. Le premier état est très-difficile à connoître & à traiter, & puisqu'il n'y a pas d'autres symptomes que l'accablement des forces, il n'y a donc qu'un généreux anthidote ou confortatif qui soit indiqué, & à lui opposer. Outre l'essence & la teinture universelle dont nous avons parlé, nous trouvons (chap. 12.) une méthode & un anthidote auquel peu d'autres peuvent être comparez, les deux autres états aiant de la conformité avec ce que nous avons dit des fievres pourprées, on peut y recourir, aussi-bien qu'à la méthode & au remede dont nous venons de parler.

CHAPITRE XI.

De la petite Verole & de la Rougeole.

§. 125. LA petite verole accompagne ſouvent les fievres dont elle fait une eſpece dangereuſe. C'eſt donc une fievre continue maligne cauſée par un air infecté, & dont l'eſprit animal ou fluide nerveux a contracté le venin, qu'il communique au cœur, qui agite enſuite le ſang ; la fievre en eſt produite, & il ſurvient des puſtules qui viennent à ſuppuration.

La rougeole ſe fait de même, mais l'humeur y eſt plus ſubtile, & ne produit que de petites taches rouges pourprées qui paroiſſent ſur la peau.

§. 126. Les tubercules dans la petite verole ſont rouges à leur baze, & blanchiſſent vers la pointe; elles ſont remplies d'une humeur ſanguinolante & maligne, qui ſe convertit en pus. Quand elles ſe touchent & ſe confondent, elles marquent une plus grande abondance d'humeur & plus de danger. Elles ſont quelquefois précedées de tubercules blancs ou aqueux, qui contiennent une lymphe acre, qui ne ſuffit pas pour une criſe ſa-

lutaire où il faut une ſuppuration. Les tubercules ſéparés les uns des autres ſont moins dangereux & entremêlés de taches.

§. 127. La petite verole commence ſouvent par un friſſon, ſuivi de chaleur, de douleur de tête & de dos, & dans le fond de la poitrine il y a ſouvent des nauſées, des inquiétudes, des aſſoupiſſemens: des douleurs dans les bras, dans les jambes & vers les reins. Les enfans ont ſouvent des treſſaillemens & des mouvemens convulſifs avant l'éruption, qui ſe fait vers le quatriéme jour, lorſqu'elle eſt faite vers le cinquiéme, le ſixiéme ou le ſeptiéme, les ſymptomes diminuent, ſi non il y a du danger: les ſueurs fatiguent beaucoup, mais elles diminuent après l'éruption. Si l'éruption ſe fait doucement, la maladie en ſera plus longue & moins dangereuſe: ſi elle eſt ſubite & abondante, les ſymptomes ſont violens, l'incendie eſt grande dans le ſang: le malade eſt en danger.

§. 128. L'on ſaigne dabord à proportion de la plethore, recourir enſuite à l'émetique s'il eſt indiqué (§. 113.), ſinon donner quelques lavemens laxatifs. Ces évacuations doivent être faites l'un des trois premiers jours, & ne rien mouvoir enſuite du côté du ventre ſans une preſ-

ſante neceſſité. Vers le cinquiéme jour on pourra commencer de donner de la teinture univerſelle 12. à 20. gouttes avec un demi bouillon, ou un autre remede cordial. L'éruption ſe faiſant on l'entretiendra par des petites doſes réiterées deux ou trois fois le jour. Si on a un bon ſpecifique pour ces maladies, on peut en donner une forte doſe dabord qu'on ſe ſent attaqué, pour expulſer le venin ou empêcher qu'il ne gagne les parties vitales. A l'égard des boiſſons & des autres remedes, on pourra s'en rapporter à ce qui a été dit des fiévres pourprées. Les diaphoretiques & les cordiaux ſeront temperés. On doit avoir ſoin ſur toutes choſes d'entretenir la tranſpiration libre & la circulation vers les vaiſſeaux cutanés.

§. 129. Si le ſang impur qui doit s'amaſſer dans ces tubercules, étoit repris, il affecteroit les poulmons ou quelques autres parties interieures, alors la pleureſie, la dyſenterie ou quelques hemorragies ſeroient à craindre ſi l'humeur attaquoit la tête, les gouttes d'Angleterre ou la teinture univerſelle conviennent, auſſi-bien que la ſaignée du bras ou du pied.

L'éruption étant faite, ſi la fievre eſt ardente, il y a beaucoup à craindre: les

bouillons en ce cas seront peu nourrissans, & on y exprimera du jus de citron, on ajoûtera à la tisane la racine d'ozeille. Enfin les saignées, les loocs, & sur tout beaucoup d'attention. S'il y avoit quelqu'apparence d'orgasme, il ne faudroit pas perdre l'occasion de donner l'émetique.

§. 130. La Rougeole est quelquefois mêlée avec les maladies ordinaires à une saison où elle vient seule ; elle paroît vers le 4. ou le 5. par des taches comme des morsures de puces, & la peau devient rude & inégalle : elle est familiere aux enfans, il leur sort des larmes des yeux, les paupieres s'enflent, ils sont assoupis, alterés, ils ont une petite toux. Si on échauffe trop, tant les enfans que les adultes, il se forme une pleuresie. La rougeur occupe quelquefois tout le corps en forme d'érysipelle. Elle est sans danger, lorsqu'elle est sans fâcheux symptomes. Il faut du repos & boire beaucoup de tisane. Si le visage est rouge & enflé, il faut saigner, le sang en circule plus librement.

CHAPITRE XII.

Méthode & Remede ſpecifique pour toutes les fievres.

§. 131. BEurre de Regule d'anthimoine & de chaux de lune.

L'on fait diſſoudre un marc d'argent de coupelle dans l'eſprit de nître. S'il eſt bon, 12. onces ſuffiront: on précipite cette diſſolution avec de l'eau chaude impregnée de ſel commun : on laiſſe repoſer & affaiſſer la poudre, on en ſépare doucement l'eau ſalée, & on édulcore la chaux de lune avec l'eau commune, juſqu'à l'inſipidité, & enſuite on la laiſſe deſſecher, on aura au moins 10. onces de cette chaux.

L'on pulveriſe & l'on paſſe par un tamis fin quatre onces de regule d'anthimoine étoilé, l'on mêle ce regule avec la chaux de lune, & on les met dans une cornue de verre bien luttée, on y ajuſte un recipient, & l'on diſtille au bain de ſable, donnant le feu par dégrez juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus rien. Cette operation ſe fait en ſix heures ; on rectifie ce beurre par la cornue ſans addition juſqu'à trois fois, & il devient

clair ; on le conserve bien bouché, car il se met facilement en eau. L'on peut encore appeller cette liqueur esprit du Dragon.

Cet esprit a plusieurs usages ; on peut par son moyen convertir l'esprit de nître en terre blanche & insipide, dont a parlé Vanhelmont, & c'est *un sudorifique pour la verole*, qu'il guérit en faisant suer deux heures le matin, & usant des tisanes & des observations ordinaires. On commence d'en donner six grains, on augmente tous les jours d'un grain jusqu'à 24. c'est-à-dire jusqu'à la guérison. On la prend dans une conserve de roses ou dans la theriaque.

On fait un purgatif en précipitant ce beurre susdit en bon vinaigre distillé, on édulcore cinq à six fois avec l'eau commune chaude, & on a un purgatif pour *la verole*, & pour le *rhumatisme inveteré*, la dose est de deux grains en ce qu'on veut.

§. 132. *Teinture de Rose, dont il est souvent fait mention dans ce Traité.* L'on prend de la vieille eau mere ou lie de nître, on la fait évaporer dans un vaisseau de cuivre rouge neuf jusqu'à consistence de miel, que l'on met resoudre à la cave, l'on filtre la liqueur, & si l'on réitere l'évaporation & la resolution, elle sera claire comme le christal.

Faites fermenter cinq livres de cette eau avec une livre d'eſprit de nître, pendant cinq à ſix jours, on diſtille enſuite au bain de ſable, on en reſerve une partie, & l'autre on la diſtille avec une chopine d'eau mere après une préalable fermentation : rectifiez cette ſeconde eau par l'alembic, enſorte qu'on compte 50. entre chaque goutte ; & lorſqu'il en aura paſſé le quart, l'on ceſſe la diſtillation. On dulcifie ce qui eſt reſté dans l'alembic, en verſant un quart d'eau de fontaine deſſus : on diſtille encore à feu lent cette même quantité d'eau, & l'on met en ce qui reſte dans la cucurbite, le plus de roſes communes qu'on peut, on laiſſe fermenter cinq à ſix jours, & on exprime le tout par la preſſe, c'eſt la teinture de roſes.

L'on peut volatiliſer cette teinture ; elle ſert alors à diſſoudre les fleurs de l'or & de l'argent.

La premiere teinture ſans être volatiliſée eſt inſipide, & ſe donne depuis ſix juſqu'à dix gouttes, elle purifie beaucoup le ſang, & elle eſt bonne contre le ſcorbut, & les fievres ardentes dans de l'eau avec un peu de ſucre & zeſt de citron. Elle fortifie l'eſtomac & rétablit de la cacochymie, étant priſe en vin d'Eſpagne

§. 133. *La Teinture de lune faite de sa sublimation avec la Teinture de roses*, est bonne contre *toutes les fievres*. En *celles* qui n'ont pas de redoublement, mais qui sont *continues*, on la donne depuis 25. gouttes, jusqu'à 30, 40, selon la constitution du malade ; on en donne moins aux personnes grasses. On en met dans de l'eau ou du bouillon jusqu'à ce qu'elle donne un goût agréable. *Lorsqu'il y a des redoublemens*, on la donne une heure & demie avant le redoublement, & en même dose ; lorsque la fievre est cessée, l'on purge avec la *poudre suivante* (§. 134.)

Dans les fievres intermittentes la même dose, une heure & demie ou deux heures avant l'accès. L'on doit bien remarquer le tems, pour donner la seconde prise deux heures plus tard. Le malade ne doit rien prendre, deux heures avant, ni deux heures après l'accès.

Quand la fievre a commencé par un grand accès, on en donne dabord 40. gouttes, & l'on réitere en diminuant la dose. On en use de même dans la fievre quarte, en purgeant entre les deux accès. Après la premiere prise on doit observer le retardement des accès, afin de réiterer.

Dans la pleuresie vingt-cinq gouttes,

augmentant, si le mal continue.

Dans la petite verole 25. gouttes, avec 12. gouttes de vin d'Espagne, fait avec le vin de perles, on en donne soir & matin. Les perles se dissolvent dans le vinaigre distillé avec de l'esprit du dragon.

Cette teinture de roses est un remede universel dans les *maux de mere*, les *coliques* & les *fleurs blanches*. Elle fortifie extraordinairement.

§. 134. *Poudre purgative cy-dessus mentionnée & en plusieurs endroits de ce Traité.* L'on dissout un gros de scamonée dans une chopine d'esprit de vin; l'on filtre & on verse cette liqueur peu à peu dans une écuelle d'argent sur huit onces de crême de tartre en poudre & à une petite chaleur, l'on remue jusqu'à la siccité.

L'on fait la teinture de roses ordinaire avec une pinte d'eau chaude & un gros d'esprit de vitriol, on filtre & verse cette teinture sur la crême de tartre préparée.

L'on met infuser un gros d'anis & autant de canelle dans de l'esprit de vin, on filtre cette teinture, & on la verse sur la même crême de tartre, elle devient rouge, on évapore jusqu'à sec.

La dose est un gros ou deux dans

un bouillon au veau ou aux herbes sans sel.

§. 135. Dans cet esprit double dont nous avons parlé cy-dessous, se dissout le corail ou les perles, l'on digere, l'on filtre & on évapore jusqu'à sec, l'on met cette poudre dans un plat d'argent & on allume une fois l'esprit de vin dessus. L'on verse sur cette poudre de l'eau commune qui la dissoudra, l'on filtre, & l'on évapore : cette poudre est un sel qui se fond en vin d'Espagne, & dans des liqueurs, c'est un cordial.

§. 136. Nous ne rapporterons pas ici en détail la maniere de préparer les fleurs d'or & de lune : l'or se dissout par le moien de l'esprit de sel acué de l'esprit du dragon. L'on se sert ensuite de l'esprit de vin tartarisé, on édulcore, on extrait avec l'esprit de sel commun dulcifié par l'esprit de vin. On évapore, & enfin par la digestion l'esprit de vin se charge d'une teinture rouge comme du sang, on la filtre & on l'évapore jusqu'à sec à chaleur de bain, il reste une teinture de souphre comme du sang caillé; on la digere trente ou quarante jours, c'est le vrai souphre d'or, que Basile Valentin nomme manteau de pourpre. Ce souphre d'or mêlé avec la sublimation de la lune, s'éleve en fleurs à une chaleur très douce.

Nous croions devoir avertir ici que cet eſprit du dragon n'eſt pas de ces heureux diſſolvans philoſophiques agréables à la nature, & qui n'admettent aucun corroſif dans leur préparation : cet eſprit du dragon reſerve quelque choſe de l'eſprit de nître qui a ſervi à préparer la chaux de lune, les lotions d'eau de fontaine chaude, quelques réiterées qu'elles aient été, n'ont pû détruire entierement la mordacité de cet eſprit, il en reſte toûjours dans la chaux, ſon poids en eſt la preuve, puiſque huit onces d'argent de coupelle produiſent dix onces de chaux, même après les lotions. Cependant comme la fermentation change eſſentiellement la nature des choſes qui ont été ouvertes, & où elle peut être introduite, il en reſulte des remedes, qui peuvent tenir leur rang parmi les plus excellens remedes de la chymie ordinaire.

CHAPITRE XIII.

Des maladies ou fievres aigues avec inflammation. De la Pleureſie & Perypneumonie.

§. 136. NOus avons vû combien l'eſprit étheré contribuoit à la

ſanté, mais le même air qui eſt ſon medium, reçoit pareillement dans ſes pores des particules mauvaiſes & abondantes au commencement du printems : celles qui n'ont pas été détruites par le froid de l'hyver recuperent alors des aîles, & ſe mêlent avec l'air qui entre dans nos poulmons : & ſans le ſecours des autres choſes non-naturelles, comme ſont les excès du boire & du manger, elles peuvent donner de l'acrimonie au fluide nerveux, & retarder le mouvement progreſſif du ſang dans les vaiſſeaux capillaires de la gorge, des poulmons, du cerveau, c'eſt ce qui produira des inflammations avec des accidens convenables à la partie affectée, à la plenitude du ſang, & à la cacochymie du corps. L'inflammation qui bleſſe les fonctions d'une partie noble, donne le nom à la maladie : de là viennent les inflammations de gorge, de poulmons, de cerveau, &c.

§. 137. Les poulmons ſont expoſez aux injures de l'air, ils en ſubiſſent la variation. Un air accompagné de particules acides, embraſſe le ſang dans les vaiſſeaux capillaires & fait qu'il s'engorge aiſément, lors ſur tout qu'il eſt échauffé dans le poulmon, & que le corps paſſe d'un grand mouvement au repos, s'il eſt ſaiſi de froid, ou qu'on ſe découvre

mal à propos. Les boiſſons à la glace, un chyle crud & acide, & generalement tout ce qui contribue à épaiſſir le ſang, peut donner occaſion à la pleureſie ou à la peripneumonie, qui arrive encore quelquefois dans les fievres malignes, ou ſuccede à une ſquinancie, à l'ahmſte, ou elle eſt une queue de rhume.

§. 138. Si l'inflammation occupe tout le poulmon, c'eſt une peripneumonie: le malade ne reſpire que couché ſur le dos, & la poitrine élevée, il eſt difficile d'en échapper. Si elle n'occupe qu'un des lobes des poulmons ou leur ſuperficie, le danger eſt moins grand. Hippocrate n'en a pas vû mourir un avec une certaine liberté de reſpirer, un ſommeil doux, & une douleur de côté tolerable. La reſpiration petite & rare indique l'inflammation des parties interieures: celle qui eſt grande & rare, ou qui ſe fait de loin à loin indique le délire ou la convulſion. Lorſque l'humeur eſt adherante, & que les poulmons ſe rempliſſent, on ne doit attendre que la mort. Les crachats qui viennent dès le commencement de la maladie, & qui ſont abondans, un peu épais, avec un peu de ſang mêlé, qui ſoulagent la douleur, facilitent la reſpiration, blanchiſſent ſans trop attendre, ſont de bons ſignes. Les

crachats ſereux ſont mauvais, ils marquent que la ſeroſité du ſang ſe ſepare des autres principes, qui en s'uniſſant s'épaiſſiſſent, enflamment & viennent adherans. Un cours de ventre bilieux ſoulage ſouvent. Les urines copieuſes & épaiſſes avec un ſediment, qui blanchit avant le ſeptiéme, ſont de bon augure: & au contraire ſi elles s'éclairciſſent. La reſpiration plus aiſée, la fievre qui diminue, la chaleur & la moiteur égale par tout le corps, ſont de bons ſignes. *Les expectorations*, dit Hippocrate, *qui arrivent dans les fievres continues, & qui ſont livides, ſanguinolentes, fœtides, ſont toutes mauvaiſes*, mais moins ſi elles viennent aiſément. Celles qui ſont fort ſanguinolentes, marquent qu'il y a quelques vaiſſeaux rompus. Les fœtides dénotent une grande pourriture. La langue eſt comme dans les fievres continues.

§. 139. La ſaignée eſt d'un prompt ſecours dans la pleureſie, la peripneumonie, & toutes les inflammations : elle modere la preſſion du ſang, & diminue la reſiſtence des parties ſolides. La coine blanchâtre qu'on voit à la ſuperficie du ſang tiré, & qui eſt épaiſſe & difficile à rompre, vient de la forte liaiſon des ſouphres du ſang avec ſes ſels

corporifiés. La ſaignée ne remedie pas à ce défaut là, puiſqu'après dix ou douze ſaignées, & lorſqu'il n'y a plus qu'un petit caillot qui nage dans l'eau du ſang tiré, ce caillot conſerve encore cette coine, à moins qu'on n'ait emploié des réſolutifs & des diaphoretiques. La ſaignée aiant épuiſé preſque toute la partie rouge du ſang, on ne tire preſque plus que de l'eau; ſi on continue de ſaigner, le malade peut mourir la lancette dans le bras, ou reſter hydropique, la prudence éloigne le Medecin de tout excès: *omne nimium eſt naturæ inimicum.*

§. 139. Hippocrate conſeille (*a*) dans les commencemens des maladies aigues d'eſſaier de diſſiper la douleur de côté par des medicamens chauds, c'eſt-à-dire réſolutifs & diaphoretiques, tant interieurs qu'appliqués exterieurement. On voit en effet que d'excellens diaphoretiques pris avant la deſunion des parties integrantes du ſang, & leur adheſion, coupent racine à la maladie. Il dit encore, que lorſque la douleur parvient juſqu'à la clavicule, de ſaigner promptement juſqu'à ce que le ſang ait changé de couleur; c'eſt une peripneu-

(*a*) 2. *De victûs rat.*

monie, & comme dit *Cælius Aurelianus, in alto tumor est.* Si on ne saignoit promptement, l'incendie s'allumeroit dans le sang, il s'échapperoit de ses vaisseaux, il irriteroit & se corromproit. Hippocrate dit encore de purger, si la douleur se fait sentir sous le diaphragme ; sur quoi l'experience nous apprend, que eeux qui sont purgés dans les commencemens de la pleuresie ou de quelque autre inflammation des parties interieures, courrent risque d'en mourir. S'il n'y a alors qu'une agitation dans le sang, l'émetique ou autre purgatif ne la diminuera pas, il l'augmentera : si l'abscès est formé, l'émetique ne le guérira pas, les parties membraneuses & sensibles, irritées & fatiguées par l'émetique, rejetteront par violence l'humeur contenue & l'émetique ; & si le malade en échappe, il lui manquera quelque chose, il menera une vie languissante, il retombera. Cette voye de guérir les inflammations est suspecte, & si on en guérit quelqu'une, les choses rares ne sont pas de l'art ; ceux qui ont été guéris n'avoient pas une fievre aigue, les poulmons n'étoient embarassez que par une serosité lente & par des cruditez. L'émetique en ces cas vuidant l'humeur des premieres voyes, a donné quelques secousses aux poulmons

qui se sont débarrassés de cette humeur, & que la décoction de chicorée amere ou son suc auroit pû déterger. On peut donc en ces cas mêler un peu d'émetique avec les bechiques pour revenir à ce que dit Hippocrate. Les purgatifs ont encore lieu en certaines pleuresies aqueuses, & dans le rhumatisme des muscles de la poitrine.

§. 140. Dans les commencemens, les émulsions entre les saignées, les aperitifs rafraichissans & un peu détersifs, la décoction de bourrache, de buglosse & de chicorée, les tisanes de chiendent, de guimauve, ou avec un peu de graine de lin, le coclico & la reguelisse conviennent. Il est bon de boire beaucoup & tiéde; donner des lavemens.

Dans l'état de la maladie la poudre antipleuretique suivante. L'on prend de la rapure très-fine de dent de sanglier, poudre de fleur de coclico, de chacun un gros, priape de cerf, yeux d'écrevisses, racine de bardanne, & sang de bouc préparé de chacun deux gros, saffran oriental & oliban de chacun deux scrupuls; le tout étant en poudre très-fine, on le mêle. On en prend depuis un scrupul jusqu'à deux, dans de la tisane ou dans un demi bouillon, ou avec une cuillerée de syrop de capillaire, &

un peu de tisane ensuite : elle facilite la transpiration & l'expectoration. Après avoir satisfait à la plenitude du sang par les saignées, cette humeur resout & attenue l'humeur visqueuse; elle tempere l'acrimonie sereuse qui attaque la membrane & les muscles de la poitrine. Je l'ai souvent ordonné vers le 6. & le 7. de la maladie pour aider le mouvement critique.

§. 141. Les symptomes étant presque passés, le premier purgatif pourra être d'une once de moelle de casse & de six gros de manne dans l'eau d'orge. Lorsque le malade aura repris des forces, on ajoûtera à ce purgatif une once de syrop rosat composé, & demi gros de sel vegetal. Le malade doit observer le même regime que dans les fievres continues.

Les specifiques ne peuvent avoir lieu que dans les commencemens. Un petit verre de suc de vinca pervinca tiré avec un peu de vin clairet, ou la plante appellée *oculus bovis*, *bellis major*, ou Margueritte en a préservé. On peut appliquer à l'endroit du point un cataplasme d'oignon cuit sous les cendres, ou l'onguent althea, avec l'huile de lin, ou l'emplâtre diaphoretique.

Observation sur une pleuresie accompagnée de la goutte.

§. 142. Un nommé le Duc septuagenaire, rue du Plessi à Versailles, au commencement de l'Automne 1714. eut une fievre aigue avec un crachement de sang, toux & douleur de côté. Le Sieur Bertin Chirurgien fort entendu ne put lui persuader de se laisser saigner à cause de la goutte, il s'avisa de lui donner une prise de la teinture universelle dans le troisiéme jour de sa maladie, le même jour la fievre cessa, il cracha moins de sang, & le lendemain il en reprit une seconde dose, le point cessa, & se trouva guéri parfaitement.

Je crois que l'humeur de la goutte occupoit la poitrine, & comme cette teinture est un vrai specifique dans ces sortes de gouttes irregulieres qui sont très dangereuses, le malade en fut quitte plus sûrement que par les saignées & que par tous autres remedes. Cet effet est arrivé en bien d'autres cas de gouttes irregulieres, qui se revest souvent de l'apparance d'une autre maladie, ce qui est à observer. Masgrave en a fait un sçavant traité, auquel on peut recourrir.

CHAPITRE XIV.

De la Pthisie & de l'Empyéme, & des Aposthémes des visceres.

§. 143. L'Inflammation interieure des poulmons, & celle qui occupe leur superficie, vient à suppuration, lorsqu'elle dure jusqu'au 14. jour. La fievre & la difficulté de respirer augmentent, les molecules sulphureuses & salines dépourvûes de serositez & de sels volatils, en croupissant se fermentent, rongent leur parois, s'ouvrent une voye dans les vesicules des poulmons, les malades crachent le pus, c'est une *pthisie.* Si au contraire l'abscès est à la superficie des poulmons, il ronge leur membrane, & se répand dans la cavité du thorax, c'est un *Empyéme.*

§. 144. L'inflammation qui vient des excès d'eau de vie ou des liqueurs vineuses est mortelle, parce qu'elle survient à une disposition inflammatoire des poulmons.

Les inflammations des autres visceres ne sont pas moins dangereuses, lorsqu'elles viennent de ces mêmes excès. Lorsque le rale se fait entendre, *sibilus & stertor,*

le poulmon se corrompt & s'emplit, le malade meurt entre le 17. & le 20. s'il passe ce tems-là, il peut être préservé de corruption.

Lorsque par interval le pouls devient frequent, il y a un abscès, ou il se forme; mais lorsque le frisson, le tremblement, *frigus*, *rigor & horror*, reviennent sans ordre, l'abscès est indubitable. Il ne faut donc pas prendre cela pour un mouvement de fievre intermittente & donner le quinquina, cela avanceroit la mort du malade, mais la teinture universelle convient en l'un & l'autre cas.

La fievre lente augmente le soir, comme les autres fievres lentes; la pesanteur de la poitrine, & la fluctuation viennent du pus amassé. La toux vient des serositez acres qui s'insinuent dans les bronches. La toux opiniâtre peut produire la pthisie, qui vient encore après des crachemens de sang.

§. 145. La vraie pthisie procede souvent de la peripneumonie & de la pleuresie; le pus se distingue du phlegme, parce qu'il s'affaisse dans l'eau commune, & s'y divise en quelques petites portions, & jetté sur des braises, il sent mauvais. Le pus peut trouver une issue par les urines, lorsqu'il est fluide, & peut être repompé par les vaisseaux san-

guins, car les voies des urines laissent passer des sedimens aussi épais que le pus.

§. 145. Quand on présume qu'il est tombé quelque matiere purulente dans la poitrine, comme elle est visqueuse, l'on doit essaier de la diviser, pour la rendre expectorable.

Les tisanes seront de deux pincées de lierre terrestre & d'une pincée de veronique dans trois chopines d'eau réduite à une pinte; sur la fin on y ajoûte un peu de fleurs de coclico & de la reguelisse, & en la prenant, sur un verre, une cuillerée de syrop de lierre terrestre ou de tussilage.

Pour repomper cette matiere on pourra donner le matin 12. à 15. gouttes de la teinture universelle avec un peu de tisane, & recommencer un jour ou deux après, si le malade peut la supporter.

§. 146. Si le malade est échauffé, on peut lui conseiller le lait coupé avec la tisane, ou le lait d'ânesse seul. On peut encore donner de fois à autres des bouillons peu chargés de viande & où on aura fait bouillir un peu d'aigrimoine, de chicorée & de petite consoude.

Le changement d'air peut encore soulager les pthisiques. Un air doux, serain, aéré dilate mieux les poulmons,

Un regime de vivre ſobre & entremêlé de quelques petits plaiſirs, & d'un exercice proportionné aux forces.

§. 147. *L'Empiéme* eſt un pus amaſſé dans la cavité du thorax, qui empêche les poulmons de ſe dilater. Cet aphoriſme eſt remarquable: les *pleuretiques qui ne vuident pas par les crachats la matiere expectorable dans l'interval de quatorze jours, cette matiere dégenere en Empiéme.* Elle ſe convertit en pus, entre la pleure & les muſcles de la poitrine, c'eſt la partie anterieure du thorax. Cette matiere très-acre ronge peu à peu cette membrane, ou la rompt par un effort ſubit, & occupe la place qu'elle trouve. L'empiéme vient encore d'une playe, des parotides négligées, des regles mêmes ſupprimées.

CHAPITRE XV.

Des inflammations des viſceres, ou de quelques parties interieures, & de leurs abſcès.

§. 148. L'Inflammation peut arriver par tout le corps où les arteres ſe diſtribuent, c'eſt à l'occaſion de leurs capillaires que les inflammations ſe forment, par la difficulté que le ſang

&

& la lymphe ont de les traverser. La curation & le regime aura beaucoup de rapport à ce qui a été dit dans *l'inflammation* des poulmons ; & il en est de même de leurs abscès. (Voiez le Chapitre de la ptisie.)

En genéral les symptomes qui surviennent au liquide qui croupit, sont : 1°, une petite tumeur rouge des capillaires : 2°, ces petits vaisseaux étant prêts de se rompre, ou en se rompant, causent une douleur vive. 3°, Le liquide arrêté fermente & irrite le vaisseau qui le contient, celui-ci en resistant & en comprimant le liquide, le brise & le divise, d'où vient la chaleur, les pulsations, &c. l'humeur s'extravase, se corrompt & suppure. Si la partie étoit comprimée par ce qui l'environne, ou si la chaleur étoit vehemente, & qu'elle dissipât la partie subtile de l'humeur amassée, la gangrene seroit à apprehender en ce cas, le sentiment périt, la douleur de côté par exemple venant à cesser dans le tems que la fievre & les autres symptomes sont pires, la mort suit de près.

§. 149. La resolution est la guérison même, si l'on peut la procurer dabord ; & c'est en ce cas que la teinture universelle peut être d'un bon usage, (& particulierement le mercure de vie de

Paracelse,) comme on a dit dans l'inflammation des poulmons. Si ce premier tems est passé, on traitera l'inflammation selon ses tems, par les saignées, les remedes rafraichissans, & vers les tems de crise on y employera la teinture susdite en demi-doses; ou si l'on a attendu que l'abscès soit formé, on y ajoûtera les vulneraires interieurs comme dans la pthisie, ce qui pourra servir à se regler dans les inflammations interieures suivies d'abscès. Quoique la vraie regle consiste dans la prudence du Medecin, qui ne peut être plus nécessaire qu'en ces occasions.

Premiere observation sur une esquinancie.

§. 150. Un malade avoit tous les signes qui characterisent cette inflammation, il ne pouvoit avaler, il rendoit les boissons & les bouillons par les narines; la gorge étoit enflée & la partie superieure de la poitrine. La fievre étoit aiguë, &c. il fut saigné trois fois le premier jour, & huit fois en tout. L'humeur ne s'échappa point de ses vaisseaux, on les desemplit par les saignées; le sang coula plus librement, on y employa les gargarismes & les autres remedes rafraichissans & discussifs. Le malade guérit.

Seconde observation sur la squinancie.

Le Sieur Prudhomme, Boucher de la Charité de Verſailles, eut une eſquinancie il y a dix ans, la fievre étoit aiguë, il ne pouvoit avaler, la voix étoit enrouée, la reſpiration haute, la membrane du palais étoit en feu; il fut ſaigné quatre fois du bras, on mettoit des poulmons de veau dans ſes bouillons; on le ſaigna ſous la langue, on en eut une bonne palette de ſang, qui le ſoulagea ſur le champ; il prenoit un looch fait avec l'eau de fleurs de lys blancs, l'huile d'amande & le ſyrop violat; on appliqua des cataplaſmes anodins à la gorge, il ſe gargariſoit.

Je craignois que quelque choſe n'eut flué ſur les poulmons; mais comme il cracha plus aiſément, il vuida par là ce qui pouvoit s'y être gliſſé: il guérit & on le purgea enſuite.

§. 152. Il eſt à remarquer 1°, que la crême d'orge convient dans la *eſquinancie* au lieu de bouillon, ou bien l'on peut faire des bouillons avec des poulmons de veau & des herbes rafraichiſſantes. Les tiſanes pectorales conviennent, & le liniment d'huile de chamomille avec l'onguent d'althea.

2°, Dans la vraie *eſquinancie* la tumeur

eſt interieure & abſcede ſouvent, les yeux ſont bouffis, le pouls eſt dur: & ſi elle ſe convertit en pleureſie, elle eſt mortelle. Elle ne l'eſt pas moins ſi tout le palais, l'œſophage & l'eſtomac ſont enflammés, alors il y a une cardialgie.

3°, Quand il y auroit beaucoup d'humeur bilieuſe dans l'eſtomac avec un dégoût & des nauſées, lorſqu'il y a une inflammation interieure, il ne faut jamais aller aux purgatifs, parceque l'humeur eſt adherante, l'impureté bilieuſe & acre de l'eſtomac vient du ſang, il deviendroit encore plus acre & chaud, & il flueroit ſur la partie affectée: & quand il y auroit de la malignité, il faudroit ſaigner, & entremêler de petites doſes de la teinture univerſelle & quelques verres d'émulſion.

Troiſiéme obſervation ſur une inflammation des inteſtins.

§. 153. Un homme robuſte eut une fievre aigue avec l'inflammation des inteſtins, toutes les parties du ventre étoient gonflées vers le dedans, avec une douleur fixe à l'ombilic, qui s'étendoit vers les hypochondres; il vomiſſoit, rendoit peu d'urine & crue; il étoit inquiet, ſans ſommeil. On le ſaigna quatre fois du bras, & une fois du pied. Le hoquet ſurvint, & le ventre fut très-reſſerré, ſes

urines vinrent rouges. Quelqu'un lui conseilla le mercure, qu'il prit ; le huitiéme jour il se trouva mieux, la fievre diminua, il urina beaucoup. Le vomissement continuoit : il fut purgé avec la manne & la casse, il vuida beaucoup d'excremens très-fœtides ; il prit de l'aliment : le dixiéme jour il continua de vuider des excremens fœtides ; le froid des extremitez augmenta. Le onziéme tout empiroit, il n'y avoit plus ni vomissement, ni hoquet : à la fin du onziéme il mourut.

Nota 1°, que c'étoit une vraie inflammation ; les intestins se gangrenerent, les fibres intestinales se relâcherent, l'aliment s'écoula, le hoquet cessa, le sentiment périt & il mourut.

2°, La plûpart des purgatifs fermentent avec l'humeur des intestins, & en fermentant ils irritent les fibres & augmentent l'inflammation. Je ne connois qu'un seul purgatif qui ne fait pas cet effet ; on verra ses effets dans la passion iliaque ou la colique miserere : c'est la crême de tartre, qui se trouve décrite dans le Chapitre

Quatriéme observation sur des cheveux rendus avec les urines.

§. 154. M. Arnaud âgé de 70. ans, au village de Remonville, à six lieues de

Sedan, me fit appeller il y a vingt ans: il avoit une petite fievre, les hypochondres étoient tendus & élevés, aussibien que tout le ventre qui étoit douloureux; il n'avoit rien rendu par haut ni par bas, ni par les urines depuis quatre jours; le gonflement du ventre embarrassoit la respiration. J'ordonnai cinq grains de *tartre stibié avec le sel vegetal*, qu'il prit avec quatre cuillerées de bouillon, aussitôt il étendit les bras, & eut divers mouvemens convulsifs si étonnans, que je crus qu'il alloit passer: j'étois jeune medecin, l'épreuve étoit périlleuse, l'émetique ne fit aucun effet: quatre heures après j'ordonnai 3. *onces d'huile de lin &* 2. *onces de syrop d'althea*: cette potion huileuse réussit mieux, il fut du bas, & ensuite urina beaucoup. On aperçut dans ses urines beaucoup de cheveux embarrassés dans des glaires, on les sépara; les premiers rendus avoient 10. à 12. pouces de longueur, fort semblables à des cheveux blancs; ils roussissoient à la chandelle, & se rompoient comme des cheveux, ils en avoient l'égalité, & le poli d'un bout à l'autre; les dernieres fois qu'il urina, ces sortes de cheveux étoient plus petits. Ce phénomene extraordinaire fit croire à la famille du malade qu'il avoit été ensorcelé; ils soupçonnerent si

fort le maître d'école, que malgré tout ce que M. Oyon Curé du village, & moi pûmes leur dire, il n'y auroit pas eu de sûreté pour lui, s'il ne se fût absenté. Quoi qu'il en soit, le malade fut guéri.

Cinquième observation sur l'inflammation des hypochondres.

§. 155. Un autre septuagenaire eut une fievre continue avec une tumeur dans les hypochondres, & une difficulté de respirer; il rendoit peu d'urine & trouble, vuidoit beaucoup par les selles. Il fut saigné deux fois, prit des aperitifs rafraichissans: la fievre & la tumeur diminuerent, il respira plus facilement; mais le bas ventre enfla & les pieds, il prit de doux purgatifs dabord, & ensuite de plus forts, ces tumeurs se dissiperent & il guérit.

La saignée détourna le sang qui se portoit à la region épigastrique, les aperitifs rafraichissans reprimerent l'inflammation, & évacuerent en partie les serositez acres; les visceres ne reçûrent aucune lésion, & l'humeur adoucie ceda aux purgatifs.



TROISIEME PARTIE.

Des Maladies chroniques.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on examine si la seule indigestion des humeurs peut être la cause commune de plusieurs maladies chroniques.

§. 156. Plusieurs sçavans Medecins ont crû que la seule indigestion des humeurs étoit la cause de la plûpart des maladies, & sur tout des chroniques, ce qui ne doit s'entendre que de la cause antecedente ou occasionnelle, autrement d'abord qu'il y auroit de ces cruditez qui se seroient amassées dans les premieres voies, dans les glandes intestinales, dans celles de pancréas, du mézentere, ou dans la masse du sang même, l'on seroit actuellement malade, ce qui n'étant pas toûjours vrai, il faut donc qu'une certaine cause prochaine ou immediate détermine cette disposition en acte ; ce sont les esprits animaux,

comme on l'a fait voir dans la seconde Partie de ce Traité.

Les humeurs & les parties solides ont besoin de réparation, ce qui se fait par les sucs nouveaux que les alimens bien digerés produisent ; mais s'ils étoient mal préparez dans les premieres voyes, le chyle qui en procederoit seroit porté crud dans le sang, & il deviendroit une occasion de maladie.

§. 157. Voici ce que dit Hippocrate (*a*) à ce sujet : *Puisque les animaux se nourrissent des plantes, & que les plantes tirent leur aliment de la terre, cet aliment doit contenir beaucoup de souphre & de sels differens, & conforme à cette force qui les produit, il faut donc que les alimens dont nous sommes nourris renferment en eux beaucoup de ces émanations sulphureuses & salines mineralles, dont nous ne pouvons nullement être nourris, & qui ne peuvent être tellement changées, qu'elles deviennent chyle & ensuite sang, étant portées dans le sang, & comme elles y croupissent, elles deviennent les causes des maladies* ; & cela d'autant plus que ces particules sulphureuses salines minerales s'élevent du dedans de la terre par les fermentations qui s'y font, & s'arrêtent à sa superficie, à la

(*a*) *Lib. de veter. Medic.*

racine des plantes, & des *plantes parviennent aux hommes*, ces particules étant ameres, salées, acides, acres, & *aiant d'autres facultez insurmontables à notre chaleur naturelle*, il arrive que lorsque quelques-unes de ces particules sont séparées des parties douces, elles se manifestent par les maladies qu'elles produisent. Goiée (a) expliquant le terme grec ακριτον dont Hippocrate se sert, dit que c'est *une humeur incapable de mixtion* (& de coction) *ou un excrement chaud & crud, qui n'est pas délaié par la serosité*. Cette humeur produit differentes maladies, selon les differentes parties qu'elle attaque.

§. 158 Sydenham, l'Hippocrate moderne, observateur exacte, reconnoît cette cause unique des maladies chroniques qu'il attribue à l'indigestion des humeurs. *(b) Dans cette maladie*, dit il, (dans la goutte) *& dans la plûpart des autres maladies chroniques, les remèdes qui donnent de la vigueur au sang, (pourvû que leur chaleur ne consiste pas dans des esprits vineux,) sont les plus convenables, puisque toutes les maladies de ce genre doivent être rapportées à une seule & même cause universelle, & si je le conjecture bien à l'indigestion des humeurs, rien ne paroîtra*

[a] *Definitionum medic.* pag. 25.
(b) *Tract. de podag.* pag. 523.

mieux, qu'en apportant la difference qu'il y a entre les maladies aiguës & les chroniques. Les maladies aiguës sont celles dont on meurt en peu de jours, ou qui parviennent bientôt à la coction & dont on guérit promptement : mais les chroniques n'arrivent pas à cette coction, ou n'y arrivent qu'après un très long tems.

§. 159. Cet autheur propose deux indications principales à remplir dans les maladies chroniques & rebelles : *la premiere* est de fortifier l'estomac & de donner de la vigueur aux esprits digestifs ; *l'autre* est d'émousser l'acrimoine de ces mêmes humeurs crues, lorsqu'elles se sont échauffées dans la masse du sang. Il dit qu'il est difficile de satisfaire à ces deux indications ; car si l'on emploie des remedes chauds, tels que sont les remedes fortifians ordinaires, il est à craindre d'échauffer encore : & d'un autre côté, si par la diete & les remedes rafraichissans on veut reprimer cette chaleur acre, il est à apprehender d'augmenter les cruditez, en détruisant la chaleur naturelle, & de retarder la coction des cruditez, lesquelles étant confuses avec le sang, peuvent occasionner une maladie chronique. Si ces cruditez viennent à être déposées dans les glandes de quelques visceres, elles y

produiront des obstructions difficiles à lever, & les esprits animaux dont les petits tuyaux nerveux aboutissent à ces glandes, y contracteront une acrimonie: des maladies chroniques & quelquefois des maladies aigues.

§. 160. Sydenham propose de se servir d'alimens faciles à digerer, & de remedes digestifs. Il semble qu'il parle en faveur des arcanes énoncés dans l'Ecole minerale d'Hermes, & même en faveur de notre teinture universelle, quoique très-inferieure à ces excellens remedes. Voici ses paroles : *Denique non is sum qui afferam medicamenta digestiva jam memorata cæteris quibuscumque præstare : at verò dico eum qui remedium ad hanc intentionem satisfaciendam potentissimum invenire potuerit, longè majora in sanandis morbis chronicis præstare posse, quàm ipse se posse existimaverit.* Enfin je n'assûre pas que les medicamens que j'ai proposé, soient plus excellens que d'autres : *mais je dis que celui qui aura pû trouver un remede très-efficace pour satisfaire à cette indication, (à ce que l'indigestion des humeurs vitiées & confuses avec le sang exige,) fera des choses bien plus grandes dans la guérison des maladies chroniques, qu'il n'auroit pû se le persuader lui même.* Ces cruditez aiant croupi dans le sang,

l'ont échauffé & rendu acre & acide, ſur tout ſes parties ſereuſes & ſalines les plus ſubtiles, qui venant à penetrer dans le ſyſtême nerveux, communiquent aux eſprits l'acrimonie qu'elles auront contracté dans le ſang. Ces indications ſont difficiles, & il faut procurer la coction de ces cruditez avant que d'entreprendre de les purger. De plus il faut dépouiller le ſuc nerveux de ſon acrimonie & de ce qu'il a contracté d'heterogene, & le rétablir dans ſon état naturel: car comme on dit, *natura jacens nil molitur magni*, la nature accablée ne fait pas grand effort pour ſe relever, il faut l'aider; par la nature on entend ſur tout les eſprits animaux, car la nature en ce cas n'eſt pas un idole.

§. 161. Sydenham, dit encore que celui qui aura trouvé un tel remede, ſera de très-grandes choſes dans la guériſon des maladies, & plus grandes même qu'il ne pourroit ſe l'imaginer. Voilà à mon avis reconnoître l'indigeſtion des humeurs pour cauſe generale des maladies chroniques ou inveterées, & en même tems la neceſſité des arcanes, ou de ces grands remedes démontrez aux uns d'une maniere admirable dans la plûpart des livres des Philoſophes ou des Medecins hermeticiens, & cette maniere

eſt inacceſſible à pluſieurs. L'experience journaliere prouve cette cauſe commune des maladies chroniques, & la néceſſité de ces grands remedes ſe trouve dans le catalogue qu'on pourroit faire des maladies regardées comme incurables, dont la plus foible & la mere de toutes les autres eſt l'affection hypochondriaque : les difficultez de la guérir, & ſes recidives laiſſent à juger des autres qui en procedent. Car quoique l'on guériſſe quelquefois de quelques maladies chroniques, les choſes rares ne ſont pas un art, outre que la longueur des voies ordinaires, quelques périls mêmes des remedes pris hors de ſaiſon ou peu convenables, l'incertitude du ſuccès, la diverſité des opinions, les deſagremens qui accompagnent ces remedes font que les malades rejettent les moiens de guérir qui leur ſont propoſez, & diſent quelquefois avec le Poëte, *timeo dona ferentes.*

§. 162. Il y a donc une cauſe commune à pluſieurs maladies chroniques : c'eſt l'indigeſtion des humeurs : or ſoit que ces cruditez ſoient dans les premieres voies, ſoit qu'elles ſoient parvenues dans la maſſe du ſang, & engorgées dans les filtres des viſceres, cette cauſe eſt occaſionelle & ſuſcite la cauſe immediate &

generale, ou les esprits animaux, c'est-à-dire le fluide nerveux, qui est comme une lumiere qui éclaire entierement une chambre, si aucun corps opaque ne l'empêche de le faire. Or ce qu'on nomme arcane ne merite ce titre qu'en ce qu'il leve l'obstacle qui s'oppose à cette irradiation, je veux dire à la pénetration & à la distribution de ce fluide nerveux dans le corps, pour y exercer ses fonctions, comme il fait dans l'état de santé.

CHAPITRE II.

De l'affection hypochondriaque.

§. 163. CEtte maladie est reconnue comme la mere de la plûpart des maladies chroniques, qui en dérivent, comme d'une source naturelle pour ainsi dire, par le dérangement qui doit suivre des fondemens qu'elle a jetté. Car exceptés celles qui arrivent par des cas fortuits, comme sont celles qui succedent aux maladies aigues mal conduites, ou en d'autres cas à peu près de cette nature, toutes les maladies longues viennent des cruditez salines ou sulphureuses dont nous avons parlé dans le Chapitre précedent. Cette maladie dans

ſon commencement eſt comme un état neutre entre la ſanté & la maladie ; elle ſe manifeſte inſenſiblement par certains ſymptomes auſquels les malades font peu d'attention.

§. 164. Quelques Medecins Hermeticiens, (je dis quelques, parceque ſouvent ils ne s'arrêtent point à décrire les maladies ſelon leurs cauſes, leurs ſymptomes, leurs phenoménes, & negligent même les regles du regime de vivre, parce que l'excellence de leur remede n'aſſujettit pas aux regles, tant par rapport à eux que par rapport aux malades qui en uſent, & un très-petit nombre d'arcane ſuffit pour toutes les maladies, tant interieures qu'exterieures, parce qu'ils vont à la ſource du mal ; ainſi les raiſonnemens leur deviennent inutiles, ou s'ils les emploient, c'eſt pour paroître conformes aux manieres ordinaires de s'énoncer des Medecins) quelques hermeticiens, dis-je, attribuent cette maladie à certaines conſteſtations, & faute de les examiner, on croit qu'ils entendent parler des aſtres ſuperieurs ; mais c'eſt plûtôt des aſtres iuferieurs, qui ſont les mineraux, les métaux, les ſels foſſiles renfermés dans la terre, & dont les chaleurs ſoûterraines & les fermentations font élever des fumées trés-

ſubtiles, inſenſibles quant à nous, & quelquefois ſenſibles par les mouvemens & les ouvertures de la terre. Ces fumées ſont les ſouphres & les ſels dont Hippocrate a parlé : ce ſçavant adepte a converti toutes les lumieres qu'il a puiſé dans l'école d'Hermes à l'unique utilité du corps humain, conſideré particulierement dans l'état de maladie, il dit que ces ſouphres & ces ſels ſubtiles s'inſinuent dans les racines des plantes avec l'humidité de la terre, circulent dans les plantes qui s'en nourriſſent & en prennent leur accroiſſement : les animaux ſe nourriſſent de ces plantes, plus ou moins impregnées de ces particules minerales, plus ou moins alterées par ces digeſtions, qui ſe font dans les plantes, & dans les animaux : les hommes ſe nourriſſent enſuite de ces plantes & de ces animaux, par la neceſſité qu'ils ont de vivre, il n'eſt donc pas étonnant que leurs ſantez ſoient quelquefois dérangées par ces nourritures, que les excès rendent encore plus dommageables par les cruditez qui en reſultent : ils ſont inſurmontables, comme dit Hippocrate, à la chaleur naturelle, à l'action du fluide nerveux, aux eſprits digeſtifs qui habitent d'ordinaire & ſpecifiquement en certains endroits du corps, où ſe font des dige-

ſtions ſingulieres, nous entendons par eſprit un liquide ou fluide ſi ſubtil qu'il n'eſt pas viſible, & n'eſt ſenſible que par une lymphe qui l'accompagne, & qui eſt comme ſon vehicule, & par les actions qu'il produit en nous, puiſque l'ame raiſonnable n'a pas de parties pour agir par elle-même, il faut de neceſſité qu'elle exécute ſes volontez par le moien de ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus mobile en nous.

§. 166. Or le premier dérangement de notre ſanté, ſuivant nos conſtitutifs naturels & élementaires, vient de ces ſels & de ces ſouphres dont *Hippocrate* a parlé, qui ne ſont pas ſurmontés ni alterés ſuffiſamment dans nos digeſtions, & voilà la cauſe de cette maladie que nous appellons *affection hypochondriaque*, parce qu'elle a ſon ſiege & ſon commencement dans l'eſtomac & les hypochondres voiſins de l'eſtomac. Ainſi donc quoique les Medecins Hermeticiens parlent de conſtellations aſtrales, ils entendent parler de ces ſouphres & de ces ſels qui viennent de la terre, & non pas de l'eſprit étheré, & des autres émanations qui viennent des aſtres ſuperieurs ou du ciel: quoique ces mêmes ſouphres & ces ſels terreſtres & mineraliques puiſſent tirer des aſtres ſuperieurs leur premiere

origine, en penetrant dans la terre avec la chaleur du ſoleil, l'eſprit univerſel & les autres influences celeſtes. Lorſque nous recevons ces ſels & ces ſouphres avec nos alimens, ils ont été changés de nature par les fermens & les ſemences des lieux; en ſorte qu'autre choſe eſt de recevoir ces particules étherées, ſalines & ſulphureuſes dans la reſpiration, & autre choſe de les recevoir dans nos alimens, après tant de métamorphoſes & de combinaiſons qu'ils ont ſubi dans la terre, puiſqu'alors s'ils reſtent *inſurmontables* aux eſprits digeſtifs de l'eſtomac, ils deviennent des fermens & des cauſes de maladies très-difficiles à vaincre, car s'ils ſont liez par une humeur viſqueuſe, ils adherent aux parties ſolides avec opiniâtreté; & s'ils ſont libres de tout lien, ils s'uniſſent aux eſprits, d'où naiſſent des maladies qui reſiſtent ſouvent aux remedes ordinaires, quoiqu'adminiſtrez avec circonſpection: enfin ils ſont la cauſe principale *de l'affection hypochondriaque, d'où dérivent la plûpart des autres maladies chroniques*, qui ſont differentes entre elles, ſelon les parties affectées, les temperamens differens, les autres cauſes occaſionnelles qui fomentent cette cauſe principale, & en font des eſpeces de maladies differentes,

§. 166. L'affection hypochondriaque est donc une maladie dans laquelle la premiere & la seconde digestion est vitiée & où les secrétions & les excrétions des glandes, des vaisseaux spleniques & messenteriques sont lezées, ce qui produit une impureté d'humeurs dans ces parties, qui est contraire à la circulation du sang, & à sa dépuration dans les hypochondres.

Les commencemens de cette maladie sont imperceptibles, ceux qui y sont disposez sont souvent ingenieux, aiment l'application, l'étude, la solitude, deviennent timides, tristes & opiniâtres sur certaines choses. Le fluide nerveux, qui comprend les esprits & leur lymphe très-subtile, se concentre ou se meut plus lentement qu'il ne devroit, la circulation du sang en est ralentie ; ses parties subtiles se dissipent, pendant que les salines & les sulphureuses s'associent & forment une humeur nommée mélancholique, dont la source vient sur tout de ces particules salines & sulphureuses susdites, & comme elles deviennent par la suite du tems très adherantes, nous les croions minerales, elles deviennent insensiblement rongeantes, ce qui se connoit par les douleurs qu'elles produisent, de même que le scorbut, les dartres, les ulceres & autres maladies.

§. 167. Les excrétions des humeurs superflues se font inégalement, les mélancholiques crachent souvent ou urinent beaucoup, pendant que les intestins sont secs & que le ventre est constipé. La lymphe nerveuse contracte de l'acrimonie, qui excite des mouvemens contraires à l'état naturel, dont les parties nerveuses & membraneuses sont irritées avec chaleur, inquietude, douleur & fermentations ou gonflement dans les premieres voies.

Les signes de cette maladie sont les symptomes mêmes, ceux qui exercent l'estomac sont communs à la cardialgie ou colique d'estomac, ou plûtôt la cardialgie est un symptome violent de cette maladie, l'appetit est souvent grand suivi d'indigestion avec des vents, des rots, des nausées, & quelquefois des vomissemens. Dans les parties vitales un serrement de poitrine, un asthme sec & convulsif, palpitation de cœur, défaillance; le frisson survient après le repas avec un petit mouvement de fievre & un peu de chaleur ensuite suivie de sueur. La douleur d'estomac s'étend vers le dos & se fait appercevoir après avoir pris certains alimens, elle cesse après que la digestion est finie ou qu'on a vomi.

§. 168. Quelques-uns ressentent une chaleur dans les hypochondres, elle augmente par les alimens & les boissons chaudes, de même que par le mouvement. Un Auteur versé dans la pratique de la medecine peut distinguer les vapeurs qui procedent immediatement des cruditez, & les exhalaisons mélancholiques. Les premieres occupent la cavité de l'estomac & des intestins, où elles excitent des douleurs de coliques ; elles ne sont pas portées indistinctement de tous côtez vers les parties musculeuses, mais elles restent dans cette cavité, où elles se dissipent en rots, ou par le bas.

Mais les exhalaisons mélancholiques ne sont pas renfermées dans cette cavité, mais elles sont dans les espaces du bas ventre, ainsi elles peuvent se glisser vers les parties superieures, entre les interstices des muscles; & parce qu'elles sont acides ou acres, elles causent des douleurs en picotant la membrane charnue, ou les periostes sous les muscles. Ces vapeurs viennent d'un foyer sec ou humide, elles sont épaisses, & lorsqu'elles s'élevent vers les espaces des muscles intercostaux, elles produisent des douleurs entre les costes : & si elles s'insinuent sous la pleure, on se croit atta-

qué de pleuresie, & j'en ai vû plusieurs de cette sorte, entre autres *M. de Pessol*, qui en a été guéri deux fois par l'application de *l'emplâtre des alcdalis de Tachenius*, sans permettre la saignée comme il le vouloit. Ces fuliginositez ont un foier & rénaissent facilement: ce foier ne peut être détruit, brisé, amené à la coction & purgé que par le *nectar succosum* de *paracelse*, dont nous parlerons.

§. 169. *Vualæus* & *Ethmuller* ont reconnu à l'inspection des cadavres un espace remarquable dans l'hypochondre gauche, entre la ratte, l'estomac, le diaphragme l'omentum. Cet espace ou cavité n'est pas si remarquable à l'hypochondre droit, mais comme les malades se plaignent quelquefois d'une pesanteur & d'une tension un peu au-dessous du foye, on présume qu'il y a aussi une cavité entre le foye, le rein droit & le colon. Ces cavitez, sur tout la gauche, sont faites non seulement pour recevoir les humeurs superflues, mais encore afin que les visceres puissent ceder les uns aux autres, lorsqu'ils se meuvent. *Ethmuller* rapporte qu'à l'ouverture d'une femme âgée, morte d'un vomissement rebelle, ils trouverent cet espace entre l'estomac & le diaphragme rempli d'hu-

meur mucilagineuſe; cet endroit eſt propre à recevoir ces mucilages, & la lymphe ou le ſang extravaſé s'y corrompt bientôt : quoi qu'il en ſoit, ces eſpaces ſont propres à recevoir les humeurs, d'où procede le tartre hypochondriaque dont *Paracelſe* a traité, & de ce foyer procedent les exhalaiſons mélancholiques ſuſdites.

§. 170. Ce foyer étant échauffé & agité par le mouvement, par une paſſion vehemente, ou par des excès de liqueurs chaudes, alors les flatuoſitez mélancholiques irritent les arteres, & rendent leurs pulſations violentes, l'on préſume par cette pulſation à l'hypochondre gauche, que ſes vaiſſeaux ſont farcis d'une humeur atrabilaire, la maladie eſt habituelle & preſque incurable ſans le ſecours d'un excellent remede, il s'y forme quelquefois une eſpece d'aneuriſme par l'embarras de ces vaiſſeaux, contraire à la circulation du ſang.

§. 171. Cette maladie eſt quelquefois hereditaire, ou elle ſuccede à un mauvais regime de vivre, & ſur tout à l'uſage des alimens chargés de ſels & de ſouphres mineraliques, comme nous l'avons fait remarquer après Hippocrate (§. 158.) de là naiſſent des obſtructions & une cacochymie. Cette maladie eſt

difficile

difficile à guérir, & les recidives y ſont frequentes ; tant parce que les eſprits des nerfs & le ſang ont dégeneré de leur état naturel par une acrimonie lente, & que les parties nourricieres & les viſceres ſont affoiblis, obſtrués, & quelquefois ſchirreux. Outre que la maigreur, l'hydropiſie, le ſcorbut, & autres maladies ſuccedent à ce fâcheux état. Cette maladie a encore beaucoup de rapport avec les vapeurs des femmes hyſteriques, & quoiqu'elles tombent en ſyncope & comme ſuffoquées, ce qui arrive rarement aux hommes, cela n'empêche pas que les cauſes ne ſoient à peu près les mêmes. Les ſymptomes ſont plus violens dans les femmes, parce que leur corps eſt compoſé de fibres plus foibles, & que leur temperament eſt propre à accumuler une humeur pituiteuſe, qui s'aigrit aiſement, & fermente avec la bile ou les ſouphres, il en reſulte des gonflemens & des flatuoſitez groſſieres & peu propres à tranſpirer, ainſi elles n'ont pas d'iſſue ; elles penetrent donc vers les précordiaux & la gorge, de là viennent leurs ſuffocations.

§. 172. La ſalive étant deſtituée de ſel, l'appetit manque ; s'il y en a trop, il eſt exceſſif ; & s'il eſt amere, il y aura un dégoût.

§. 173. Enfin s'il ſurvient quelque dérangement d'eſprit, cela n'eſt pas commun entre tous. Tous ceux par exemple qui ont la pierre ou la gravelle, ont eu une affection hypochondriaque qui a précedé; il ſeroit cependant faux de dire que tous les mélancholiques ont la pierre ou la gravelle, quoiqu'ils aient tous un tartre liquide, qui en eſt la matiere, mais le ferment lapidifique manque dans les uns, & il ſe rencontre dans les autres. De même quelques mélancholiques ont l'eſprit dérangé en certaines choſes; d'autres ſont ingenieux, judicieux, ſages, tant que le foier qui produit cette affection, eſt contenu dans l'hypochondre; mais ſi cette humeur s'éleve & attaque le ſiege de la divine Pallas, ou le cerveau, l'eſprit en eſt dérangé, ce que j'ai vû arriver à une Dame de ce temperament-là, qui avoit infiniment d'eſprit, par la ſuppreſſion de ces regles, occaſionnée par le chagrin de la perte que Monſieur ſon époux faiſoit à la mort de Monſeigneur le Dauphin: les remedes y furent inutiles pendant quelques années, enfin elle recupera ſa ſanté par les eaux minerales dont nous parlerons.

§. 174 Cette maladie eſt ſouvent négligée dans les commencemens, & quel-

quefois inconnue; dabord il conviendroit de prendre un exercice de corps reglé & moderé, prendre le bon air le matin en lieux agréables, se liberer l'esprit, faire choix de bons alimens, éviter ceux que l'experience nous fait connoître nuisibles, s'en rapporter à l'avis d'un Medecin éclairé, & ne le point changer aisément quand il a pris connoissance de l'état où on est par une certaine frequentation; s'entretenir le ventre libre, s'il ne l'est pas, tout cela convient; si cela ne suffit pas, consulter sur son état. On essaie dabord de corriger les cruditez des premieres voies. S'il y a des rapports aigres à la bouche, on emploie quelques absorbans, par exemple *dix à douze grains d'yeux d'écrevisses préparés, & huit à dix grains de sel armonic purifié* : on prend cette poudre le soir qui précede la purgation; *le tartre vitriolé* environ un scrupul dans un verre d'eau de chicorée pour une dose le matin, qu'on peut réiterer un jour ou deux de suite, incise l'humeur visqueuse & la rend propre à la purgation, il aide de même à déboucher même les parties obstruées. La crême de tartre ordinaire deux à trois gros le matin, fondus dans un bouillon, & beaucoup mieux que toute autre celle dont nous avons donné la

préparation dans la méthode de guérir les fievres, elle purge & incise tout ensemble. (§. 134.)

§. 175. L'aposéme suivant ne demande aucun préparatif, il ouvre & détruit la cacochymie. L'on prend demi once de chicorée sauvage & autant de celle d'asperge, demi gros de racine d'hellebore noire, feuilles de ceterach & de fumeterre de chacun le quart d'une poignée, écorce moienne de sureau & racine de caprier de chacun trois gros, on fait une décoction du tout dans une pinte d'eau réduite à la moitié: on fait infuser dans huit onces de cette décoction à une chaleur douce pendant la nuit, *un gros ou deux de senné, deux gros de polypode*, on coule le tout le matin, & on y ajoûte *une once & demi de syrop de pomme composé*, *six gros de manne*, *deux gros de confection hamech*, *& deux scrupuls de sel vegetal*. Cette medecine se prend le matin, & deux heures après un bouillon. On reitere la même chose le jour suivant, ou l'on met un jour d'intervalle entre chaque prise.

§. 176. Nous avons parlé *d'une eau minerale aperitive*, voici sa composition. L'on pulverise 8. onces de beau nître, 4. onces de vitriol commun; on les mêle ensemble avec 30. feuilles d'or, on

les fond dans un petit pot de terre.

On prend 4. onces de ce mélange, une livre de sel de polychreste, & six onces de saffran de Mars aperitif, on les mêle ensemble, on en prend deux onces qu'on jette sur douze livres d'eau bouillante dans un coquemar de terre vernissé, & le lendemain on verse doucement cette eau qui sera claire dans 12. carafons de verre, & on en prend une bouteille le matin, à la maniere des eaux minerales naturelles, observant le même regime.

Observation sur une Mélancholie hypochondriaque.

§. 177. En 1703. un jeune Religieux de la Chartreuse du Mont-Dieu à 4. lieues de Sedan, dont j'étois le Medecin ordinaire, étoit d'un temperament assez gai en apparence, quoique veritablement mélancholique, assez replet, d'un tein brun & rougeâtre; il étoit très-devot & avoit beaucoup d'appetit. Sa devotion augmenta tellement qu'il levoit continuellement les yeux au ciel; ses confreres s'apperçûrent qu'il ne raisonnoit plus comme eux, le Venerable Dom Machatin Visiteur de l'Ordre & Prieur de la Maison, lui permit de vi-

ſiter ſes confreres & de ſe promener dans les jardins pour ſe diſſiper. Il fallut y emploier d'autres remedes ; je fis ôter de ſa cellule des grandes croix qu'il conſtruiſoit, & un aſſemblage de tête de mort. On le ſaigna deux fois du bras, on le baigna, en le faiſant tomber inopinement dans le bain, on le purgea avec des purgatifs vigoureux, on lui donna des teintures cephaliques & les narcotiques. Il faiſoit très-bien les fonctions du corps, dormoit tranquillement: l'appetit, la devotion & l'égarement d'eſprit continuoient.

Il prit les eaux minerales ſuſdites ; comme on s'apperçût qu'elles faiſoient bien au bout de douze ou quinze jours, on les continua un mois ; elles le purgeoient & rendoient ſes urines fort boueuſes : il reconnut ſon état, ſe plaignit d'une douleur de tête, dit que ſon mal avoit commencé par là, ce qui revient (au §. 172.) il ſe ſouvint de tout ce qu'on lui avoit fait, & fut parfaitement guéri. L'année ſuivante, la douleur ſe fit reſſentir : pour éviter la ceremonie de l'anniverſaire, il demanda les mêmes eaux, qu'il prit, & le mal ne paſſa pas outre: il ne s'en eſt pas reſſenti depuis.

§. 178. La ſaignée ne convient guére dans cette maladie, que lorſqu'il y a

une diſpoſition inflammatoire dans les hypochondres, ou des embarras conſiderables dans la reſpiration, des douleurs dans la poitrine, alors on ſaigne du bras. Si les ſouphres ou une bile acre fermentent avec des cruditez échauffées dans les hypochondres, on ſaigne du pied, ou lorſque les regles, les lochies ſont ſupprimées.

Les perſonnes delicates & qui ont des obſtructions dans les viſceres, le ventre ſerré, ſe trouveront bien d'une eau aperitive qui ſe fait avec l'eau commune, le ſel vegetal & le ſaffran de Mars aperitif. On peut enſuite donner de notre teinture univerſelle, ou ſe ſervir de notre teinture de roſes dans de l'eau ſucrée avec des zeſts de citron, ſi c'eſt un temperament chaud, ou dans le vin d'Eſpagne pour les corps cacochymes & pituiteux; enfin c'eſt un agréable remede & aiſé dans l'affection hypochondriaque, lorſqu'il y a des chaleurs & des mouvemens de fievre vague; de même que dans le ſcorbut, qui ſuit ſouvent cette maladie. Nous l'avons donné dans des cas où la bouche étoit gâtée d'ulceres, dans des eaux diſtilées antiſcorbutiques avec un prompt ſuccès.

§. 179. *Du Nectar ſuccoſum de Paracelſe.*

Ce *Nectar* ſe tire du colcothar de vi-

triol philoſophique, uni aux *fleurs rouges d'anthimoine*, qui deviennent un doux purgatif par les ſelles, & qui ne fait plus vomir, ces fleurs ont de grandes vertus & ſont rendues participantes, auſſi-bien que le nectar, de quelques unes des vertus de quinte-eſſence, reſtées dans le colcothar ſuſdit. Je travaillois à corriger les fleurs d'anthimoine, lorſque ſans y penſer j'ai trouvé le nectar : je crois que cet aveu fera plaiſir à pluſieurs.

Paracelſe dit qu'il ſe tire deux liqueurs du colcothar, l'une blanche & l'autre rouge : la blanche rend la *liqueur viticelle* plus diſſolutive, quoiqu'il n'en diſe rien : la rouge eſt le *Nectar ſuccoſum.*

Voici une idée des ſentimens de *Paracelſe* ſur les fievres : *elles viennent toutes,* dit-il, *d'un tartre diſſou ou fondu, qui ne peut être coagulé*, c'eſt-à-dire de lui-même, parce qu'étant coagulé, ce n'eſt plus les fievres qu'il produit, c'eſt la goutte, c'eſt la gravelle, c'eſt la pierre. Il faut donc entendre ici les feces fondues du tartre, puiſque l'autre tartre s'eſt coagulé par le moien d'un eſprit lapidifique, ou qui ſert au ſel à coaguler le tartre fondu, ainſi cet eſprit eſt alors lapidifié auſſi-bien que le tartre liquide. La fievre ſe fait donc du tartre fondu, ſoit qu'il ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans le meſſentere,

ou dans les reins. *Paracelse* ajoûte que le *Paroxisme se fait par la vapeur qui s'éleve de ces feces liquides du tartre, & qui se mêle à l'air qui est en nous : cet air imbû de cette vapeur venant à s'en dépouiller, la vapeur irrite les membranes & fait trembler* (parce qu'elle est froide, elle exprime sur nos membranes cette sensation.) Ce *tremblement dure jusqu'à ce que cette vapeur soit dissipé. Si l'air qui est dans notre estomac ne peut se débarrasser de cette vapeur irritante & tartareuse, elle retombe & s'attache aux parois de l'estomac qu'elle comprime. Cette vapeur fatigue ainsi le corps pendant* 3. 5. 10. *ou* 12. *heures, ensuite survient la chaleur, parceque cette concution ou motion fâcheuse irrite les souphres & l'esprit de sel*, c'est-à-dire le fluide nerveux, qui est de nature saline & très volatile. *L'on tremble donc lorsque ces lies tartareuses font leur effervescence*, produisent une espece d'orgasme, *la vapeur monte & se mêle à l'air, & si ces feces ou lies participent du mercure ou sont fort aqueuses, la fievre revient chaque jour ; si le sel principe abonde dans ces feces, c'est une fievre tierce*, & *quarte* si le souphre crud & visqueux y domine. *Borellius de motu animalium*, sçavant Géometre, a adopté le sentiment de Paracelse, & l'a mis dans tout son jour, sans faire men-

tion de *Paracelse*, il suit en cela la coûtume de nos modernes. *Paracelse* dit encore *que quand on a du dégoût pour le vin, que ces lies liquides tartareuses sont mercurielles, & que quand elles sont sulphureuses* (ou bilieuses) *on vomit, & quand elles sont accompagnées de beaucoup de sel resou, l'on a une douleur d'estomac nommée orexis.* Cette vapeur adherant avec opiniâtreté aux parois de l'estomac, les irrite, les enflamme, & peut même les ulcerer ou gangrener, en ce cas le Nectar succosum ne peut avoir prise sur cette gangrene interieure, ni détruire ou expulser cette vapeur attachée par les sels, ni par les urines, qui n'en sont pas rendues fort fœtides, comme elles sont quand ce Nectar a prise sur la cause de la fievre, ou quand cette gangrene ou mortification n'est pas existente.

Il dit encore de purger par l'hellebore, le catapuce, &c. mais il ne dit pas qu'il corrigeoit les mauvaises qualitez de ces plantes par son *sel circulé*, qui en conservoit les bonnes qualitez. *Enfin le Nectar succosum est un specifique pour toutes sortes de fievres tierce, quarte, &c.* ou autres, soit que la fievre ait son foier dans l'estomac, le foie ou les reins.

Voici sa recette. *Recipe liquoris viti-*

cellæ uncias tres, rubedinis de colcothar uncias duas. f. potus. dos. dracma ſemis in bono vino. Hæc urinam copioſiſſimè ciere ſolent. Ce nectar fait beaucoup uriner, & ſi l'urine a une odeur forte & qui reſſemble à celle de la medecine, c'eſt un bon ſigne : ſi cela n'eſt pas, recommencez une fois ou deux. Ce Nectar ne ſouffre aucun tartre reſou dans l'eſtomac, il l'expulſe hors du corps, ſoit par les ſelles, ſoit par les urines. Il penetre donc à travers les filtres des viſceres, circule avec le ſang, & charie par les urines ces lies tartareuſes qui ſont proprement les excremens ou les impuretez des alimens que nous prenons ; ce ſont ces ſels & ces ſouphres dont nous avons parlé après Hippocrate ; enfin c'eſt le tartre hypochondriaque ſi rebelle à tous les purgatifs, mais qui cede ſans nulle violence au Nectar, qui par conſequent eſt un bon remede non ſeulement dans les fievres, mais encore dans l'*affection hypochondriaque* : de là vient que Paracelſe l'appelle *remedium tartari reſoluti*. Enfin le fameux Poterius fait ſervir le Nectar ſuccoſum de Paracelſe ſous un autre nom dans l'hydropiſie du cerveau, & la guérit.

CHAPITRE III.

De la Douleur, de la Cardialgie ; & de la Colique.

§. 180. LA douleur ſe connoit mieux par l'impreſſion qu'elle fait ſur nos ſens, que par les définitions qu'on en donne. La maladie, ſelon Hippocrate, eſt tout ce qui incommode l'homme, & lui cauſe de la triſteſſe. La douleur produit cet effet : elle eſt donc une maladie, & il ſemble à celui qui ſouffre, qu'il ſe faſſe un flux & reflux des eſprits du cerveau vers une partie qu'ils ne peuvent parcourir, & de cette partie vers le cerveau. Pendant que le fluide nerveux agite ainſi la cauſe ou l'humeur épaiſſie, qui leur fait obſtacle, ils irritent & diſtendent quelques fibres, & la douleur ſe fait appercevoir : ſi les eſprits percent à travers cette cauſe obſtructive & diſſolvent l'humeur arrêté, le liquide circulera dans la partie, & la douleur ceſſera. Mais ſi l'humeur eſt viſqueuſe & fort adherante, les eſprits continueront de l'agiter par l'impreſſion fermentale qu'ils en ont reçûe, & la douleur continuera : elle ſera grande, s'il

se rompt quelques fibres, il surviendra une tumeur, la fievre, & l'inflammation. Le fluide nerveux ou les esprits animaux sont donc la cause immediate de la douleur, & l'humeur obstructive & fermentale en est la cause occasionelle, aussibien que les fibres. L'effet qui en resulte est l'irritation, la laceration ; enfin c'est la douleur accompagnée de ses symptomes. Les esprits contractent de l'acrimonie en fermentant avec l'humeur arêtée ; de là viennent les symptomes qui arrivent à la partie affectée. Notre teinture universelle soulage certaines douleurs, sur tout celles de la goutte & le rhumatisme ; mais *le souphre doux du vitriol de Venus, selon Paracelse & Vanhelmont, en est la vraie panacée*, & ensuite le *laudanon de Paracelse*, qui est l'opium corrigé par son arcane de vitriol, en est le substitut, sans quoi l'opium est un dangereux anodin : *Lethalia papavera decantantur à Poetis.*

§. 181. L'orifice superieur de l'estomac est doué d'un sentiment très-exquis, parce qu'il est très-nerveux ; ainsi il reçoit beaucoup d'esprits animaux, qui sont la cause immediate de cette douleur qu'on nomme *cardialgie* ; & les parties voisines, sur tout le cœur, en souffrent, par la communication du nerf de la sixié-

me conjugaiſon ; c'eſt par là que ſe fait la *ſyncope ſtomachique*, qui eſt un fâcheux ſymptome de la cardialgie, comme celle-ci en eſt un de *l'affection hypochondriaque.*

La ſeconde ſorte de douleur d'eſtomac eſt lorſque l'orifice inferieur, ou le pilore & les membranes de l'eſtomac ſont attaqués ; c'eſt ce qu'on entend par *douleur d'eſtomac.*

La troiſiéme eſt lorſque cette douleur eſt cauſée par des vents, & on la nomme colique d'eſtomac.

Ces parties ſont irritées par quelque acrimonie du ſuc nerveux, ou par des ſucs acres bilieux, ou par des acides, qui ſeparent une certaine humeur mucilagineuſe, qui garantiſſoit ces parties de l'acrimonie irritante des humeurs. Les mélancholiques ſont ſujets à ces ſortes de douleurs. Les levains trop acres ou trop acides de l'eſtomac produiſent encore une fermentation mauvaiſe, d'où naiſſent des vents, des rots, de raports deſagréables ; ou ſi certaines flatuoſitez ſont portées au cœur, elles produiront une palpitation, une oppreſſion, & dans la tête des douleurs. Les femmes ſont ſujettes à ces douleurs par la retention des regles, & après leurs couches.

§. 182. Les vrais anódins rapportés

(§. 183.) doivent préceder tout autre remede ; & ensuite si la bile fermente, & qu'il y ait quelques signes d'orgasme, ou des nausées, que la bouche soit amere, avec des dégoûts, un peu de tartre stibié dans un verre d'eau ou cette medecine ℞ tamarins demi once, rubarbe un gros, en faire une décoction douce dans l'eau commune, on ajoute à la liqueur exprimée une once & demie de syrop rosat, six gros de manne, & un gros de chrystal mineral. Notre sel purgatif est merveilleux dans cette maladie.

Mais si l'on ne peut pas purger, on donnera de la teinture universelle, dans les plus vives douleurs mêmes.

§. 184. Toute inflammation ou chaleur acre qui occupe les parties superieures, comme l'estomac, la poitrine, le foie ou la vesicule du fiel, &c. demande la saignée du bras ; & si outre cela il y a une suppression de regles, il faut ensuite venir à celle du pied, & delà à la teinture universelle ou aux anodins : si les humeurs bilieuses sont agitées, elle les purge quelquefois, si on en prend 30 à 40 gouttes ; & si l'humeur est visqueuse, acide & mélancholique, elle la prépare à la purgation, en la divisant & la menant à la coction.

Premiere observation sur une Cardialgie après la couche.

§. 185. En 1714. Mademoiselle Rousseau à Versailles, âgée de 24. à 25. ans, d'une disposition robuste & charnue, fut saisie d'une cardialgie cinq ou six jours après sa couche : ses vuidanges étoient abondantes, on ne laissa pas de la saigner du pied, dont elle ne reçut aucun soulagement. Ses douleurs étoient fixes vers l'estomac, la fievre grande, le pouls intermittent, des mouvemens convulsifs, un vomissement, rien ne passoit par le bas, elle faisoit des lamentations pitoiables. Dans cet état elle prit 40. gouttes de ma teinture, & deux heures après elle vuida beaucoup de bile & de vents par bas : ses douleurs descendirent plus bas, & cesserent tout-à-fait le jour même, aussi-bien que la fievre, & tous les accidens, elle reposa la nuit. Le lendemain ses douleurs revinrent sans fievre, elle prit de la teinture, qui les dissipa à l'instant ; ensuite je conseillai des bouillons aperitifs & rafraichissans un peu amers, & quelques verres d'émulsion, qu'on ne lui donna pas, parce que ses vuidanges étoient revenues ; les jours suivans se passerent si bien qu'on la crut

guérie. Quelques chagrins qu'elle prit rappellerent la douleur & la fievre : M. Poirier Medecin alors de Monseigneur le Dauphin fut d'avis de réiterer une troisiéme prise de la teinture universelle ; mais quelqu'un agissant sous main, on retourna à la saignée du pied ; & comme elle n'eut pas un bon succès, on vint me demander de ma teinture avec tant d'instance, que je jugeai que la malade étoit dans un danger évident, je ne devois pas la risquer : ceux qui l'avoient fait saigner, lui firent donner l'émetique, dans l'operation duquel elle mourut.

Seconde observation sur une Cardialgie après la Couche.

§. 186. Mademoiselle Meunier, femme d'un Marchand de drap rue du Plessi, nouvellement accouchée, d'un temperament mélancholique & souvent incommodée, eut une cardialgie assez semblable à celle de Mademoiselle Rousseau, & qui arriva peu de jours après : ses vuidanges avoient été abondantes, mais soit qu'elle eut trop mangé, ou pour quelqu'autre cause, elle ressentoit des douleurs inexprimables & sans relache depuis vingt-quatre heures. Elle prit

vingt gouttes de la teinture universelle, qui les calma, & elle reposa : les douleurs revinrent avec la fievre, & le pouls intermittent, elle reprit de la teinture, qui les calma : elles revinrent, & j'apperçu un peu de sang dans ses crachats, je conseillai la saignee du pied; mais ce qui venoit d'arriver à Mademoiselle Rousseau, fit qu'elle ne me répondit que par des larmes, qui me déterminerent sur le champ à lui rendre de la teinture & à lui faire user d'une décoction de bourrache, de buglose & de chicorée amere ; ses douleurs aiant cessé, je la fis purger avec la manne dans cette décoction dès le lendemain, & elle guérit parfaitement ; la teinture avoit corrigé les cruditez, il ne restoit qu'à la vuider.

§. 187. On connoîtra si les douleurs de colique, qui semblent occuper le devant de l'estomac, viennent du colon par un lavement qui soulagera, ce qu'il ne feroit pas dans la cardialgie, ni dans la douleur de ratte, non plus que dans la passion iliaque. C'est un moien pour distinguer ces maladies-là de la colique, dans laquelle les lavemens conviennent; on en donne dabord d'émolliens ordinaires, ou faits avec la décoction d'orge, ajoûtant deux gros de nître ou le chrystal mineral, sur tout s'il y a une

inflammation à craindre, & de la fievre, alors c'eſt une colique chaude & bilieuſe, il faut ſaigner promptement du bras, ſi la douleur eſt audeſſus du nombril, & enſuite du pied, ſur tout ſi elle eſt audeſſous. Les narcotiques ſont moins dangereux dans la colique chaude que dans la colique froide: le jus de citrons ou d'oranges dans les bouillons, de même que le bain, où l'on peut ajoûter les herbes émollientes, conviennent dans la colique bilieuſe auſſibien que l'orgeat.

Au contraire dans les coliques où le corps eſt rempli de vents, & dans celles qui viennent d'une cauſe acide & froide, & où l'humeur eſt viſqueuſe après un lavement émollient, on en donnera un qui ſera fait d'une poignée de mauve, de melitot & de camomille, de chaque demi poignée, & deux pincées de graines de lin: on en fait une décoction dans le vin, avec moitié urine d'une jeune perſonne. Si le ventre étoit par trop reſerré, on ajoûteroit à la décoction deux gros de pulpe de coloquinte, ou deux onces de vin émetique. Après ces évacuations on donnera 25. à 30. gouttes de la teinture univerſelle.

§. 188. Lorſque le ſuc nerveux eſt acre ou acide, la douleur s'étend quel-

quefois jusques vers le dos, *l'épilepsie* ou la *paralysie* est à apprehender, & les remedes narcotiques sont dangereux alors. Or comme la teinture est un bon remede dans ces maladies-là, on l'emploiera sans crainte, lorsqu'il y a du danger de se servir des somniferes, ou on emploiera le *laudanum de Paracelse*.

Les personnes sujettes à la colique, éviteront les mauvais alimens chauds, acres & cruds, les boissons froides & acides, un air froid; la tristesse la produit, comme la joie la guérit. La colere produit quelquefois la colique bilieuse. L'air & les changemens de saisons peuvent produire des coliques épidemiques & malignes, souvent funestes aux nouvelles accouchées. La teinture universelle est admirable en ces cas, de même que la teinture solaire.

Observation sur colique causée par des pierres dans les intestins.

§. 189. En 1708. le Sieur Péan, âgé de 38. ans, d'un temperament mélancholique un peu atrabilaire, aiant fait un petit voiage d'une lieue ou deux, étant échauffé, but de la bierre fort vieille & aigre, il ressentit peu de momens après des vives douleurs dans les

inteftins : on le faigna, il prit des lavemens, l'émetique, &c. inutilement, rien ne lui paffoit pas bas, je lui fis prendre cette potion : *huile de lin 2. onces & demi, demi once de fyrop de diacode dans un verre d'eau de chicorée & de fleurs de tilleul.* Une heure ou deux après il rendit 30. pierres par le fondement fans aucun mélange d'humeur excrementeufe; elles étoient groffes comme des noix mufcades un peu tranfparentes, d'un blanc un peu jaune & qui tiroit fur le verd, dures, rondes : les voifins les regardoient avec admiration ; le malade en ayant mis fur la langue, n'y trouva qu'un goût tant foit peu amere & point d'odeur : en aiant expofé une à l'air de la nuit longtems après, elle rendit une humidité huileufe ; le corps de la pierre parut fait de petits filets très-blancs. Auffitôt après l'exclufion de ces pierres le malade fe trouva guéri, après avoir rendu ces balles de nouvelle fabrique.

Autre obfervation fur une excrétion membraneufe en forme de boyau.

§. 190. En 1710. un pauvre homme de journée à Verfailles au pavillon le roux parc aux cerfs, avoit le tein olivâtre, & des douleurs dans les inteftins,

je lui ordonnai une petite medecine ordinaire : le jour même qu'il la prit, on vint me dire d'aller le voir, qu'il avoit deja rendu une demi aulne de boiau; je crus que ce pouvoit être une portion du tœnia ou ver fort long, dont M. Andry fait mention dans le traité de la generation des vers : mais ce n'étoit pas cela, & rien ne ressembloit mieux à un boiau que ce qu'il avoit rendu sans douleur, & qui étoit égal d'un bout à l'autre, poli en dehors & comme fibreux, & graisseux en dedans ; il avoit plus de largeur qu'il n'en falloit pour y introduire le pouce, il avoit la couleur & la consistence d'un boiau;le malade recupera promptement la santé. L'on peut voir à ce sujet le sçavant traité susdit de la generation des vers.

§. 191. J'ai remarqué que la plûpart des ouvriers qui travailloient aux tuiaux de plomb au Château de Versailles, étoient souvent incommodés des douleurs de colique & d'une espece d'engourdissement dans les membres. Ces symptomes venoient apparamment des exhalaisons du mercure crud qui abonde dans le plomb. La saignée ni les purgatifs ne leur convenoient point alors ; mais les cordiaux & les sudorifiques, avec les bois en tisane, ensuite on les purgeoit.

De la Passion iliaque ou Colique miserere.

§. 192. Comme la *cardialgie* ne differe de la douleur d'estomac que par sa vehemence, de même la *passion iliaque* ne differe de la colique, que par cette même vehemence, & parce qu'elle affecte les intestins gresles beaucoup plus sensibles que les gros, & plus sujets à s'enflammer. Enfin ces maladies ne different que du plus ou du moins.

§. 193. Les esprits animaux ne trouvant pas un passage libre dans les fibrilles intestinales, les gonflent; elles s'irritent & se contractent, agitent les humeurs contenues dans les intestins, les brisent, les échauffent, & les font remonter par le haut. Ces parties ainsi agitées rejettent par le vomissement tout ce qu'elles contiennent, humeurs, aliment, matiere fecale: c'est, comme on dit, un trousse-galand; la fievre est très-aigue, & si l'on ne prévient pas l'inflammation de l'intestin gresle, c'est fait du malade, la gangréne survient.

Observation d'Hippocrate sur une colique avec inflammation.

§. 194. *Cette femme*, dit Hippocrate, (*a*)

[*a*] *l. 3. sect. 7. mulier apud tisamenum.*

vomiſſoit beaucoup, elle ne pouvoit garder les boiſſons, ſes tourmens occupoient les hypochondres, tant à la partie ſuperieure qu'inferieure, les extremitez étoient froides; elle rendoit peu d'urine, & preſque rien par les ſelles: elle mourut. Ces vehementes douleurs dont Hippocrate parle étoient jointes ſans doute à une inflammation des inteſtins, le ſuc nerveux n'avoit pas ſon cours libre dans leurs tuniques, & lorſque les boiſſons ou autres alimens deſcendoient vers ces parties, elles refluoient vers le haut, & tout ce qui étoit contenu dans les inteſtins audeſſus du mal, étoit rejetté par le vomiſſement; ainſi la malade ne devoit rendre que peu d'urine & d'excremens. Le froid des parties exterieures marquoit l'inflammation des parties interieures, & que les eſprits en partie diſſipés abandonnoient les parties exterieures. Il y a apparance, qu'il y avoit des inquiétudes & des inſomnies, que le ſang croupiſſoit dans ſes petits vaiſſeaux qui rampent ſur les inteſtins.

Autre obſervation ſur un miſerere ou paſſion iliaque.

§. 195. Il y a ſept à huit ans que le Cocher de Son Alteſſe Roiale Madame fut

fut attaqué de ce funeste mal ; il fut saigné du bras & du pied, prit une fois ou deux l'émetique, & rien en tout ne passoit par bas, tout refluoit par haut. Madame y envoia M. Terré son Medecin, & M. Bourdelin premier Medecin de Madame la Duchesse de Bourgogne s'y trouva. Cet homme étoit dans des horribles douleurs, on me vint appeller de l'avis de M. Bourdelin ; mais aiant appris l'état de ce malade, je me défendis de le voir après de si habiles Medecins. M. Bourdelin me fit l'honneur de m'en écrire : je trouvai donc ce malade qui crioit qu'on lui ouvrit le ventre, il avoit une fievre très-aigüe & vomissoit les matieres fœcales. J'ordonnai un *julep fait avec trois onces d'eau de chicorée, quinze grains d'yeux d'écrevisses, une once & demi de syrop de diacode,* & pour le lendemain une medecine de manne. Mais comme j'avois deja vû de bons effets de la crême de tartre purgative dans les maladies aigües, je me rendis chez le malade à cinq heures du matin pour lui en faire prendre : ses douleurs avoient eu unpeu d'interruption; mais elles avoient recommencé avec autant de violence : il prit deux gros de cette crême de tartre dans un bouillon de chicorée sans sel. Le Sieur Lapouche

Apoticaire arriva à six heures avec la manne, que le malade ne prit pas, les douleurs avoient entierement cessé, le ventre s'étoit débouché, & M. Bourdelin étant venu le voir sur les neuf heures du matin, admira l'effet de ce sel, le malade fut huit à dix fois à la selle sans aucune tranchée ; la fievre & la douleur cesserent, & il se trouva guéri.

Troisiéme observation sur le même mal.

§. 196. En 1710. la Sœur de Montigny, Apoticairesse de l'Abbayie de Gif, avoit la fievre avec des douleurs de colique très-grandes, c'étoit le deuxiéme jour de sa maladie ; depuis trois jours rien n'avoit passé par bas : elle avoit été saignée, les lavemens étoient inutiles, elle vomissoit les matieres fœcales, elle prit un gros & demi de sel purgatif seulement, cette foible dose ne produisoit qu'une selle, mais elle ne vomit pas. Aiant appris qu'il y avoit une hernie, de crainte qu'il n'y eut un étranglement, j'en demeurai là, & je conseillai de faire voir la malade à un Chirurgien : M. Décury, Chirurgien de Madame la Princesse de Conti fut la voir, & découvrit un abscès dans l'aine, qui perça de lui-même en dehors, &

la malade guérit. Les parties interieures furent dégagées par ce ſel, qui purge ſans fermenter ni irriter les humeurs; la nature étoit vigoureuſe, elle produiſit ſa criſe, tous les ſymptomes ceſſerent.

CHAPITRE IV.

De la Nephretique.

§. 197. DAns la Nephretique la douleur s'étend davantage vers les fauſſes côtes, le dos & la veſſie, & la colique occupe davantage les parties interieures du ventre; outre que les évacuations du ventre ſoulagent dans la colique, mais ils ne produiſent pas les mêmes effets dans la nephretique. Si la ſubſtance interieure des reins eſt enflammée, on ſent une peſanteur douloureuſe; mais ſi le ſang croupit à leur ſuperficie, la douleur eſt accompagnée d'une pulſation; les malades ont peine de ſe courber.

Cette inflammation ſe fait comme les autres inflammations. Galien dans ſes définitions medicinales dit, que la nephretique eſt une inflammation des reins avec une vehemente douleur, à laquelle ſe joint quelquefois une difficulté d'uri-

ner avec des excrétions de fibres, de ſable ou de ſang : l'experience prouve tout cela.

§. 198. Les cauſes de cette maladie ſont un mauvais ferment, un corps étrange, ou tout ce qui comprime, irrite ou empêche le cours des eſprits dans les reins. Les fibres ſenſibles s'y contractent, & les veines capillaires ſe reſſerrent, ce qui interrompt le cours du ſang & produit l'inflammation avec une ardeur à l'endroit des reins, & une fievre aigüe ; l'urine eſt en petite quantité & rouge, il y a une eſpece d'inſenſibilité dans la cuiſſe du côté attaqué, une douleur dans l'aine, un vomiſſement bilieux, des rots ; la douleur eſt moindre étant couché ſur le côté malade.

Les cauſes occaſionelles ſont la grande moleſſe, & la chaleur de ces parties, les excès de vin, de liqueur & de Venus; les alimens fort ſalez & trop poivrez, les paſſions violentes, de même que les exercices, la ſuppreſſion des regles, & des hemorragies accoûtumées : une humeur de goutte qui occupe les reins, la plethore & la cacochymie, le calcul qui s'engage dans les ureteres.

L'inflammation des reins ſera mortelle ſi le délire, les convulſions & autres violens ſymptomes ſurviennent. Les dou-

leurs excessives & les mouvemens convulsifs du plexus messenterique entraînent l'estomac, les intestins & les ureteres dans le desordre ; alors il survient des rots, des nausées, des vomissemens, un cours de ventre ou une constipation, l'urine se supprime, ou elle devient aqueuse, ses souphres étant portés à la tête.

§. 199. Il faut prévenir l'inflammation ; si le mal ne fait que commencer, ma *teinture de roses*, dont on prend 8. 10. à 12. gouttes, ou si l'indigestion des humeurs a eu part à sa production, 25. à 30. gouttes de la teinture universelle, peuvent couper racine à ce mal. Au défaut de ces deux remedes, il faut saigner promptement, relâcher la tension douloureuse des reins : & rendre les voies de l'urine glissantes par les boissons abondantes & émollientes, par les lavemens, les fomentations, le demi bain, & le repos.

Avant & après la saignée on fera bien de donner le lavement suivant.

℞ Feuilles de mauve, de guimauve & de parietaire, de chaque une poignée, racine de guimauve une once, fleurs de camomille & de violettes de chaque une pincée ; faire bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau pour deux lavemens, dans l'un desquels on dissoudra

une once de diaprun ſimple, deux onces d'huile violat, & un jaune d'œuf. On applique le mare des herbes rechauffées dans la décoction, & on fomente le lieu de l'inflammation : on peut faire bouillir les mêmes herbes dans le demi bain. La boiſſon ſera d'une décoction d'orge avec de la reguelisse & tant ſoit peu de canelle.

On peut donner deux fois par jour de la teinture de roſes dans cette tiſane, elle remedie à la cacochymie des humeurs, elle ne porte point de craſſe dans la ſubſtance des reins; on peut encore donner quelques cuillerées de jus de chichorée amere.

☞ L'on s'abſtient dabord des diuretiques chauds ſur tout, ils échaufferoient & charieroient des humeurs groſſieres dans les reins. L'inflammation étant appaiſée on donne de doux laxatifs en bols, avec deux ou trois gros de catholicum fin, demi once de caſſe, ou en boiſſon, faiſant une décoction de trois gros de tamarins, on y délaie une once de caſſe recente, & ſix gros de ſyrop roſat ſolutif. Un aſſez bon remede dans la *colique graveleuſe* eſt de prendre pendant neuf jours des pilulles faites avec la racine de gentiane en poudre fine & le ſucre, parties égales, & on en forme des pillules avec ſuffi-

ſante quantité de therebentine de Veniſe, la doſe eſt d'un gros.

Si les urines étoient ſupprimées, ou ſi elles venoient en petite quantité, on fera fondre deux gros de notre crême de tartre purgative dans un bouillon de chicorée, de pourpier & de laitue.

§. 200. Si la cauſe de la maladie n'avoit pas été détournée ou reſolue dans le commencement, & que la vigueur du mal ſoit parvenue juſqu'au ſeptiéme jour, l'abſcès eſt à craindre, ſur tout ſi la pulſation augmente, & qu'il y ait un friſſon, qui revienne ſans regle, & un vomiſſement. L'ulcere eſt fait, ſi l'urine eſt purulente, ſanglante, fœtide. Si la ſuppuration dure longtems, tout le rein ſe conſume, & le corps devient étique. Si l'inflammation paſſe en gangrene, la douleur ceſſe, le pouls devient petit & intermittent, l'urine ſe ſupprime, ou il en vient peu & noirâtre, le hoquet arrive & la mort ſuit de près.

L'abſcès étant formé, tous les accidens ſuſdits ſont également mortels. Le pus paroiſſant dans l'urine eſt donc une marque que l'apoſtéme eſt rompu, on donnera vingt gouttes de la teinture univerſelle, & autant le lendemain dans un verre de décoction de lierre terreſtre, ou de ſon eau diſtillée, avec une petite

cuillerée de syrop de symphitum. Deux jours après on pourra donner 10. grains de panacée mercurielle en bol; & deux autres jours après, si le malade avoit besoin d'un petit laxatif, il se purgeroit comme dans les ulceres; & deux jours après on lui rendroit 25. gouttes de la teinture universelle, qu'il réitereroit de deux ou trois jours l'un, augmentant la dose jusqu'à 30. & même 40. gouttes, si le malade reprenoit des forces.

Les jours qu'il n'aura rien à prendre, on lui donnera loin des repas deux gros de conserve de roses de provin & un gros de semence d'hypericum en poudre, bien mêlée en bol, avec un peu de syrop de roses seches, si la conserve ne suffisoit pas.

Observation sur un Etique qui rendoit le pus dans l'urine avec de très-gros caillots de sang.

§ 201. Le Sieur Boutard, Boulanger de Monseigneur le Duc du Maine à Versailles, âgé de 67. ans, languissoit depuis 18. mois, & il étoit à l'extrémité, lorsque M. Tavernier, Missionaire & son Confesseur leur dit que j'avois un remede qui pourroit lui apporter quelque soulagement. Je fus prié de le voir, c'é-

toit au commencement de l'hyver 1714. il étoit éthique, touſſoit, crachoit une matiere purulente & fort mauvaiſe; la fievre étoit habituelle, la poitrine oppreſſée & ſi foible, qu'à peine pouvoit-il parler. Son mal n'étoit pas borné là; une douleur intolerable le tourmentoit lors qu'un gros caillot de ſang engagé, ſoit dans l'uretere, ſoit enſuite dans l'uretre, reſtoit deux heures en chemin, & on avoit été ſouvent obligé d'aller le chercher avec des inſtrumens de Chirurgie pour le tirer dehors; ce caillot avoit un doigt d'épaiſſeur, & trois ou quatre pouces de longueur; étant lavé & ſéparé d'un ſang fort noirâtre & fort puant, on trouvoit une maſſe fibreuſe, blanche & ſolide: un pareil caillot ſe préſentoit cinq à ſix fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Le malade étoit dégouté de tout, plus de ſommeil, les forces abattues, & la mort prochaine en apparence: depuis trois mois il n'avoit point eu d'intervalle, & n'étoit pas ſorti de la chambre.

Je déclarai ſon état incurable à ſa femme, cependant à force d'inſtance j'y retournai le même jour le ſoir, & m'étant informé s'il n'avoit pas eu la goutte, il me dit qu'il l'avoit eu au pied, mais que depuis trois ans il ne s'en étoit pas reſſenti; cela me fit juger que l'humeur

de la goutte étoit de la partie, & peut être la cause principale de tant de maux. Je dis que le remede, qui étoit notre teinture universelle, ne nuiroit pas, il en prit quinze gouttes dans trois cuillerées de bouillon. Il me dit que ce remede étoit divin, qu'il n'avoit pas souffert depuis, qu'il avoit uriné facilement; il n'étoit venu qu'un très-petit caillot, qui étoit vermeil & sans mauvaise odeur. Le lendemain il reprit de la même teinture, & il ne rendit aucun caillot de sang; l'urine étoit rouge & claire, & on distingua trois doigts de pus au fond du verre avec quelques petits grumeaux de sang. Le troisiéme jour il prit une troisiéme prise de vingt gouttes: ses forces revenoient un peu, l'urine parut comme dans l'état naturel, excepté un pus blanc au fond du verre: l'appetit & le sommeil revenoient, ses crachats étoient louables, la fievre étoit cessée: Enfin il urina à plein verre & je vis les particules purulentes s'affaisser; il prenoit un petit bouillon après la teinture, on lui rendit insensiblement des nourritures plus solides, il bûvoit d'une *tisane déterſive* avec la racine de chicorée, la salsepareille & la reguelisse. Le cinquiéme jour il prit 30. gouttes de la teinture universelle, & le septiéme au-

tant : alors il commença de reſſentir quelques legeres douleurs de goutte aux pieds, ce qui eſt remarquable, les urines étoient tous les jours moins chargées de matieres purulentes ; enfin il n'y parut plus que comme une legere farine & en très-petite quantité, qui tomboit lentement au fond du verre, ce qui marquoit la conſolidation de l'ulcere. On éloigna les doſes de quatre en quatre jours ; mais étant ainſi revenu en quinze ou vingt jours ; l'envie de boire du vin le preſſoit, on lui en accordoit un peu, mais il remedioit à la petite quantité qu'on lui en donnoit, n'étant pas content d'une chopine par jour ; & pour en boire à ſon aiſe, il commença de ſortir. Enfin il fut à Seau, à Paris & ailleurs où ſes affaires l'appelloient, après avoir été purgé doucement.

L'Eté ſuivant il fit un voiage de 36. lieues pendant les ardeurs de l'Eté, & ſans ſe ménager ſur le vin ; il en revint avec une fievre continue, & il rendoit une urine de ſang. Je le fis ſaigner, & il prit 30 gouttes de la teinture univerſelle, qui fit ceſſer la fievre, & il ne rendit plus de ſang par les urines : le jour ſuivant il prit deux onces de manne dans deux grands verres de petit lait, & le lendemain une ſeconde priſe de la teinture, & guérit.

Cette obſervation fait voir que les ulceres interieurs, quoiqu'inveterés, ne ſont pas toûjours incurables.

Des douleurs des reins ou de la veſſie, à l'occaſion de la pierre & de la gravelle.

§. 202. Ceux qui abondent en humeurs viſqueuſes & crues, acides, autrement mélancholiques, ſont ſujets à la pierre ou à la gravelle, quoiqu'ils n'en ſoient pas tous incommodés.

Néphretique eſt un terme géneral qui ſignifie toutes douleurs ou maladies de reins; mais particulierement leurs inflammations, dont nous venons de parler. La foibleſſe des reins contribue à cette maladie, auſſi-bien que l'humeur mélancholique, qui en eſt la principale cauſe. Pluſieurs ne s'étoient pas reſſenti de ce mal dans leur jeuneſſe, qui en ſont incommodés dans leur vieilleſſe; les parties ſolides perdent leur vigueur, & les humeurs dégenérent avec l'âge.

Il y en a qui rendent des graviers pendant tout le cours de leur vie, ſans être incommodés de la gravelle; mais ces graviers ſont rouges & friables par le mélange des ſouphres ou de la bile, qui les tient diviſez, & qui empêche que le ſel ne s'uniſſe à quelques terreſtréitez, à

quoi un certain esprit acide produit par les mauvaises digestions contribue ; le sel en est le lien & les coagule, l'esprit ouvre la terre, le sel entre & les condense en pierre ou graviers blancs & durs : voilà les autheurs des douleurs atroces qu'on ressent, ainsi cette bile est une bonne humeur en ce cas : elle ne produit pas toûjours ce bon effet malheureusement. Les parties sereuses du sang qui les délaioient, en sont exclues.

§. 203. Soit que le ferment lapidifique susdit habite dans les reins de ceux qui ont une disposition prochaine à la gravelle, ou qu'il y soit transferé d'ailleurs, la gravelle n'arrivera pourtant que lorsque des parties terreuses & mineraliques subtiles ou autres seront séparées du sang, dans les bassinets des reins, alors le ferment lapidifique s'y unira intimément, & en un instant, les graviers durs qui en resultent sont les premiers fondemens de la pierre, & ils sont aussi indissolubles qu'elle, quoiqu'on puisse les vuider plus aisément; si on ne les vuide pas, ils croîtront en pierre par les souphres & les sels associez. Or qu'il y ait quelquefois des parties minerales, & autres parties heterogénes dans nos alimens, & que ces parties ne soient pas changées de nature

dans les premieres digeſtions, ni par conſequent dans le ſang, on en trouvera la poſſibilité dans le §. 165.

§. 204. La douleur eſt fixe & vehemente dans les reins; l'urine vient en petite quantité, ou quelquefois elle eſt ſupprimée : dans les commencemens du mal elle eſt aqueuſe, & quelquefois elle devient un peu ſanglante par le déchirement de quelques petits vaiſſeaux ſanguins : on ſent un poids dans les reins, la douleur devient aigüe par le mouvement du gravier, lorſqu'il ſe détache, ou qu'il eſt ſollicité d'entrer dans l'uretére, ou lorſqu'il y eſt entré; l'inflammation peut s'y joindre avec les ſymptomes qui en dépendent. L'urine peut être ſupprimée par d'autres cauſes, par des vents qui compriment les uréteres, par un gros phlegme qui y croupira, par un grumeau de ſang, du pus, ou par une excrétion membraneuſe, comme je l'ai vû arriver deux fois à un homme du Parc aux cerfs. Enfin le ſigne le plus aſſûré, eſt quand un malade a rendu quelques petites pierres dans les accez précedens. La ſonde enfin la découvre telle qu'elle eſt dans la veſſie : l'on ſent une douleur fixe dans le baſſin, avec une incontinence d'urine ou avec ſuppreſſion. L'urine de l'accès eſt ſedimen-

teuſe, farineuſe, &c. mais elle peut être ainſi pour d'autres cauſes.

§. 205. Pour remedier à l'obſtruction des reins, moderer les douleurs, & détourner l'inflammation ; ſi le malade en étoit menacé : on donnera dabord le lavement (§. 196.), la même tiſane ſervira, & la teinture de roſes priſe de la même maniere, & on le ſaignera, s'il eſt plethorique ; s'il y a de la fievre, & une grande chaleur vers les reins, on le baignera, & par là on préviendra l'inflammation, qui eſt un dangereux ſymptome en ce cas.

Après ces précautions on donnera 8. à 10. gouttes de teinture de roſes dans un verre d'eau ſucrée, où l'on aura paſſé quelques zeſts de citron ; ou dans du thé, où l'on aura ajoûté un peu de ſyrop de limon, ou quelques gouttes de jus de citron ; ou dans de la tiſane faite avec la racine de chicorée ſauvage & la regueliſſe ; on peut en prendre matin & ſoir.

Si on attend quelques petites pierres, pour en aider la ſortie, on broiera deux écreviſſes de riviere dans un verre de vin blanc, on en exprimera le ſuc, on y ajoûtera ſix gros de ſyrop violat ou de capillaire, & autant de ſyrop de guimauve avec quinze gouttes de notre tein-

ture de roses. On donnera cette *potion* au malade ; elle sera mieux, s'il y a une demi-heure que le malade soit dans le bain, où il restera encore autant. On entretiendra le ventre libre par des lavemens émolliens qu'on réitere souvent.

§. 206. L'expulsion étant faite, & la chaleur des reins aussi bien que la douleur étant moderées, pour remedier à la cacochymie & à l'embarras des humeurs arrivées à quelque sorte de coction, on donnera l'un des doux purgatifs rapportés (§. 196.) On peut donner notre crême de tartre purgative, sans attendre la coction des humeurs ; elle incise les humeurs & ouvre les voies de l'urine ; ainsi elle est fort utile dans leur suppression & dans les douleurs.

Si les urines étoient sanglantes, les douleurs semblables à celles de la colique ; si le malade étoit foible, enfin s'il y avoit quelque excoriation dans le passage des urines, ou un ulcere : en tous ces cas on usera de la *teinture universelle*, quand même ces excoriations ou ulceres viendroient d'une longue *gonorrhée virulente* ou *simple*, de même que dans la *strangurie* des vieillards, où l'urine vient goutte à goutte avec douleur & des envies frequentes ; ou lorsqu'il y a une espece d'érysipele ou d'*herpe* le long du

canal de l'urétre : elle modere la douleur en corrigeant l'acrimonie des humeurs & leur indigestion, mais elle ne touche pas à la cause principale, si c'est une pierre.

On pourra adoucir l'acrimonie des humeurs dans l'urétre, en y injectant l'eau d'orge & le miel rosat mêlez. Et pour moderer l'ardeur des reins, on prend des décoctions avec les feuilles d'endive, de mauve, de plantin, les raisins, les jujubes ; on fait bouillir ces choses dans l'eau d'orge, & on ajoûte à la liqueur exprimée legerement un peu de syrop de nenuphar, dans le commencement du mal, & à la fin celui de violettes ou de roses seches.

Plus la disposition du sujet est mauvaise, & plus il apportera d'exactitude dans son regime de vivre : il usera des viandes faciles à digerer, de veau, d'agneau, de volaille, de mouton, sans excès. La boisson peut être de vin vieux clairet ou blanc, de la bierre blanche legere & bien houblonnée, dans un petit tonneau, dans laquelle on peut mettre, pendant qu'elle est en fermentation ou en levain, des herbes de saxifrage, pinpinelle, grains de genievre, bois nephritique, pour l'usage hors des repas.

Il faut éviter les alimens indigestes, les

viandes salées épissées, le vieux fromage, les fortes passions de l'ame, les exercices frequens de Venus.

Observation sur une colique nephrétique & scorbutique.

§. 207. La femme d'un Marchand mercier, rue Satori à Versailles, âgée de 44. ans ou environ; fort mélancholique, assez replette & scorbutique, étoit sujette à des douleurs qui paroissoient tantôt colique & tantôt néphrétique, avec un cours de ventre. Elle avoit un pouls mauvais en tout tems, des insomnies, une douleur à l'hypochondre gauche: ses urines étoient épaisses & bourbeuses avec moitié sediment.

Elle prit huit gouttes de teinture de roses dans un petit verre de vin, ses douleurs diminuerent; elle en reprit une seconde dose deux jours après, ses urines passerent plus aisément & en plus grande quantité, moins bourbeuses; & la cacochymie se corrigeant dans la masse du sang, les reins faisant leur fonction, la coction parut dans les urines qui étoient citronées avec un sédiment leger, égal & blanc; après la troisiéme ou quatriéme prise elle se purgea avec une infusion d'un gros de rubarbe, six

gros de manne, & autant de catholicum fin. Le cours de ventre cessa & le ventre fut reglé ; elle ne se sentoit plus d'aucun embarras ni de douleurs dans les lombes vers les reins, non plus que dans les parties voisines : mais la colique que l'on pouvoit nommer scorbutique, causoit des douleurs dans les hypochondres, & qui s'étendoient vers les parties anterieures du ventre ; pour rétablir les digestions & épurer la masse du sang, elle prit deux doses de la teinture universelle, qui la rétablirent, & elle s'est bien portée depuis.

Autre observation sur la Néphrétique.

§. 208. M. Gaillard, Sculpteur du Roi, étoit incommodé de la néphrétique depuis plusieurs années ; son temperament étoit mélancholique. En 1714, il eut une attaque très-vive de ce mal, les douleurs occupoient les reins & les lombes, il avoit la fievre, & il passoit peu d'urine ; il prit une petite dose de la teinture universelle, la douleur & la fievre diminuerent pour quelques heures ; mais aiant recommencé, je le fis saigner, & le même jour il prit dix gouttes de teinture de roses le soir. La douleur & la fievre cesserent, il urina

librement, rendit des graviers : deux jours après il prit deux onces de manne dans un demi-septier de petit lait.

Quelques jours après aiant été souper en ville, il eut une indigestion, la douleur des reins recommença avec une difficulté d'uriner. Aiant égard à l'indigestion, il prit vingt gouttes de la teinture universelle dans du bouillon avec le cerfeuil, la chicorée & le cresson ; il fut guéri.

L'année derniere 1715. la néphrétique commençant de jouer son rolle par une douleur vehemente dans les reins, & une suppression d'urine, je lui fis prendre quelques heures après 12. gouttes de la teinture de roses dans de l'eau simple ; un quart d'heure après tous les accidens cesserent, il urina liberalement & en fut quitte pour quelques heures de mauvais tems, qui avoient précedé ce remede.

Experience rare sur la formation de la pierre & de la gravelle.

§. 209. Il y a douze à quinze ans, que faisant la Medecine à la Chartreuse du Mont-Dieu, où il y avoit une très-belle pharmacie, je cohobai de l'esprit de vin sur le précipite de Jean de Vigo,

pour l'édulcorer, & faire servir ensuite cet esprit de vin à un usage exterieur, & à la maniere de l'esprit de vin de Cusac : sur quatre onces de cet esprit j'en mêlai une d'esprit de sel. Il se fit en forme de caillé blanc une précipitation des parties salines & terrestres mineraliques subtiles, que l'esprit de vin avoit enlevées dans la cohobation susditte. Ce précipité avoit été exposé à un feu assez violent pendant trois quarts d'heures ; ainsi le feu en avoit rendu les sels plus ouverts & d'une nature plus terreuse, & les avoit fort attenué.

Je versai le clair de cet esprit de vin mêlé avec l'esprit de sel, & ensuite je laissai tomber sur cette espece de caillé blanc environ deux tiers de mon urine sortant du corps, c'est-à-dire trois cuillerées sur une de caillé blanc ; il se fit une effervescence subite avec un petit criement, à ce qu'il me parut. Je regardai à l'instant la liqueur blanche, elle étoit transparente, & je vis de petites pierres au fond du bocal de verre, dont le vuide étoit devenu obscur. En tirant un peu ce verre du bas en haut avec les doigts, il se sépara en deux parties à l'endroit de son obscurité, sa concavité étoit unie, quoiqu'elle paruft felée en mille manieres differentes, & pressant

un peu la partie interieure de ce verre, elle se mettoit en poudre fine entre les doigts, à l'exception de sa partie exterieure, qui sembloit être une écorce fibreuse, dont les fibres pliantes s'entrelaçoient en longueur.

Je pris ensuite la partie inferieure du bocal, & j'en versai la liqueur: les petites pierres étoient presque de l'épaisseur d'un grain d'orge & triangulaires; j'en mis une sur ma langue, & j'eus beaucoup de peine à en casser un petit éclat entre mes dents; elle n'avoit ni goût ni odeur. Ces trois petites pierres étoient transparentes & de couleur d'ambre jaune. Elles étoient aussi bien pierres que si on eût cassé un petit caillou, & j'avoue qu'il me seroit plus aisé de faire de pareilles pierres avec mon urine & une semblable liqueur, que de réduire ces pierres en liqueur, quoiqu'elles eussent été liqueur un instant auparavant.

§. 201. Cette experience faitvoir que c'est avec raison que Vanhelmont dit dans le traité *de lithiasi*, que la pierre des reins acquiert sa plus grande dureté en un instant : l'on peut encore voir l'observation rapportée (§. 188.) *Il y a*, dit cet Auteur, *un esprit vineux & fermenté dans l'urine d'homme, il est in-*

timement uni au ſel volatil de l'urine, & il eſt propre à être coagulé. Nous voions que l'eſprit de vin ſe coagule avec l'eſprit de ſel armoniac, mais ils ne ſe durciſſent pas en pierre : il faut donc qu'il ſe rencontre dans la même urine ou dans les reins un eſprit, ou une liqueur, ou un autre corps lapidifique, pour qu'il s'en forme une pierre dure : or tout cela ſe voit par l'experience (§. 206) Le caillé blanc contenoit des parties de ſel diſſoutes, qui empoignerent & endurcirent ce qu'elles rencontrerent de coagulable dans mon urine. Or il peut ſe rencontrer des parties de ſel & mineraliques dans nos corps, & particulierement impliquées dans les reins de quelques perſonnes, leſquelles venant à ſe mêler au liquide ou à l'urine qui y paſſe, en lapidifie quelques portions, de même que cela eſt arrivé à l'urine rendue ſortant du corps, ſur ce caillé ſalin & qu'on peut dire mineralique, puiſqu'il contenoit des parties minerales enlevées par l'eſprit de vin. Or on ne peut douter qu'il y ait des parties de ſel dans notre urine, & l'on peut juger qu'il peut s'y en trouver de minerales, certaines experiences en font juger, de même que le ſentiment d'Hippocrate que nous avons rapporté (§. 165.) Les goutteux ſont

ſujets à des lapidifications à peu près ſemblables, & les néphrétiques ſont ſujets à la goutte, & la goutte ſe change en néphretique, tout cela eſt d'experience.

§. 211. C'eſt un ſentiment univerſellement reçû dès le tems des premiers Philoſophes Hermeticiens, & que les experiences ont confirmé, que l'eſprit ou le mercure volatil qui n'eſt jamais entierement ſéparé d'un ſouphre volatil qui lui eſt propre, eſt un eſprit double, qui penétre & diſſout, & que le ſel coagule & lapidifie ou condenſe en pierre dans le regne mineral & même dans l'animal; ainſi la pierre de la veſſie ſe coagule des mêmes principes que les pierres ordinaires, & celles-ci ne ſont pas deſtituées de quelques principes mineraliques & ſur tout du ſel, qui lie des parties d'eau avec quelques terreſtréitez diſſoutes par l'eſprit ou le mercure univerſel, ſelon les endroits où la terre eſt propre à cet effet, ce qui eſt plûtôt accompli dans les pierres précieuſes que dans les pierres communes. Je dirai à ce ſujet ce qui m'eſt arrivé & qui merite de trouver place ici.

En retirant les ſels reſtez dans un *caput mortuum* de ſel commun, que les Philoſophes diſent être commun à tous les métaux mineraux; l'eſprit diſſolvant dont je me ſervois étoit l'eau Saturnien-

ne, qui ſelon Baſile Valantin etoit trop foible pour diſſoudre le corps de l'or, mais propre à tirer ce ſel d'un corps que la nature a laiſſé encore ouvert & non meur, afin que les Medecins puiſſent y chercher des remedes qu'on nomme arcanes. Ce diſſolvant eſt ami de la nature. Aiant donc retiré autant de ce ſel qu'il me fut poſſible, je laiſſai le *caput mortuum* encore imbibé de ce diſſolvant, & ſelon les apparences ce *caput mortuum* n'étoit pas entierement dépouillé de tous ſes ſels, qui étant reſtés avec le diſſolvant, celui-ci dégagea des parties de ce ſel, les diſſout, & ce ſel diſſou coagula en peu de jours l'eſprit, & peutêtre quelques parties de terre en une pierre ſemblable à une pierre à fuſil; elle en a veritablement la figure, la couleur, le tiſſu, & paroit en avoir la dureté. Je la conſerve. Si cette pierre n'étoit pas ſi dure, je croirois qu'elle ſeroit le *ludus* de Paracelſe, ſelon la deſcription qu'en fait Vanhelmont: mais comme des ſels mineraliques peuvent ſe rencontrer dans l'homme, & que le calcul peut en être formé, il peut auſſi être ce *ludus*, qui étant préparé par l'alcaeſt, devient une huile qui reſout amiablement la pierre de la veſſie & de tout le corps.

CHAPITRE V.

Du Rhumatisme.

§ 212. LE Rhumatisme aiant beaucoup de rapport avec la goutte, & les goutteux se couvrant souvent de ce manteau pour cachêr leur mal, nous croions devoir le faire servir de prélude à la goutte.

Plusieurs prennent le rhumatisme pour un caterre, *Vanhelmont* & *Menjotius* font voir qu'ils se trompent. Car comme l'eau qui sort du lit d'une riviere, & qui se répand dans les champs voisins, ne doit pas être appellée pluie qui doit tomber du ciel, il en est de même du corps humain; les humeurs qui sont séparées des veines, des arteres & des vaisseaux lymphatiques, ne doivent pas être nommées caterres, parce que la matiere de celuici doit tomber de la tête : outre que dans le caterre universel les douleurs des membres ne changent point de place, elles attaquent constamment les mêmes parties, ou du moins ne s'écoulent-elles que des parties superieures sur les inferieures : ce qui n'arrive pas de la sorte dans le rhumatisme ou le fluide qui péche,

& par conſequent les douleurs ſont transferées d'un côté à un autre avec aſſez de diligence.

§. 213. L'aigreur de l'eſtomaç, dit Vanhelmont, eſt quelquefois transferée dans la ſynovie ou humeur viſqueuſe, qui ſuinte des petites glandes qui ſont placées entre les muſcles, & autour des tendons, & qui étant vitiée devient la matiere du rhumatiſme. Il y a des petites glandes dans les jointures, qui ſéparent également la matiere dont ſe forme la ſynovie dans la ſanté, comme l'humeur morbifique dont ſe forme le rhumatiſme ou la goutte.

Cette ſynovie ou humeur mucilagineuſe, comme la nomme M. Havers, eſt ſalée au goût, & elle eſt composée de parties aqueuſes, ſalines, terreſtres & huileuſes; cette humeur eſt gliſſante, & elle ſert au mouvement des jointures. Voilà l'état naturel de la ſynovie.

§. 214. Il faut qu'il y ait quelque choſe de crud, d'indigeſte & d'irritant qui ſe tienne caché dans la maſſe du ſang, & il ſemble que la nature veuille l'expulſer ou l'éloigner du centre & d'épurer le ſang, tant dans le *rhumatiſme* que dans la *goutte*; ainſi ces deux maladies ſont deux criſes ſalutaires, autrement cette matiere crue, acide, putride &

ſubtile pourroit s'attacher à quelques parties nobles, qu'elle infecteroit, d'où vient que Vanhelmon la nomme eſprit putride, ou principe de corruption, parce qu'elle peut cauſer des maladies aigües ou chroniques, & même ulcerer les parties.

M. Drelincour rapporte qu'il a trouvé, en diſſequant une perſonne morte d'un rhumatiſme, une gêlée épaiſſie & condenſée à la ſuperficie des muſcles, de l'épaiſſeur de deux ou trois ducats; il eſt à préſumer que la ſynovie ne s'y étoit figée que par l'eſprit acide ſuſdit,

§. 215. Comme la ſynovie dans ſon état naturel ne peut incommoder les parties ni produire aucun changement dans le ſang, il faut donc recourir à quelque cauſe; voici ce que M. *Havers* dit de l'air, & qui eſt conforme a nos principes: *Nous avons connu*, dit-il, *que la premiere cauſe de cette maladie vient à l'occaſion du froid reçû, & d'une certaine acidité nitreuſe, ou d'un eſprit du même genre qui eſt dans l'air, & qui détruit la compoſition des parties integrantes du ſang en figeant les eſprits & les parties volatiles, par le mouvement & l'activité deſquelles les autres ſont agitées, de façon que les unes ſe mêlent avec les autres, & celles qui ſont de même nature ne peuvent s'aſſocier;*

& c'est en cela que consiste la mixtion des particules du sang, *il arrivera que si l'air est fort chargé de cet esprit nitreux* (qui est different de l'esprit étheré, *occultus vitæ cibus*) *la maladie sera épidemique*, & plusieurs en seront alors attaqués.

§. 216. Ce nître aërien a de l'acidité, en quoi il differe de la liqueur étherée (§ 14.) étant reçû en abondance dans le sang sans être corrigé par la chaleur du soleil plus foible en Automne, il causera une fonte dans le sang, la lymphe deviendra acide; parce que l'eau se charge aisément des sels, elle sera propre à coaguler le mucilage susdit quand ils se rencontreront dans des petits espaces propres, & causeront le rhumatisme. Outre qu'une partie exposée à un air froid peut recevoir par ses pores les particules nîtreuses qui parviendront jusqu'aux interstices des muscles, y rendront le mucilage acide & irritant, alors le *rhumatisme sera particulier & froid.*

§. 217. S'il y a des cruditez acres & sulphureuses dans la masse du sang, duquel dérive le mucilage qui contient beaucoup de parties sulphureuses & huileuses qui empêchent le mucilage de se dessécher, ces cruditez acres & chaudes fermentent avec l'esprit nîtreux de l'air, qui donne de l'acrimonie non seulement

à la lymphe, mais encore au ſuc nerveux. Cette fermentation ſe faiſant dans les glandes mucilagineuſes, excitera la fievre, & ce ſera un *rhumatiſme chaud* : il peut ſurvenir une eſpece d'inflammation & une tumeur dans la partie où les cruditez ſe feront dépoſées. Ce rhumatiſme paſſe aiſément d'une partie à une autre, & dure moins de tems que le rhumatiſme froid.

§. 218. Dans le rhumatiſme chaud la fievre peut être grande & continue avec ardeur douloureuſe, qui augmente au moindre mouvement. S'il attaque les poulmons, la tête ou autres parties nobles, il y produira une inflammation difficile à diſtinguer d'une autre inflammation eſſentielle, mais qui vient cependant difficillement à ſuppuration : s'il attaque les lombes, il cauſe une douleur ſemblable à celle des reins, qui ne cede pas aiſément, non plus que celle des genoux ou des hanches : la douleur eſt periodique & peut durer quinze ou vingt jours. Sur la fin du mal la partie eſt engourdie & roide, ce qui vient du deſſéchement arrivé à la ſynovie, qui n'eſt pas ſi propre à faciliter le mouvement des muſcles ou des articles, & parce que les eſprits n'ont pas leurs écoulemens libres dans la partie.

§. 219. Le rhumatiſme froid a des ſymptomes differents du rhumatiſme chaud, & il vient d'une cauſe acide & coagulante : il eſt plus rebelle, parce que l'humeur eſt plus peſante & plus fixe, & la douleur plus ſourde ; on en a vû qui ont duré deux & trois ans. Cette humeur parvient difficilement à la coction qui eſt néceſſaire pour guérir.

§. 220. *Le rhumatiſme eſt donc une douleur vague & periodique, aigüe ou ſourde, qui occupe particulierement le milieu des membres, & quelquefois les articles.* Elle eſt cauſée par une accrimonie acre & chaude, ou acide & froide. Cette douleur eſt quelquefois profonde, ce qui ſe connoit en preſſant un peu ſur la partie ; elle ne ſera pas augmentée, alors elle attaque les perioſtes. Ces douleurs augmentent vers le ſoir, parce que l'air devient plus humide & froid, & que les pores ſont plus reſſerrés. Cette maladie n'eſt pas mortelle : ſi elle ſurvient à des maladies dangereuſes, à l'apoplexie, aux convulſions, elle en diminue le péril, l'humeur étant tirée des parties interieures, & pouſſée à l'habitude du corps.

§. 221. Le rhumatiſme differe de la goutte en ce que dans la goutte il n'y a que les ſeuls articles qui ſouffrent, &

dans le rhumatiſme la douleur occupe auſſi les intervalles d'une articulation à une autre, c'eſt-à-dire les muſcles & les membranes, ainſi elle s'étend davantage ; outre que le rhumatiſme peut attaquer les parties interieures, comme l'eſtomac, la matrice, les poulmons, la gorge. Si on objecte que la goutte irreguliere peut attaquer ces mêmes parties en quittant les articles, la nature du mal découvre le fait : de plus le rhumatiſme n'attaque pas ſi regulierement que la goutte, dans laquelle les articles affoiblis ſont diſpoſés à des retours plus periodiques. Enfin le rhumatiſme peut attaquer pluſieurs parties en même tems, & la goutte n'affecte d'ordinaire qu'un article : ou ſi elle en attaque pluſieurs, cela ſe fait ſucceſſivement, & lorſque le corps affoibli par la longueur du mal, languit ſous cette tyrannie.

§. 222. Pour guérir le rhumatiſme, il faut procurer la coction des humeurs, les évacuer & en corriger l'acrimonie. Comme nous avons diſtingué le rhumatiſme chaud du rhumatiſme froid, il faut auſſi apporter une curation proportionnée aux cauſes du mal, par les remedes generaux, & enſuite venir aux ſpecifiques. Quoiqu'on puiſſe indépendemment des cauſes rapportées venir

tout d'abord au ſpecifique ou à la *teinture univerſelle*, qui ſatisfait à toutes les indications, ſur tout dans le commencement, pour détruire le mal dans ſa naiſſance, & l'empêcher de parcourir tous ſes tems.

Dans le rhumatiſme chaud, après la ſaignée qu'on peut réiterer ſelon l'abondance du ſang, on viendra à la purgation, ſuppoſé que la fievre & la chaleur, ou autres marques d'inflammation particuliere, ſoient conſidérablement diminuées tant par la ſaignée, que par les remedes temperans & ſemblables à ceux des fievres continues.

Après les remedes géneraux, s'il y a des retours de fiévres, on donnera avant ces retours ou dans l'intervalle huit à dix gouttes de notre teinture de roſes, qu'on peut réiterer ; la fiévre & l'ardeur étant finies, ſi le rhumatiſme ſubſiſte, on pourra donner 30. à 40. gouttes de la teinture univerſelle, qu'on peut cependant donner avant la purgation & après, auſſi-bien que dans l'intervalle des redoublemens de fievre.

§. 223. On obſervera la même méthode dans le *rhumatiſme chaud ſcorbutique*, & la teinture de roſes y fait des merveilles, car c'eſt un excellent antiſcorbutique, & on la prendra dans l'eau

ſucrée & citronée, ou dans une décoction de chicorée ſauvage, creſſon & autres plantes antiſcorbutiques rafraichiſſantes, qu'on mettra auſſi dans les bouillons ; on purgera avec les purgatifs ordinaires, & plus ſouvent que dans le rhumatiſme chaud ſimple, pour détruire la cacochymie ſcorbutique, donnant avant & après la purgation la teinture univerſelle. Ce rhumatiſme eſt plus difficile à guérir par cette complication ſcorbutique.

§. 224. Le rhumatiſme froid cede plus difficilement aux remedes, il s'agit de corriger la cacochymie acide ordinaire à cette ſorte de rhumatiſme, & d'amener les humeurs à la coction, ce qui eſt difficile & long. Les alcalis fixes & terreux ſont peſans, & n'arrivent pas où il faudroit ; les volatils y ſont plus utils, mais ils ſe diſſipent en partie avant d'être arrivés au foyer du mal, ou ils perdent leurs bonnes qualitez dans l'eſtomach. Les alcalis qui de fixes ſont rendus volatils, l'emportent ſur tout autre.

M. Havers propoſe le ſel de tartre fixe, il peut corriger l'acide des premieres voies, & ne va pas plus loin, outre qu'en fermentant il excite ſouvent des douleurs. Il ſeroit merveilleux ſi on pouvoit le volatiliſer, comme Vanhelmont faiſoit

le tartre fixe de la petite vigne, alors il parviendroit à la quatriéme digestion, & guériroit.

§. 225. La teinture universelle est composée d'une teinture d'anthimoine, extraite par l'huile éthérée de therebentine, l'huile de geniévre, quelque peu de myrrhe oliban; & on mêle dans l'extraction faite le sel volatil de vipere, l'huile d'ambre blanc, & on les unit par une digestion lente. Elle ne se dissipe pas comme les remedes volatils par une transpiration, mais elle arrive jusqu'aux extremitez des petits vaisseaux capillaires, sans causer d'agitation dans le sang, ni dans les esprits, dont elle corrige l'acrimonie; ce qui suffit pour guérir, si on la donne à propos, pourvû cependant qu'il n'y ait pas de complication avec la maladie venerienne, où elle ne nuiroit pas, mais c'est un fait à part.

Les remedes huileux & balsamiques qui ont de la penétration, peuvent préserver les organes de la respiration dans la curation des rhumatismes; on les emploie utilement dans le rhumatisme qui vient d'une cause acide, non seulement par rapport aux poulmons, mais aussi par rapport aux parties musculeuses affectées; car elles jouissent naturellement d'une huile & d'une humeur mucilagi-

neuſe, comme on le voit par ce que nous avons rapporté de M. Havers, qui dit encore que dans le rhumatiſme la nature du mucilage eſt changée,& qu'elle ne peut pas ſatisfaire à ſon intention; lorſque nous ordonnons des choſes mucilagineuſes & huileuſes, nous imitons la compoſition de la nature, & nous lui ſubſtituons une potion ou une mixtion artificielle propre à réparer le défaut de ce mucilage que la matiere morbifique a alteré & vitié. Les potions huileuſes qu'il rapporte, & les bechiques bien inferieures à la teinture univerſelle, qui parvient à ce mucilage, le diſſout & en corrige l'acidité, ſans laiſſer ni roideur ni dureté dans la partie, comme font quelquefois certains ſels volatils, qui introduiſent l'humeur plus avant, & en diſſipent la partie ſereuſe, ce qui deſſéche le mucilage & le colle à la partie.

§. 226. M. Havers a, dit-il, obſervé le penchant de la matiere morbifique vers les glandes ſalivaires, & qu'il y avoit des crachats copieux. Il propoſe la ſalivation excitée par l'uſage du mercure: l'on peut voir à ce ſujet les obſervations ſuivantes. Nous rapporterons les purgatifs que nous croions convenables, en parlant de la goutte. Avant que de purger, il faut prendre le jour

précedent le matin une dose de trente gouttes de teinture universelle, en reprendre autant le jour d'après la medecine, dans du bouillon aux herbes sans sel. Si le rhumatisme subsiste, on prendra deux jours après 35. à 40. gouttes de cette teinture, & on réiterera la purgation & la teinture le jour suivant. Voilà les précautions, à moins qu'il n'y ait complication, en ce cas les indications dirigent les Medecins. S'il y a de la fiévre, cette teinture la guérit, ou bien l'on pourroit prendre de la teinture de roses avant l'accès ou dans l'intervalle, & l'ardeur étant passée donner de la teinture universelle.

Nous avons souvent guéri des rhumatismes legers, ou à l'exterieur du corps par la seule application de l'emplâtre des alcalis de Tachenius, qui fait transpirer: M. de Pessol, Secretaire de Monseigneur le Duc du Maine, en a été guéri deux fois d'un rhumatisme qui occupoit les muscles de la poitrine. On laisse cette emplâtre appliquée jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, ce qui arrive en vingt-quatre heures : son odeur est agréable, elle corrige l'humeur acide & la rend transpirable.

Premiere observation sur un rhumatisme de la gorge, traité par la salivation.

§. 227. Un Ecclesiastique qui demeure a présent à Versailles, étant privé du beau talent de la prédication par un relâchement de la luette, & par une douleur qu'il ressentoit à l'entrée de la gorge, & lui causoit une espece d'extinction de voix, usa de la panacée mercurielle, par le conseil d'un Medecin fort experimenté, il en prenoit suffisamment pour exciter un crachement frequent, & continua pendant un mois, observant un regime de vivre, usant de gargarisme & prenant des douces medecines: tout cela fut inutil. Le scorbut est quelquefois de la partie, & le mercure est contraire aux scorbutiques & aux mélancholiques, qui sont sujets au rhumatisme froid.

Seconde observation sur le rhumatisme, & l'effet de la panacée mercurielle.

§ 228. Il y a vingt ans, que me sentant une douleur à l'hypochondre droit, en faisant certains mouvemens, par lesquels ces parties pouvoient être comprimées; je pris un scrupule de panacée mer-

curielle le soir, esperant de prendre le lendemain une petite medecine : en me levant pour prendre cette medecine, je sentis couler par le fondement quelque chose ; en regardant sur le plancher de ma chambre, je vis une matiere blanche comme de la crême épaisse environ deux cuillerées. Je ne pris pas la medecine, & je fis tous les mouvemens susdits sans aucune peine, je fus parfaitement bien guéri. Ce pouvoit être l'humeur mucilagineuse amassée dans l'endroit rapporté (§. 177.).

Troisième observation sur une douleur à l'hypochondre, & l'usage de la panacée.

§. 229. M. de Save, Gentilhomme & Capitaine de Cavalerie, demeurant à Lucie Village à trois lieues de Stenay, en 1704. se plaignant d'une douleur semblable à la précedente (228.) depuis six mois, sans y avoir trouvé de remede, je lui conseillai une pareille dose de panacée, qu'il prit en se couchant le soir. Environ une heure après minuit il se trouva mal, il eut envie d'aller au bassin, & y étant il lui prit une syncope, perdit la connoissance pendant deux *Miserere*. On dépêcha à l'instant après moi ; mais je fus surpris étant arrivé

ſur les neuf heures du matin, de le trouver comme s'il n'avoit iamais eu du mal. On avoit garde ce qu'il avoit rendu, & Mad. de Sare encore allarmée fit apporter deux plats où il y avoit deux ou trois petits tas de matiere purulente, blanche & épaiſſe, égale & ſans aucun mélange d'excremens, il uſa de quelques vulneraires, & on le purgea quatre jours après: il guérit parfaitement & promptement.

Remarquez que dans ces deux cas la panacée diviſa & briſa cette matiere, la rendit coulante, & la nature trouva des voies pour l'expulſer. La panacée peut donc procurer de bons effets, ſans exciter la ſalivation.

Quatrieme obſervation ſur une fievre continue & un rhumatiſme.

§. 230. En 1713. vers la fin du mois d'Août la fatigue & les chaleurs de la ſaiſon me cauſerent une fievre continue avec une grande douleur de tête, & des rêveries dans les redoublemens, &c. Je fus ſaigné deux fois, j'uſai de tiſane rafraichiſſante, & d'une infuſion à froid d'une demi poignée d'algremoine, de pinpinelle & de creſſon : cette boiſſon me rafraichit beaucoup. Je fus purgé, la fievre ſe rendit intermittente, je pris le

quinquina, & au bout de quelques jours *le rhumatiſme* ſe mit de la partie; il précedoit le friſſon & occupoit les épaules, la nuque du col & le dos, la fievre ceſſa; mais le rhumatiſme continuoit. Quelques jours après avoir quitté le quinquina la fievre revint, je repris le quinquina en bonnes doſes pendant dix ou douze jours; la fievre ceſſa & recidiva encore.

J'avois tout diſpoſé pour ma teinture univerſelle, je la préparai pour la premiere fois, & quelques jours après, la retirant du feu où elle étoit en digeſtion, ſentant le rhumatiſme & l'approche du friſſon, j'en pris douze gouttes, qui me délivrerent de la fievre & du rhumatiſme un quart d'heure après. Le Vendredi ſuivant aiant fait maigre, j'eus une indigeſtion, la fievre & le rhumatiſme revinrent. Je laiſſai paſſer le premier accès, & à l'approche du ſecond je pris vingt gouttes de la même teinture, la fievre & le rhumatiſme ceſſerent preſque à l'heure même, & il n'y eut plus de recidive.

Cinquième obſervation ſur une fievre double tierce avec la goutte ſciatique.

§. 231. Je pourrois rapporter plu-

ſieurs obſervations ſur le rhumatiſme, mais je me borne à celle-ci. Mme le Coupeur, âgée de 70 ans, au Parc aux cerfs à Verſailles, à ſon Pavillon nommé la Roſe blanche, étoit incommodée les deux tiers de l'année, d'un rhumatiſme, ou plûtôt d'une goutte ſciatique, dont elle boitoit; la fievre double-tierce fut de la partie en 1715, au printems. Elle prit une doſe de ſyrop de noirprun ſelon ſa coûtume : ce ſyrop lui faiſoit bien en d'autres tems, mais il augmenta alors ſa maladie. Elle prit trois jours de ſuite de notre teinture de roſes 8 à 10 gouttes une heure ou deux avant l'accès; la fievre ceſſa, la goutte ſciatique continuoit, elle prit 30 gouttes de la teinture univerſelle, dont elle guérit; elle marcha librement, & quatre ou cinq jours après elle vint me remercier.

CHAPITRE VI

De la Goutte, tant reguliere que irreguliere.

§. 232. CE que nous avons dit du Rhumatiſme dans le Chapitre précedent, convient en beaucoup de choſes avec ce que nous aurions à rapporter au ſujet de la goutte : la cauſe ma-

terielle eſt la même, ce ſont les cruditez ſéparées du ſang, & mêlées avec la ſynovie ; ou c'eſt un eſprit acide, crud, ſalin (v. §. 215.) & ſubtil, qui eſt ſéparé du ſang, & qui eſt reçû dans les petites glandes mucilagineuſes, où il communique ſon acidité ſpecifique aux eſprits animaux par la fermentation que ces mêmes eſprits excitent dans ces glandes où ils penetrent, & à l'occaſion de ces cruditez acres, ou de cet eſprit acide, les eſprits animaux livrent la premiere attaque du mal ; & par l'acrimonie qu'ils ont contractée, & qu'ils communiquent au cœur & à d'autres parties, ils excitent la petite fievre, & les autres ſymptomes de la maladie : ils ſont donc la cauſe immediate de la goutte.

§. 233. Il ſemble que cette maladie ſoit devenue commune à meſure que les hommes ſe ſont affoiblis, ou qu'ils ſe ſont amollis par les excès. Mais parce que des perſonnes très-reglées en ſont quelquefois tourmentées, on eſt obligé de recourir à une cauſe plus éloignée, & de croire qu'elle eſt hereditaire en elles.

Le caractere de la goutte aſſoupi dans la ſynovie ſe reveille, lorſque le pere goutteux travaille à ſe procurer un heritier, parce que dans cette agitation la

matiere seminale reçoit l'impression de l'hūmeur goutteuse, qui se conserve dans le fils, iusqu'à ce que la force de l'âge ou les débauches, les passions, le mauvais regime de vivre le fasse éclorre. Sans quelque cause occasionnelle de cette nature, il pourroit rester assoupi; & l'on voit de sages vieillards, & des femmes, qui ne souffrent que des legeres atteintes de goutte aux extremitez des doigts, ou des foibles douleurs dans les articles, qu'ils nomment rhumatisme. Cette moderation du mal vient de leur temperance; mais la goutte peut se faire sentir ouvertement dans leurs enfans, qui ne seront pas si temperés.

§. 234. Les causes occasionelles communes sont l'air & l'indigestion des humeurs crues & échauffées dans la masse du sang. Les particulieres sont les débauches de liqueurs, de vin fumeux, l'usage frequent des acides, des choses fort salées & épicées; les fortes occupations d'esprit, sur tout la nuit; la tristesse, la colere; un air froid, humide, nîtreux, nubileux. Enfin l'esprit acide crud susdit (§. 208) qui produit la pierre des reins, endurcit aussi l'humeur goutteuse dans les articles en une espece de craye, d'où viennent ces nodositez.

§. 235. *La goutte est une douleur aigüe,*

periodique ou vague des parties qui ſont autour des articles, cauſée par une humeur ſubtile, acre ou acide corrompue, qui incommode le mouvement. Les parties qu'elle attaque ſont très-ſenſibles, les perioſtes, les membranes, les tendons des muſcles, les ligamens membraneux, les nerfs. Ces parties étant fermes laiſſent peu d'étendue aux humeurs dépoſées dans les articulations : de là vient, que ſi elles ſont abondantes, elles regorgent ; ou les plus ſubtiles s'inſinuant dans les nerfs, ſont tranſportées ſur d'autres membres, d'un pied ſur un autre ſans agiter la maſſe du ſang, comme l'a obſervé *Borellius* (*a*) v. §. 64. à moins que ces cruditez qui ont été ſéparées du ſang par maniere de criſe, ne lui ſoient rendues de nouveau par la foibleſſe des parties, ou par quelque erreur dans le regime de vivre, ou das la curation. Ce retour des cruditez dans le ſang excite d'ordinaire une maladie dangereuſe : & c'eſt de là que ſont venus ces noms de *pleureſie, de colique, &c. arthritiques* ou goutteuſes irregulieres.

§. 236. *Sidenham*, qui décrit les mal adiesavec exactitude, ſemble ſe ſurpaſſer dans la goutte, dont il étoit

[a] *De motu animal.*

tourmenté lui-même : celle qui eſt reguliere arrive, dit-il, (*a*) à la fin de Janvier ou au commencement de Février ; elle a été précedée d'une crudité d'eſtomach, avec une certaine bouffiſſure venteuſe, & une péſanteur qui augmente juſqu'à ce que le paroxiſme ſe déclare. Il arrive peu de jours auparavant un engourdiſſement, & il ſemble que des vents deſcendent à travers les chairs des cuiſſes avec des inquietudes & des crampes; la veille de l'accès l'appetit eſt devorant.

La douleur éveille le malade la nuit, elle occupe ſouvent le gros doigt du pied, ou le talon, & quelquefois la partie charnue de la jambe, les chevilles des pieds. Cette douleur ſemble à la diſlocation des os ; à meſure qu'elle augmente, le friſſon, le tremblement & la petite fievre diminuent, parce que la criſe ſe fait, & que l'humeur reçûe dans les glandes mucilagineuſes fermente avec les eſprits animaux : cette humeur s'inſinue & s'ajuſte proprement aux articulations, elle irrite, ronge, étend les parties ſenſibles: le malade eſt à la torture, il eſt inquiet & ne trouve pas de bonne place. Enfin la douleur diminue le matin par une moiteur, un petit ſommeil ſurvient, &

[*a*] *Tract. de Podag. pag.* 501.

la partie affectée enfle. Si l'humeur est abondante, le malade n'est pas entierement quitte de sa douleur pendant le jour, mais elle augmente regulierement le soir, & diminue le matin.

§. 237. A la fin de l'hyver l'air est chargé de parties nîtreuses & acides, qui ne sont pas émoussées par l'action de l'esprit ètheré : ces particules acides donnent de l'acrimonie au suc nerveux, qui produit la goutte par la disposition specifique de l'humeur crue qui est contenue dans les glandes qui sont autour des articles. Ce qui nous persuade encore l'action des parties de l'air, est la douleur qui augmente le soir, parce que les particules ètherées & solaires abondent moins dans l'air, & que les nîtreuses & acides ont alors plus de pouvoir pour incommoder les malades : au lieu que vers l'aurore l'air commence de recevoir l'esprit ètheré, & tous les malades se trouvent mieux, parce qu'ils reçoivent cet esprit avec l'air dans leurs poulmons.

§. 238. La douleur étant finie à un pied, il arrive souvent que l'autre souffre le même mal ; ou si l'humeur est abondante, elle les attaque tous deux dans le même tems, & même d'autres parties: alors la goutte n'est pas si reguliere,

elle eſt plus dangereuſe & dure plus longtems. Celle qui eſt reguliere & dans un malade vigoureux, & qui n'aura pas encore reçû de frequentes viſites de la goutte, finira en quatorze jours; & dans les perſonnes avancées en âge ou fort affoiblies par la frequence & la longueur du mal, elles n'en ſeront quittes qu'au bout de pluſieurs mois.

Pendant les premiers jours l'urine eſt fort colorée & dépoſe un ſediment rouge, qui paroit entremêlé de graviers, le malade urine moins qu'il ne boit, & le ventre eſt conſtipé : il y a un dégoût, le friſſon vient ſur les quatre ou cinq heures après midi. La guériſon du pied malade eſt annoncée par une grande demangeaiſon, l'appetit revient & la ſanté.

§. 239. Voilà ce qui arrive dans la goutte reguliere ; mais lorſque la nature eſt affoiblie, la goutte devient irreguliere, & le venin n'eſt pas envoyé aux articles, il convertit en ſa ſubſtance une partie des autres liqueurs utiles au corps. Il ſe répand dans le ſang, & il infecte les eſprits, il attaque irregulierement tantôt une partie, & tantôt l'autre : il enflamme, corrode & ulcere quelquefois.

Si l'humeur de la goutte occupe l'os de

de l'un des os du coude, & que de là elle defcende fur le carpe & les doigts de la main : ou que cette humeur defcende du cerveau fur les omoplattes, & de là le long de l'épine du dos qu'elle tient courbée, & qui eft dangereufe parce qu'elle peut occafionner une Paralyfie. Si enfin vers l'ifchion, le femur, les genoux, les tibia, & vienne fans trop tarder, s'arrêter à l'un des pieds, cela approche de la régularité & de la conformité aux loix de la circulation.

§ 240. Mais on ne voit que trop fouvent par expérience, une retrogradation des parties inferieures vers les fuperieures, & des extrémitez vers le centre ; ce qui fait alors une goutte irreguliere (v. les § 212 & 221). Il ne ferviroit de rien d'alleguer que cette retrogradation eft contraire à la circulation du fang & des humeurs, parce que fi rien n'étoit contraire à la diftribution ou à l'irradiation des efprits animaux, ni à la circulation du fang, l'on feroit toujours en fanté (exceptez les cas fortuits & violents).

§ 241. Ces humeurs dépofées fur quelques articles, peuvent donc en être repouffées, ou reprifes & repompées par le fluide univerfel du corps, & être portées en d'autres fieges avec même beaucoup de viteffe ; ce qui arrive fouvent & d'ordinaire au defavantage du malade.

Observation d'une goutte reguliere rendue irreguliere.

Le nommé Toutbon Marchand rue du Plessis à Versailles, l'avant-derniere année du Regne de Louis le Grand, fit charger & partir ses Marchandises pour Fontainebleau, esperant partir lui-même le lendemain ; mais il en fut empêché par la goutte au pied gauche. Sa femme y appliqua un cataplasme : la goutte se transporta diligemment sur le pied droit, sa femme y appliqua le même cataplasme : jusques-là la goutte étoit fort réguliere ; mais ce dangereux topique la rendit irréguliere, & exposa le malade à perdre la vie. La goutte rétrograda, & vint occuper le sphinctere de la vessie, supprima entierement les urines, & causa des douleurs cruelles. Il fut saigné du bras, du pied, prit des potions diuretiques inutilement ; les douleurs, sans quitter ce siége, occuperent les intestins ; la fiévre s'alluma, le bas-ventre se gonfla : enfin on lui administra tous les Sacremens sur les neuf heures du soir. Le Prêtre leur conseilla d'avoir recours à mon Remede nouveau ; & M. Bertin très-habile Chirurgien vint m'en demander. Le malade en prit le soir même, & les urines passerent, la fievre se calma & les douleurs : il en reprit le

lendemain ; & deux jours après il fut à Fontainebleau. *V. l'Observation page* 176. *sur un étique, & page* 116.

§ 242. Nous pourrions rapporter d'autres exemples pour confirmer cette rétrogradation. Mais outre qu'elle n'est que trop connue, on peut recourir au Traité de Mulgrave *de Arthritide anomala.* Le fréquent usage que nous avons fait de cette essence universelle & le bon succès dont elle a toujours été suivie, fait que nous la recommandons comme un vrai spécifique dans le rhumatisme & dans la goutte, sur-tout irréguliere. Voyez sa description § 225. Nous avons encore éprouvé ses admirables effets dans l'hydropisie & dans les fievres ardentes, les douleurs, les enflures causées tant par les vuidanges supprimées, que par la matiere laiteuse, épanchée après les couches.

§ 243. Enfin c'est, dit-on, à la goutte nouée que le Medecin ne voit goutte : nous verrons par les spécifiques de la médecine hermeticienne, si ce vers du Poëte a lieu :

Tollere nodosam nescit medicina podagram.

S'il a lieu, l'Evêque & Prince de Salsbourg a eu tort de faire placer si honorablement l'épitaphe de Paracelse après sa mort : Hîc *jacet..... qui lepram podagram,*

paralysim, cancrum & alia corporis mala insanabilia mira arte sustulit; mais celui-là n'est pas le seul.

§ 244. Sans nous arrêter aux prétendus remedes spécifiques des charlatans, qui deshonorent plûtôt le grand art de la Medecine qu'ils ne l'ornent, voyons ceux que rapportent Poterius Medecin dogmatique & hemeticien, dans ses excellentes Centuries ou Observations médicinales. Car outre que l'experience ne fait que trop connoître l'insuffisance des remedes ordinaires, tant dans la goutte que dans l'épilepsie & semblables, c'est que l'on peut voir ce que dit Sydenham, sujet lui-même à la goutte, & les raisons qu'il déduit fort au long, pour faire voir que ni la saignée, ni même les purgatifs, ni les sudorifiques ordinaires, ne doivent pas être employez dans cette maladie, outre qu'il dit que les remedes échauffans agitent la masse du sang, & précipitent une abondance d'humeurs sur les parties affectées; & les remedes rafraichissans augmentent les cruditez & le foyer dans les premieres voies. Mais voyez tout le chapitre premier de la troisiéme partie de ce Livre, page 128.

§ 245. Poterius, qui a excellé dans toutes les parties de la Medecine, & surtout dans la pratique de la Medecine &

de la Chirurgie, par les plus curieuſes, les plus utiles & les plus difficiles préparations des remedes, dit en parlant de la guériſon de la goutte, *Arthritidis paroxiſmi impetum ſolvo internis anodinis confortantibus & diaphoreticis ut auro diaphoretico, ſulphure metallorum, ſaccharo magneſiæ ſaturninæ, ejus tinctura : ſin purgantibus validis & vomitoriis præcipuè pilulis catholicis quæ in morbis tartareis palmam præripiunt.* Je détruis l'impétuoſité du paroxiſme de la goutte par les anodins intérieurs, tels que ſont l'or diaphoretique, le ſouphre des métaux (ce ſouphre des métaux eſt le vrai ſaffran des métaux, qui n'eſt pas celui de Ruland, qui ne doit ſervir qu'à purger les chevaux ; mais il dit en traitant des écoulemens de ſang & de pus, qu'il parle de celui de Paracelſe qui fortifie la nature) & du ſucre de la magneſie ſaturnienne & de ſa teinture : au défaut de ces grands remedes, j'employe les purgatifs efficaces & même vomitifs, & ſurtout les pilules catholiques, qui dans les maladies du tartre (v. le chap. de l'indigeſtion des humeurs page 128, & celui de l'affection hypocondriaque page 135.) l'emportent ſur tout autre purgatif. Nous verrons dans la quatriéme partie de ce Livre en quoi conſiſtent ces remedes, & en quoi ils ſont différens des préparations

vulgaires, qui ne laissent pas de porter des noms magnifiques, sans en produire les effets.

OBSERVATION.

§ 246. Toute la France sçait & en a gémi, qu'une dangereuse fluxion de cause intérieure sur les tibia occasionna une gangréne & la mort de l'invincible Louis XIV. Tous les remedes les plus excellens y furent inutiles. Peutêtre que ce grand Roi ayant été sujet à la goutte, & qu'en ayant été préservé par les saignées & les douces purgations pendant plusieurs années, qu'enfin l'humeur goutteuse en partie émoussée & le grand âge, ont empêché que la nature affoiblie n'ait pû produire sa crise par la descente de l'humeur sur les articles du pied, sujet ordinaire de la goutte. *Non moriuntur homines quia podagra laborant, sed quia podagricus humor ad articulos non defluit.* Baglivus.

CHAPITRE VII.

Des mal pansez.

§ 247. QUoique toutes les maladies puissent être mal pansées, celles qui se couvrent du manteau d'une

autre maladie, pour ne pas paroître ce qu'elles sont en effet, sont d'autant plus dangereuses, qu'en traitant un mal apparent, on néglige & souvent même on ignore le véritable, & par conséquent les causes & les indications qu'il faut suivre pour parvenir à la guérison.

§ 248. La goute par son irrégularité, tombe dans cet inconvénient, & se revêt de l'habit de la plûpart des grandes maladies: d'où viennent ces noms de paralysie, d'apoplexie goutteuses, d'esquinancie, de pleurésie, goutteuses. V. l'observation pag. 116 & 176, 241, &c. Les hommes étant plus sujets à la goutte que les femmes ni les enfans, sont aussi plus sujets à cet inconvénient.

§ 249. Les vers dans les hommes, les femmes, & sur-tout dans les enfans, produisent des accidens funestes, & sont souvent ignorez. Pour être éclairci de leur manœuvre à fond & en être préservé, il faut voir le Traité des vers de M. Andry, à présent Doyen de la sçavante Faculté de Medecine de Paris, où ce sujet, qui paroît abjet & ingrat, est traité avec beaucoup d'érudition, d'utilité & de politesse.

§ 250. Les douleurs & les vapeurs qui naissent de l'indisposition de l'un, ou des deux hypocondres, d'où vient l'affection

hypocondriaque, v. page 135, dans les hommes, jouent souvent le personnage d'une autre maladie : sur ce sujet, v. le § 168 page 142. Les femmes hysteriques ou sujettes aux vapeurs, autrement maux de mere, sont exposées aussi-bien que les épileptiques, à des symptomes si prodigieux, qu'on les a crû ensorcelées ; & rarement la cause du mal est-elle où il se fait sentir.

§ 251. Dans les maladies de la peau, si l'on ne prend pas les précautions de corriger les humeurs qui dérivent du sang & du fluide universel, & ensuite de les expulser, il s'en fait un reflux périlleux vers le centre par une mauvaise curation ; c'est l'observation d'Hypocrate. Quand l'humeur est portée du centre à la circonférence, c'est bon signe : mais au contraire quand elle reflue des parties extérieures du corps vers les intérieures, il en naît différentes maladies, dont la cause étant souvent ignorée, le pansement est infructueux.

§ 252. Tous les écoulemens, soit d'humeur, de sang, de pus & autres, qui ont un certain cours périodique, s'ils sont supprimez sans avoir pris les précautions convenables, produisent d'autres maux souvent pires que le mal même qu'on a prétendu guérir, & proportionné aux parties sur lesquelles un nouveau dépôt se fait.

§ 253. Enfin une complication d'herpes à la peau, de scorbut, & un pansement comme si c'étoit le gros mal, traité par le mercure vulgaire crud, joint encore à son impureté, appliqué en onction, ou reçû par la suffumigation, ou pris, comme on dit, en panacée par la bouche; quoique l'impureté y soit encore, parce qu'il est presque aussi indigeste qu'avant cette préparation, & qu'il est aisé de lui faire reprendre sa premiere fluidité : cette combinaison d'herpes, de scorbut & de mercure qui reste dans le corps uni à l'humeur maligne, fait une maladie incurable à tout autre remede qu'au souphre magnetique sublimé dont nous parlerons, ou que par le corallée doux ou or horizontal.

Observation sur une parotide mal pansée.

§ 254. M. le Noir avoit une parotide au col, grosse comme un petit œuf de poule. Ses amis lui conseillerent il y a quelques mois de se faire panser. Il le proposa à Monsieur son Medecin, qui lui avoua ingénument, qu'il n'étoit pas au fait de ces maux là. Les Chirurgiens qui l'entreprirent le saignerent, le purgerent, crurent fondre cette glande par l'usage de la panacée susdite, & qu'elle exciteroit une salivation en forme de crachotement, & que par la longueur du temps ils en

viendroient à bout. Tout le contraire arriva ; la tumeur grossit considérablement : toutes les autres glandes depuis la nuc du col jusqu'au-dessus de l'entrée de la gorge, du côté droit, ne firent plus qu'une suite de tumeurs conglobées d'une prodigieuse grosseur, & dures comme du bois ; sur lesquelles la pierre infernale ne put pas mordre. Les deux machoires ne purent plus s'ouvrir ; il ne pouvoit avaler que les bouillons & autres liquides ; il se fit un ulcere à l'endroit de la jonction des deux machoires. Je fus appellé pour le voir ; il me conta d'abord le mauvais succès de la panacée mercurielle, qui n'avoit pas eu son effet ; sa femme assura qu'il n'avoit jamais eu la moindre atteinte du gros mal : je la crûs, & je dis, avant d'avoir examiné le mal & le malade, que s'il n'y avoit que du mercure à expulser hors du corps, où il étoit resté, qu'il y auroit du remede : mais en touchant le poulx, je trouvai une fievre ardente, son haleine très puante, ses crachats, qu'il disoit d'un bon sucre, étoient purulens, & la tumeur telle que dessus. Je dis à sa mere en me retirant, que le vice des matieres qui avoient flué sur les poulmons, en avoient corrompu la substance ; je ne parlai plus de dissiper le mercure. Un bon homme d'Abbé, beau-frere du malade, vint nous

interrompre, & dit que l'emplâtre qu'appliquoit un Particulier (horlogeur) avoit guéri des écrouelles, & qu'il falloit le continuer : je lui répondis, que je ne proposois pas de rien innover, ni l'emplâtre de poix de Bourgogne & de Ceruse, ni le laudanon liquide ; & me retirai, sans envie d'y retourner. On me dit en sortant, que peu de jours avant le voyage dernier de Fontainebleau de cette année 1726, Messieurs Maréchal & la Peronie l'avoient vû, & avoient dit qu'ils avoient été appellez trop tard ; je répondis que ces Messieurs étoient trop éclairez pour que je ne sois pas de leur avis. Il mourut cinq ou six jours après. Le mercure vulgaire dans son état est un remede dangereux, sur-tout aux mélancholiques, tel qu'étoit le malade.

§ 255. Il y a quelque temps que M. de Castenalde habile Chirurgien & curieux des bons remedes, me demanda s'il n'y avoit pas moyen de purifier le mercure vulgaire sans lui ôter sa liquidité : je lui dis que plusieurs choses blanches & brillantes paroissoient pures sans l'être, par certains sels souvent acrimonieux qui adhéroient à la superficie ; que la panacée mercurielle, dont il blâmoit l'usage, étoit de ce nombre : que de la creme de tartre bien blanche, on pouvoit en tirer

moitié terre noirâtre, & ainſi de pluſieurs choſes réputées pures.

§ 256. Je paſſai le mercure par le cuir; enſuite je le broyai bien avec du vinaigre de vin diſtillé & du ſel commun de la cuiſine deſſeché; je le repaſſai enſuite par le cuir: & pour lui faire voir que cette préparation n'étoit que ſuperficielle, je verſai ſur ſix onces de ce mercure environ ſept à huit onces de mon ſel circulé doux, qui eſt une liqueur auſſi facile à monter par la diſtillation, que l'eſprit de vin; l'ayant diſtillé au bain marie, mon mercure reſta environné d'une croute deſſus & deſſous; je verſai le mercure ſur le cuir de chevrotin; le mercure paſſa à ſon ordinaire, clair, net & ſi brillant, que renfermé dans une phiole on ſe mire dedans. Une poudre d'un blanc gris tirant ſur le bleu, reſta dans la cucurbite & dans le cuir ſuſdit. Cette poudre quoique preſque inſipide, étoit unie au mercure, quoique peutêtre lui étoit elle heterogene, & pût nuire à ſon action directe.

§ 257. De tous ceux que l'on peut dire véritablement mal panſez, *de male curatis*, c'eſt particulierement ceux qui ont été traitez du gros mal par le mercure vulgaire appliqué en friction, ou introduit dans le corps par ſuffumigation, ou pris en poudre par la bouche en panacée, nom

que les Grecs ont donné à certains nobles médicamens qui guérissoient la plûpart des maladies, ne nuisoient en aucune, enfin renouvelloient, pour ainsi dire, la nature.

Plusieurs Observations sur les mal pansez du gros mal.

§ 258. Pour voir quels sont ces maux que produit le mercure vulgaire, voici d'abord une observation de Poterius qu'il ne sera pas inutile de raporter. *Dux Mantuæ* (dit il, centur. 2. c. 2.) *voluptati deditus impuro concubitui se commiscuerat, pilulas mercuriales sumpserat, quæ ut opinor causa fuerunt doloris funestissimi per intervalla recurrentis in vertice* ... Le Duc de Mantoue abandonné à ses plaisirs, fut incommodé de ceux qu'il prit avec une meretrice : il prit des pilules mercurielles vulgaires, lesquelles, comme je le présume, furent la cause d'une funeste douleur qui revenoit de temps en temps au sommet de la tête. L'endroit du mal n'étoit pas plus large qu'un pois, sans tumeur, sans lividité ni aucun signe apparent. Il fit ouvrir cet endroit par le cautere potentiel, & il en fit sortir un peu de matiere purulente : toute la douleur cessa.

§ 259. Le même Auteur chap. 54. *in prava tentigine.* Le malade avoit pris tous les antiveneriens ordinaires inutilement;

il fut enfin guéri parfaitement par l'or diaphoretique seul.

§ 260. Le même, centur. 1. cap. 2. Un homme âgé de trente ans, étoit incommodé depuis trois ans du gros mal : l'hydropisie anasarque étoit survenue, avec une fievre lente, des ulceres dans la bouche, plus de sommeil, plus d'appétit, & des douleurs cruelles ; il sembloit être un cadavre : *Tot mala*, dit-il, *ex suffumigiis mercurii, & morbi sævitia contraxerat* ; tous ces maux avoient été contractez par les suffumigations du mercure vulgaire, & par la malignité du mal. *Adversus hydropem & febrem lentam hydrargirio concitatam, arcanum vitrioli & aurum diaphoreticum* ; il guérit ainsi, contre l'hydropisie & la fievre lente, l'huile douce de vitriol & l'or diaphoretique en bol avec une conserve. Il prenoit tous les matins une écuellée de bouillon de volaille & de mouton, où l'on faisoit cuire la consoude moyenne. Enfin il lui fit donner l'extrait de squine de salsepareille, avec le sel de gayac & semblables diaphoretiques, pendant douze jours, dissouts dans un peu de vin.

§ 261. Une femme incommodée d'une gonorrée, qui souvent est le commencement de la maladie susdite, bût d'une décoction de gayac pendant quarante jours ;

tout à coup un ſphacele ou mortification ſaiſit les parties naturelles & le fondement, avec une fievre ardente. Le vinaigre mineral éteignit l'incendie, en ſéparant les chairs mortes d'avec les vives ; l'ulcere qui reſta fut modifié par l'onguent d'œuf, où étoit ajoûté le calciné majeur ; l'ulcere guérit enſuite à la maniere des autres ulceres ordinaires. Il donna pendant trois jours l'antipiret pour détruire la fievre, & l'antivenerien acheva la guériſon. Ce calciné ſuſdit n'a pas d'acrimonie.

§ 262. Le même, cent. 2. cap. 84. *de morbo deplorato à mercurii inunctione.* Un malade qu'il nomme Hannibal, eut une défluxion conſiderable ſur les genoux & ſur les pieds ; elle fut augmentée & tellement irritée par la friction du mercure crud, continuée pendant quinze jours, que le malade couroit riſque de la vie. Il fit réſoudre 1°. la défluxion ; & pour empêcher que la mortification ne gagnât les parties intérieures, il donna tout d'abord la liqueur de ſouphre, qui eſt d'un doux acide, avec une eau diſtillée : peu après, la malignité du mercure étant réprimée & corrigée, il lui donna de notre or diaphoretique pendant quelques jours. Par ces deux excellens & très-agréables remedes, les parties ſe trouverent délivrées & forti-

fiées, & la malignité du mercure entierement détruite.

§ 263. Sans nous étendre davantage à rapporter les mauvais effets du mercure crud, l'experience journaliere nous les prouve; & si les Chirurgiens pendant les chaleurs de l'été ne contraignoient les malades de souffrir la violente chaleur du feu du foyer, on en verroit périr davantage, & tres-peu guérir.

§ 264. Paracelse qui n'est pas des plus exacts à décrire les maladies, s'est surpassé dans sa grande Chirurgie, & l'emporte sur tout autre dans les playes, les ulceres & les tumeurs reputées même incurables: il dit que tous les précipités vulgaires sont toujours dangereux par l'impression que laisse l'eau forte, qui reste toujours.

§ 265. L'on peut voir le Chapitre *de restituendis iis qui unctionibus, lotionibus, suffumigiis corrupti sunt*; des moyens de rétablir ceux que le mercure vulgaire crud appliqué en onctions, lotions, suffumigations & autrement, a infecté. L'on peut encore voir le trentiéme Chapitre *de novorum morborum ex depravata lue veneris exortorum curatione*; des nouvelles maladies qui naissent du mauvais pansement du gros mal.

§ 266. Son corallée ou mercure diaphoretique est le remede seur & agréable

non ſeulement du gros mal & des mal panſez, mais encore de pluſieurs autres maladies. Nous en parlerons dans la IVe Partie. Huit grains de ce remede dans une confection aromatique, lorſque les fluxions repouſſées font des abſcès & des ulceres interieurs, les guériſſent. Il réſout & diſſipe toutes les puſtules qui naiſſent des défluxions contagieuſes, & les guérit parfaitement. Il arrive ſouvent des paralyſes, des inflammations, des atrophies ou maigreurs, des hernies, des bubons, & des incommoditez dans les conduits des urines, des ulceres dans les reins & la veſſie. Ce mercure guérit tous ces maux-là & autres; on peut donner enſuite l'or diaphoretique.





QUATRIEME PARTIE.

Sur les Remedes.

DISSERTATION

Sur la volatiliſation du Sel ou Alcali, dont ſe fait le ſel circulé, diſſolvant, univerſel, radical, doux & ami de la nature, qui de lui-même guérit pluſieurs maladies opiniâtres, & corrige les mauvaiſes qualitez des vegetaux, animaux & mineraux, en fait d'excellens remedes, & en conſerve les proprietez ſpecifiques.

Premiere Proposition.

Menſtruum vegetabile noſtrum in naturam veriſſimæ eſſentiæ reducatur, quæ tam plena eſt virtutibus, ut ſi Medici ſcirent, per iſtam quintam eſſentiam cum quibuſdam

additionibus, mira in morbis præstarent. R. Lul. alphab.

Que l'on réduise notre Menstrue ou dissolvant vegetable en nature de véritable essence, on connoitra qu'elle a des vertus si éminentes, que si les Médecins étoient instruits de cette Quinte Essence, & qu'ils la rendissent plus specifique par des additions convenables aux maladies, ils feroient des guérisons miraculeuses.

Seconde Proposition.

Radices Minerarum simplices & composita præcipuè cognita esse debent Artifici: quia si principia naturæ ignoraverit, remotus erit ab opere, cùm non habeat super quod suam fundet intentionem. Evald. Vogelius.

Les Racines des Mines simples, & principalement les composées, doivent être connues de l'Artiste: car s'il ignore les principes de la nature, il sera éloigné de l'œuvre naturel & de l'art, puisqu'il n'a pas de sujet sur lequel il puisse fonder son intention.

Troisieme Proposition.

Nullas habemus species præter nostra metalla. Paracel. Nous n'avons pas d'autres especes que nos métaux, qui sont tirez de

la premiere matiere que la nature forme, aydée de l'art.

QUATRIEME PROPOSITION.

Metalla nostra sunt viva, spiritum habentia : Nos métaux sont vifs, & ont encore leur esprit. Cosmopol.

CINQUIEME PROPOSITION.

Metalla vulgi sunt mortua. Cosmop. Les métaux vulgaires sont morts, dès qu'ils sont arrachez de leur miniere, & par la fonte du feu.

SIXIEME PROPOSITION.

Ut metalla vulgi sint nostra, reducantur in primam materiam. Arnal. de Villanova. Afin que les métaux vulgaires puissent être les nôtres, il faut qu'ils soient réduits en matiere premiere.

CHAPITRE I.

Servant de Préface.

QUoique la nature soit ancienne, elle est toujours nouvelle dans ses productions ; & l'Art qui l'imite, a produit

dans tous les ſiecles des choſes nouvelles par ſes ſectateurs, ſelon l'étendue de leurs connoiſſances, & leur travail. Nous ne nous ſommes pas propoſé dans ces recherches, d'arriver à aucune teinture métallique, tranſmutative des anciens Philoſophes, mais conformément à la profeſſion du Phyſicien & du Médecin, nous avons recherché les grands Specifiques, pour guérir les maladies, même les plus difficiles, pour conſerver la ſanté, & ſur tout un inſtrument propre à préparer ces remedes nommez Arcanes.

. . . *quod Medicorum eſt,*
Id faciunt Medicis tractant fabrilia Fabri.

Nous ferons donc en ſorte de montrer qu'il y a dans la poſſibilité de la nature & de l'art des diſſolvans doux ſans corroſivité de ſel, amis des produits naturels, & en même tems capables de détruire les venins de pluſieurs mixtes, tant du Regne vegetal, qu'animal & mineral, ſous les écorces deſquels ſont cachées les plus éminentes propriétez pour guérir les grandes maladies, conſerver la ſanté, & rétablir l'économie naturelle du corps humain dans ſon integrité, d'une maniere agréable & ſans danger.

La brieveté que nous nous ſommes propoſée en cet écrit, & ce que nous avons

raporté de ce diſſolvant dans les entretiens ſur l'Egerie ou la Philoſophie de Numa Pompilius, ainſi que les difficultez de ſes operations tres-longues & preſque inexplicables, nous font eſperer que le Lecteur voudra bien nous diſpenſer d'entrer dans un long & ennuieux détail ſur la maniere dont il ſe fait. Vanhelmont en dit la raiſon, *ingentis eſt operis, pendetque ab eo ſolo qui eſt omnium vera ſalus.* Il ajoute pour conſoler l'Artiſte initié dans ce travail, *Si ad iſtud ignis arcanum non pertingatis, diſcite medentes ſalem tartari fixum volatiliſare, ut hujus medio veſtras perficiatis diſſolutiones.* Si vous deſeſperez de pouvoir arriver à ce grand arcane (c'eſt-à-dire à l'alcaeſt diſſolvant tres-univerſel ou au ſel circulé majeur qui ſe fait du ſel commun dans l'art) apprenez à volatiliſer le ſel de tartre fixe, afin que par ſon moyen vous puiſſiez achever vos diſſolutions. Mais il ne dit pas que la volatiliſation des ſels fixes eſt la voye qui conduit tant à l'alcaeſt qu'au ſel circulé majeur, comme nous le dirons plus amplement. Nous ne rapporterons rien de l'utilité de ce diſſolvant & de ſon uſage, que ce que nous en ſçaurons par notre experience & par celle des grands Medecins qui l'ont poſſedé : nous les citerons, afin que les curieux puiſſent y avoir re-

cours ; & nous ajouterons même des reflexions utiles dans la pratique.

CHAPITRE II.

De la Division ou des Sectes de la Médecine.

LA brieveté de la vie & la multiplicité des parties de la Medecine, en ont fait naître certaines divisions ou sectes (*a*) qui étoient nécessaires, afin que ce grand art souvent exposé aux mécontentemens de plusieurs, pût se soutenir avec honneur, & que ceux qui sont moins disposez à le favoriser, puissent & soient même obligez de recourir à quelqu'une de ces Sectes, quand ce ne seroit qu'à un regime de vivre (*b*), ils en deviennent les partisans, & agissent imperceptiblement en cela contre leur intention.

Les grands Monarques occupez du bien de leur peuple, ont cru ces divisions necessaires, parce qu'un seul homme ne peut

[*a*] Divus Hieronymus. Taceo de Medicis, *dit-il*, quorum scientia mortalibus vel utilissima est, & in tres partes scinditur ;

τὸ δογμα, την μεθοδον, τὴν εμπειριαν.

[*b*] *διαιτητική.*

que rarement exceller dans toutes les parties de la Medecine, & ils se sont fait honneur de même que les grandes Republiques, d'établir des Medecins Anatomistes, des Botanistes, des Chymistes & autres; & ont attaché à leurs Personnes sacrées des savans Archiatres, en ont fait des Ministres de leur santé, qui tiennent rang de superiorité entre les autres Medecins de leur Monarchie. Cette sage dispensation produit une noble émulation entre tous de cultiver leurs talens, & de se faire valoir dans quelqu'une de ces Sectes. Et comme il n'étoit pas permis à un chacun d'aller à Corinte, & que le nombre des Professeurs Royaux est limité, les autres Medecins prennent le parti de la Secte, pour laquelle ils se trouvent le plus de panchant, & lui donnent tout le relief qu'ils peuvent, afin que son parti l'emporte sur un autre, ou pour en temperer les avantages; & comme reciproquement l'autre parti veille également à ses interests, & à sa gloire: de là naît une certaine émulation noble, quand elle se conserve dans des limites raisonnables; & alors on peut dire, *Discors concordia servat*. L'un & l'autre parti devient agréable au Public. Enfin le travail qui tend à se perfectionner dans son état, est rarement sans récompense.

Hypocrate

Hypocrate en a possédé toutes les parties, & fait des regles qu'il a puisé dans le sein de la nature & dans l'experience, ce qui les a rendues invariables ; & quoique ses descendans ayent beaucoup amplifié ce grand art, toutes les Sectes pourtant le reconnoissent pour leur chef, sur tout les Dogmatiques & les Hermeticiens, puisqu'il a lui-même adopté leurs principes, *ignis*, *aqua* ; & cet esprit universel transformé en esprit animal ou fluide nerveux dans l'homme, qu'il a reconnu pour être la cause immédiate de tous ses mouvemens : ou comme dit Vanhelmont (*a*), Hypocrate établit solidement l'esprit ethereé & animal comme l'organe immediat du sentiment, de la douleur, du mouvement, des plaisirs, de la convenance, du symbole, de l'attraction & repulsion, des contractions & relaxations, & de toutes les altérations qui arrivent dans l'homme ; ensorte que cet esprit en s'appropriant certains objets sensibles, fait naître en lui-même des sensations. Cet esprit moteur,

[*a*] Qui spiritum vel flatum æthereum & animalem decernit immediatum organum sensus, doloris, motus, voluptatum, convenientiæ, symboli, attractionis, repulsionis, contractura um, relaxationis, alteritatum etiam quarumcumque ; adeo ut appropriet sibi objecta sensibilia, ac inde sibi fabriret ipsas sensationes, *Cap.* Sensatio, insensibilitas.

en s'écoulant le long de la moëlle allongée de l'épine du dos, & par le moyen des nerfs, penetre par tout, produit dans les muscles une explosion ou irradiation vitale; & en suivant les volontez de l'ame, dont il est le ministre & un moyen entre le corps & l'ame, il fait le bien & le mal, agissant regulierement, & rien ne s'opposant à ses mouvemens conformes aux déterminations de la volonté; c'est l'état de santé & irregulierement dans les maladies, étant excité par les causes occasionnelles: il est donc par differens égards la cause immediate & efficiente de la santé comme des maladies. L'on peut voir le second Entretien sur l'Egerie, pages 46. 56. 58.

Un Medecin peut donc être tout ensemble dogmatique & hermeticien; il paroît même en cela plus conforme à Hypocrate chef de la Medecine dogmatique; outre que les Hermeticiens le reconnoissent pour un illustre Adepte, qui a été suivi par les Arnaud de Villeneuve, les Poterius, les Penots, les Polemans & autres. L'on remarque dans les Observations Médicinales sçavantes, fidelles, exactes, & très-bien circonstanciées de Poterius, Medecin dogmatique & hermeticien, qu'il ordonne souvent des saignées avec cette circonstance, *explorata astri ascentis horâ*. Il avoit un soin particulier

avant de faire saigner ses malades, de bien prendre l'heure de l'astre ascendant, où il reconnoissoit sans doute de la réalité; & que ce n'étoit pas sans sujet qu'Hypocrate conseilloit l'étude de l'Astrologie céleste & terrestre aux Medecins. Enfin plusieurs Auteurs ont traité *de optima Medicorum secta*; & après avoir examiné les trois sectes principales & les différens systêmes des anciens, & sur-tout des modernes, ils ont panché vers celle qui s'appuie principalement sur l'experience éclairée des axiomes & des regles qu'ils ont cru nécessaires, sans s'amuser à peser le chaud ni le froid, parce qu'en effet on n'a pas encore trouvé de balances propres à cet effet autres que celles que le bon sens & une judicieuse pratique peut fournir; *artem experientia fecit exemplo monstrante viam*: La pratique clinique, le lit des malades & les bons remedes pas trop composez, & dont l'usage soit bien connu, de même que le bien & le mal qu'ils peuvent produire. Ces Auteurs ont autant favorisé la secte empyrique lettrée, qu'ils ont blâmé & rejetté les empyriques ignorans & fourbes des derniers siecles: & il nous paroît que la meilleure secte est la dogmatique hermeticienne, nommée par un heureux Assemblage, *Medicina dogmatico hermetica.* C'est ce qui se discerne dans ces paroles

d'un ſçavant Anonyme [a] : C'eſt avec juſtice que les Ecoles de Medecine donnent la préférence aux remedes galeniques & ſimples ſur les remedes chymiques communs ; car quoiqu'ils ne faſſent pas toujours des miracles, les dogmatiques ſatisfont mieux à leur conſcience. Que celui donc qui voudra s'attribuer le titre de vrai Chymiſte (ou de Phyſicien) montre auparavant par maniere de diſpute ou d'examen uſité dans les Ecoles, ſoit la liqueur alcaeſt, ſoit le circulé majeur, ſoit le circulé mineur, ſoit la teinture metallique elle-même ; & qu'il ſe glorifie alors de la prééminence ſur les dogmatiques.

[a] Scholæ Medicæ remediis chymicis communibus galenica & ſimplicia meritò anteponunt ; licet miracula non ſemper præſtent, conſcientiæ tamen ſuæ melius conſulunt. Quicumque igitur titulum veri chymici prætendit, oſtendat prius vice diſputationis, vel examinis Scholis uſitati, vel liquorem alcaeſt, vel circulatum majus, vel minus, vel ipſam tincturam metallicam ; & tunc glorietur de preeminentia ſuper dogmaticos. *Pental. in biſol. metal. cap. Quid ſint remedia chymica.*

CHAPITRE III.

De la Saignée considérée dans le temps de l'astre ascendant, & qui précede le Paroxisme ; & de la purgation pendant l'orgasme des humeurs.

PLusieurs sçavans Medecins dogmatiques, hermeticiens & autres, ont curieusement observé l'heure de l'astre ascendant qui domine sur certains corps, pour les faire saigner dans ce temps plûtôt qu'en un autre, prétendent y avoir réussi, & avoir suivi en cela le conseil d'Hippocrate. Il doit s'ensuivre qu'il y a quelque chose de réel & de conforme aux loix générales de la nature : & pour en rendre raison, il semble convenable de recourir au Magnetisme universel du monde, ou au commerce qu'il y a entre les choses supérieures & les inférieures, & qui se fait, comme disent les Philosophes, *lenocinio spiritus universalis*, par une espece d'enchantement naturel de l'esprit universel, désigné dans l'Histoire de Numa Pompilius, sous le nom double & figuré de Faune & Pic, qui alloient par toute l'Italie, *ire per omnes & terras & maria, cœlumque profundum*, donnoient des preuves

de leur Medecine & de leur art magique. L'on peut voir ces choses dont nous avons traité dans l'Entretien sur l'Egerie, pages 45 56. 58. 59. où il est parlé de cet astre qui est dans l'homme, en parlant de l'Electre mineral.

Dans le traité de l'indigestion des humeurs, nous avons fait voir page 62. & les suivantes, après Hypocrate, que nos alimens contenoient différentes émanations du dedans de la terre, tant sulphureuses que salines & minerales, tellement disproportionnées & éloignées de nos premiers constitutifs, que n'ayant pas été changées de nature par les digestions & les circulations qui se font dans les plantes, ni même dans les animaux qui se nourrissent des plantes, ne le sont que rarement dans l'homme qui se nourrit tant des viandes des animaux, que des plantes mêmes. Ces émanations résistent donc, & ne sont que très-difficilement changées dans nos digestions en chyle & ensuite en sang; elles sont distribuées en différens endroits du corps humain; restent adhérantes aux parois des parties solides, ou nichées dans les glandes, dans les visceres, ou engorgées dans les filtres qu'elles bouchent par une espece d'épaisseur muciligineuse, que Paracelse nomme tartre; ou dans les articles. Enfin ces émanations ainsi conçûes,

ſont des levains, qui par ſucceſſion de temps produiſent inſenſiblement des maladies longues & difficiles à guérir, qu'on nomme chroniques. Et même lorſque ce tartre eſt fluide ou diſſous dans le fluide du corps, tel que le ſang & les humeurs, comme il y a de l'acrimonie ſulphureuſe ou ſaline, il communique cette actimonie au fluide nerveux ou eſprits animaux, dont nous avons parlé dans le chapitre précedent, & dont le mouvement exorbitant jette tout le fluide du corps dans un pareil déſordre, échauffe & irrite l'élaſticité des parties ſolides : c'eſt l'aſcendant de l'aſtre dominant, c'eſt le mineral, c'eſt le ſouphre ou la bile qui s'enflamme ; & c'eſt le temps de ſaigner promtement & autant que le Medecin le juge convenable, pour tâcher de rétablir l'équilibre entre les fluides & les ſolides : ſans ce promt ſecours, le malade eſt en danger de périr.

Ces émanations ſulphureuſes ou bilieuſes, ſalines mercurielles ou ſereuſes, enfin minerales, ſont donc les cauſes originelles, occaſionnelles & principales des maladies ; c'eſt l'acre, l'amere, l'acide, le ſalé, dans leſquels Hypocrate reconnoît un grand pouvoir pour produire les maladies, & non pas dans le chaud, le froid, le ſec ni l'humide, qui ne ſont que des effets qui réſultent des cauſes agentes ou efficientes.

C'eſt ſur-tout dans ces cauſes ſuſdites, ſi je le devine bien, que conſiſte l'aſtre qui domine dans l'homme indiſpoſé & ſujet à l'influence ; car il y a lieu de croire que les aſtres contribuent beaucoup à la formation des ſouphres, des ſels différens & des mineraux par leurs influences aidées de l'eſprit univerſel, qui pénetrent par tout dans le grand monde, comme nous l'avons fait voir, & dans le petit monde qui eſt l'homme : outre que l'artiſte qui peut l'attraper par le travail de la vraie chymie (comme fit Numa à la Fontaine du Mont-Aventin), peut le démontrer par des experiences ſenſibles. Ainſi le magnetiſme ſuſdit peut être conçu, de même que le commerce entre les choſes ſupérieures & les inférieures : car par les ſimpaties naturelles ſelon cette regle, *ſimile ſimili gaudet*, les influences par les aſpects & par les poſitions de l'aſtre aſcendant ; ſuppoſons par exemple que la Canicule ſe rencontre directement au-deſſous du Soleil, elle joindra ſon influence particuliere à l'influence univerſelle du Soleil, qui continuera d'être la même ; pendant que celle de la Canicule ne laiſſera pas d'avoir imperceptiblement ſon effet, & cauſer une maladie contagieuſe ou autre, qui étant ordinaire à la ſaiſon, ſera cependant plus difficile à guérir par rapport à cette cauſe

cachée : ſurquoi l'on peut voir le docte Fernel [*a*]. L'aſtre aſcendant exterieur & fort éloigné d'un certain homme, peut donc par le concours de l'eſprit univerſel, aydé de ſon vehicule ou medium, qui eſt l'air, entrer dans les poulmons & penetrer dans la maſſe du ſang, puiſqu'il penetre bien dans le marbre & dans le métal, ſelon l'experience du fameux Géometre Neuton. Ainſi l'aſtre aſcendant ou l'émanation ſiderique & exterieure, peut être portée par tout le corps, comme il paroit dans la peſte par les charbons & les bubons : ſi les émanations ou particules ſulphureuſes & ſalines ſuſdites ſont confuſes dans le ſang, ou qu'elles en ſoient ſeparées & ſoient contenues dans un foyer particulier, comme il arrive dans les épileptiques, les goutteux, les purgations lunaires des femmes ; enfin dans les maladies périodiques, l'aſcendant ſyderique agitera ce foyer, & le paroxiſme arrivera : c'eſt le temps propre à donner le remede ſpécifique ; mais ſi les particules ſulphureuſes & ſalines ſont confuſes dans le ſang, pourvû que ce ne ſoit pas une fievre peſtilentielle, mais toute autre fievre aigüe, la ſaignée eſt de ſaiſon, non ſeulement parce qu'elle évacue partie de ces particules ſulphureuſes ſuſdites, mais encore parce

[*a*] *Tract. de abditis rerum cauſis.*

qu'elle interrompt la détermination au mouvement irrégulier du ſang, dont elle diminue la preſſion, & relâche l'élaſticité de fibres de ces vaiſſeaux différens.

Ce temps eſt donc à ménager à l'égard de l'aſcendant, qui eſt chez les Dogmatiques le temps qui précede le paroxiſme ou l'accès : la différence en cela n'eſt que dans la maniere de s'expliquer, & dans l'inveſtigation des cauſes, *aliud enim eſt ſcire rem, aliud ſcire modum rei.*

Comme nous venons de voir l'utilité de la ſaignée lorſque l'humeur eſt confuſe dans le ſang qu'elle agite dans les maladies aigües, de même il nous paroît que dans les mêmes maladies pendant l'orgaſme (v. pag. 88.) l'émétique ou autres purgatifs doivent avoir lieu : le temps de l'orgaſme eſt lorſque l'humeur mauvaiſe, les particules ſulphureuſes & ſalines, ou le tartre contenu dans les glandes inteſtinales, mezenteriques, & autres du bas-ventre, s'en dégagent, ſe répandent, agitent & produiſent des douleurs, des irritations, des vents, des inquiétudes : dans cette agitation elle pénetre ſouvent dans le ſang, ſi on ne prend auſſitôt l'occaſion de l'évacuer. Voyez page 89.

Ce que nous avons dit de la ſaignée dans le temps de l'aſcendant, ou qui précede le paroxiſme ; & de la purgation dans le

temps de l'orgasme, qui peut durer six, douze à vingt-quatre heures, ne peut avoir lieu que dans les maladies aigües, & que très-rarement dans les chroniques & périodiques, comme dans la goutte, dans l'épilepsie & autres, parce que leur cause n'est pas dans le sang ; & quoiqu'elle puisse être nichée dans le bas-ventre, lorsqu'elle sort de son foyer, elle affecte le fluide nerveux, sans alterer la circulation du sang. Mais comme notre intention est de parler des remedes qui peuvent guérir ces maladies, nous verrons quels ils sont, leurs propriètez spécifiques, & leur usage.

CHAPITRE IV.

Des Principes principiez ou meteoriques.

COmme il se forme dans l'air différens meteóres, de la neige, de la grêle, des exhalaisons, des vapeurs sulphureuses, salines, aqueuses, mercurielles, & que ces mixtions faites en l'air, produisent des corps, des foudres, une espece de manne, quelques sortes d'animaux mêmes, comme de petites grenouilles, que j'ai vû tomber dans un temps chaud, avec une petite pluie, & que des Officiers d'armée m'ont assuré avoir vû tomber sur leurs tentes : ce qui

prouve ce que dit Ovide, *Vapor humidus omnes res creat*, la vapeur humide produit toutes choses, parce qu'elle contient souvent quelques semences & quelques ferments ou sels, qui dans un humide échauffé, comme dans leur matiere & matrice, produisent leurs especes.

Il se fait même des metéores dans les operations chymiques, dans les calcinations, les sublimations, les distillations des marcassites & des mineraux, & dans leur destruction. Je dis destruction; car qui ne sçait dépouiller ces choses & les métaux de leur vieille forme & de leurs souphres impurs, ne peut à plus forte raison leur faire recevoir une forme nouvelle infiniment plus excellente [a]. Les vapeurs sont les élémens des métaux, parce qu'ils en sont faits, & qu'ils doivent être résous en vapeurs, pour être changez & devenir des êtres nouveaux. Il faut donc pour concevoir la matiere de la Philosophie, qu'elle soit dépouillée de toute forme; alors une forme nouvelle y est introduite: car dans la génération des choses il y a un procedé naturel à suivre, qui est de passer de la premiere forme à la derniere par plusieurs formes moyennes: ce qui suppose

[a] Qui metalla veteri forma spoliare nequit, is minus formam novam ipsis inducere potest. *Lul. alphab.*

dans l'art naturel plusieurs operations, décrites & répétées dans les bons Auteurs.

Dans la formation des metéores, les vraies mistions sont spiritueuses, ou se font des petites parties qui s'embryonnent & grossissent ensuite. Dans cette mistion, les élémens se pénetrent & s'unissent ; mais cela ne peut se faire tant qu'il y a de l'impureté dans le choses qui exhalent ; & quand il y en a, les choses ainsi mêlées ne le font que corporellement : cela paroît dans la préparation du cinabre artificiel.

Dans la dépuration du tartre calciné, blanc ou rouge, par les lotions qui se font avec l'eau-de-vie, à laquelle on a ajouté une portion d'esprit acide tiré du tartre ; l'eau qui dominoit par sa quantité dans l'eau-de-vie, par l'attouchement du tartre, est séparée ; le tartre imbibe l'eau insipide, & une liqueur acide non corrosive, mais semblable au jus de citron ; dans la distillation l'esprit ardent passe le premier, l'eau insipide suit, & ensuite la liqueur acide. Ces élémens simples ou principes, ont été principiez ; ainsi d'un mercure, par exemple, souphre ou sel simple, il s'en est fait un principe principié ou meteorisé, qui est un état moyen entre un principe & un mixte parfait. Ainsi dans l'ope-

ration ſuſdite, le tartre calciné & fixé s'unit en partie à la liqueur diſſolvante, qui eſt huileuſe & qui volatiliſe quelque choſe du ſel fixe ; ce qui ſe connoît, parce que l'eſprit ardent & la liqueur qui le ſuit, en montant par l'alembic, acquert une douceur ſucrée : la liqueur acide ſuſdite participe auſſi de cette douceur qui a rapport au ſucre, & que *Poterius* nomme *liquor dulcoacidus*, qui a pluſieurs propriétez. Ce qui reſte après que les trois quarts de la diſtillation ſont paſſez, eſt une eſpece d'huile jaune, douceâtre, plus ou moins acide. Si on en jette quelques petites portions ſur quantité de cette liqueur diſtillée ſuſdite, le tout s'embraſſe, devient comme du lait, & ſe précipite en caillé blanc, que *Vanhelmont* nomme *offa alba*. L'humidité ſuperflue étant ſéparée, ce caillé blanc eſt un mercure à demi coagulé : il a des vertus dont nous aurons occaſion de parler.

Un principe principié ou météorique eſt dans la voie d'acquerir une perfection plus grande. Comme ces principes participent les uns des autres par différens mélanges, ils ſe tranſmuent facilement enſemble : en ſorte qu'un mercure, par une élémentation nouvelle, devient ſouphre ; ainſi c'eſt un ſouphre mercuriel, ou un mercure ſulphureux, ou un ſel ſulphu-

reux, &c. Ce sont donc des mixtes imparfaits, peu liez ou tout ouverts : en sorte que par l'addition d'un autre élément, ou par la soustraction de celui qui dominoit, le principe principié est converti en un autre qui lui est prochain.

La nature aidée par l'art qui lui administre ce qui lui est nécessaire pour lui faire produire une chose, fait passer ses principes par la nature ou vie moyenne & metéorique, parce qu'elle ne passe pas d'une nature à une autre sans passer par un milieu : les metéores sont ce milieu ; ils sont mixtes, peu liez & mêlez ; ils n'ont pas la nature & la forme des mixtes, & ils sont pourtant différens de l'état naturel des principes. Ils sont mixtes imparfaits à cause de leur promte dissolution, & de leur génération soudaine. C'est ce qu'ils appellent Mercure du mercure & souphre du souphre ; mais qui n'ont jamais été mercure, ni souphre, ni sel vulgairement connus, quoique communs dans l'art & dans leur famille ou regne.

En jettant une partie du souphre salin ou huile jaune, sur trois ou quatre parties du mercure aërien, doux ou acide, la mistion s'en fait à l'instant ; elle est imparfaite, car le principe actif qui domine, reprend facilement sa nature, & peut produire des nouvelles précipitations ; le pré-

cipité qui en résulte est souphre & mercure tout ensemble ; il est doux & purge insensiblement par bas seulement, en dose de deux grains.

La cause materielle éloignée de ces meteores, sont les trois principes ; & la cause prochaine sont les esprits, avec lesquels les souphres & ensuite les sels sont volatilisez par la vertu de quelque cause efficiente ignée. La vapeur est un esprit ou fumée humide, produite du phlegme, si elle est aqueuse ; du souphre ou de l'huile, si elle est inflammable ; ou du mercure, si elle est spiritueuse & venteuse. La vapeur est soulevée en-haut par le feu qui est en elle, ou parce que le feu ordinaire, par sa chaleur, dilate les pores, étend les particules sulphureuses, flexibles & rameuses, qui se laissent élever : le feu qui est dans ces choses, est leur souphre, réduit de puissance en acte ; de là vient que la vapeur est appellée meteore.

Personne ne doute que la terre ne soit le réceptacle des influences célestes : elle est la mere des mineraux & des vegetaux, par l'operation des élémens, Le Physicien chymiste a une matiere qui paroît uniforme, quoique formée de deux agents naturels, qui agissant l'un sur l'autre, cessent d'être ce qu'ils étoient, pour produire une matiere, qui par son origine est autant

animale & vegetale, que minerale; quoique par après elle incline vers la nature minerale, par les séparations des superfluités aqueuses & terrestres. Ces séparations se font par le feu, par l'eau étherée, par l'esprit de vin igné, & par les humiditez mêmes qui en ont exhalé par le *serum lactis*; ces choses ont une vertu coagulante occulte.

Cette matiere contient les trois principes, & on peut les en tirer : le souphre intérieur est son feu, sa vie, sa lumiere, qui est excité par le souphre extérieur, qui s'enflamme & domine dans un brazier de feu de charbon, la matiere s'ouvre; & c'est alors qu'un esprit double hermaphodit, blanc & rouge, mercure & souphre, esprit & ame, Pic & Faune sortis du mont Atlas, & qui se promenent dans un grand balon de verre, qui est en ce cas l'Italie, ou leur monde : enfin ces vapeurs célestes, après avoir senti le froid extérieur qui leur est ennemi, se convertissent en eau, qui se mêle avec celle qui est au bas du balon; c'est la Fontaine du mont Aventin. Cet Embryon hermaphroditique, en sortant de la montagne, semble vouloir tout rompre; il faut de la prudence & ne pas trop l'irriter, quoiqu'il faille pourtant qu'il naisse : c'est alors ce que dit Hermès, *ventus in utero portavit*, le vent porte l'ame

en ſon ventre : le vent eſt interpreté l'air, l'air eſt le mercure ou l'eſprit.

L'on dira que la chymie ordinaire prépare un eſprit de nitre, & qu'après des vapeurs blanches il en vient de rouges ; & que cependant les Chymiſtes ne font pas un ſi grand myſtere de leur eſprit de nitre, qui eſt une eau forte, que ces Philoſophes ténebreux en font du leur. Nous convenons de tout cela, & nous diſons que leur eſprit de nitre eſt la figure de celui dont nous parlons, & qu'il eſt avantageux aux Inquiſiteurs de la chymie d'Hermès, d'être inſtruits de la chymie vulgaire, qui tire des vegetaux & des animaux bien préparez des remedes fort utiles dans les maladies : nous les approuvons, mais nous rejettons abſolument les Sophiſtes nommez ſouffleurs ou Alchymiſtes ignorans, qui par ce nitre des vieux murs & ſemblables ſels corroſifs, entreprennent de faire par leur moyen ce que leur nature ne permet pas. *Ainſi ils n'ont pas de ſujet ſur lequel ils puiſſent fonder leur intention*; qui eſt notre ſeconde prépoſition.

Notre nitre eſt mineral, & nous le formons de la décompoſition de deux, trois, quatre, ou pluſieurs choſes ; dans les filets duquel ſe prennent ces deux excellens principes mercure & ſouphre, qui en con-

tiennent un troisiéme d'une maniere singuliere ; & où s'extrait le souphre, là s'extrait en même temps son noble mercure ; l'un est aimant de l'autre ; c'est Pic & Faune : ils sont alliez & ont une croix au-dessous, pour marquer qu'ils sont Homogenes & Volatiles ; autrement ils n'auroient pû courir toute l'Italie, ou tout le monde philosophique cristallin, comme l'enseigne l'Egerie de Numa.

SONNET.

Voyez la diligente Abeille,
Qui dès l'aurore s'éveille,
Pour cueillir le Lys & le Tein :
Imitez-la ; poussez plus loin.

Et voyez ce que la Corneille
Porte en son nid dans sa corbeille ;
C'est, dit-on, du miel & du vin,
Crûs tous deux du Mont Aventin.

C'est ce qu'il faut aux vrais Chimistes ;
Laissez les vieux murs aux Sophistes :
Faites un nitre mineral,
Et tirez-en l'esprit & l'ame,
Mercure & souphre, au feu de flâme :
C'est Pic & Faune, eau, feu vital.

Quoique Pic & Faune fussent déja ve-

nus se rafraîchir à la Fontaine du mont Aventin, après avoir couru toute l'Italie, & y eussent reçû un renouvellement de forces en leurs membres, après lequel ils donnoient dans leurs nouvelles courses des preuves de leur Medecine & de leur art magique ; ils n'avoient pas encore été pris par Numa en cette Fontaine. Les enseignemens d'Egerie le firent triompher de l'adresse à s'échaper de ces deux inséparables Voyageurs. Il se servit donc de l'attrait du miel & du vin pour les surprendre, parce que la divine Egerie, par son astrologie, prévoyoit la peste dont Rome, Ville cherie des Muses, devoit être affligée.

Ce fut donc pour dissiper les maux qui menaçoient Rome, que Numa Pompilius fit construire un Temple à l'honneur de la Déesse Vesta, & préparer un feu immortel & incorruptible, qu'on a depuis appellé Alcaest, parce qu'il se fait du grand alcali, sel de tartre solaire très-pur, mercure préparé, miel fait de l'électre mineral, cuivre ou laton philosophique, duquel Numa fit faire le divin Bouclier, qui délivra Rome de la peste, & qui est une vraie teinture metallique, quinte essence, puisqu'il est dit que Pic & Faune étant pris par le miel & le vin dans la Fontaine, y transmuerent leur essence en quinte

essence, parceque cette transmutation devoit rendre leur essence plus excellente, & guérir les grandes maladies d'une maniere presque miraculeuse. Le fameux mercure diaphoretique, qui est l'or horizontal, approche de cette quinte-essence, & dérive de la même source.

Le sel circulé majeur se prépare aussi de cette matiere de miel, qui devient sel commun dans l'art; il corporifie l'esprit universel désigné par Faune & Pic, qui sont pris à la Fontaine du mont Aventin. Ce sel est jaune & onctueux comme un beau miel; il se liquefie à la chaleur, & se durcit au froid. C'est ce sel qu'il faut volatiliser par l'esprit double, huileux & mercuriel, en réunissant ce Prothée à sa mere, qui est la chaste Diane, après les lotions faites au temple de Vesta. Notre mercure préparé, dit le Chevalier Riplée, est notre miel; *mercurius noster præparatus, est mel nostrum.* Car comme l'abeille extrait la quinte-essence des fleurs, ainsi fait notre mercure, les quintes-essences & les teintures des métaux. Le menstrue qui dissout les métaux en souphre & en sel, extrait aussi les couleurs & les sels des pierres précieuses; puisque l'esprit universel donne la forme aux choses, il peut donc en attirer à soi les vertus.

CHAPITRE V.

De la maniere de volatiliser le Sel fixe, son usage & ses propriétez.

CE sel est un principe principié : il est le fondement des deux autres principiez susdits. Il ne peut être volatilisé que par la soustraction d'une terre figeante sulphureuse ; ou qu'en l'ouvrant par une eau de son genre & de son espece, désignée agréablement & sçavamment dans les vers du Poëte Augurelle, il spécifie l'espece & la forme de cette substance mercurielle volatile, ou Eau des Philosophes.

Nec maris immensi reputes aut nubis aquosæ,
Vel liquidi fontis similem quam quærere lympham
Instituis, neque quod tu observare memento,
Humectat propius cui venerit, arida namque
Pulveris hæc extra in se prodit, at imis
Vivida contusi liquat in penetralibus auri.

Ne croyez pas cette eau de mer, fontaine ou nue
Humide dans son centre ; elle est seche à la vûe :
Elle humecte son sel, l'éleve & le dissout,
En reçoit les vertus, & l'odeur & le goût :
C'est l'eau vive & feu doux, autrement Pic & Faune,
Qui dissout, & s'unit au centre de l'or jaune.

Cette eau vive & feu doux est l'*ignis aqua* d'Hypocrate, nom indéclinable. Ce génie de la Médecine dogmatique & hermeticienne dit que les Artistes dissoudent l'or par un feu doux : surquoi l'on peut voir Hypocrate Chymiste de Tachenius : *Artifices igne molli liquant aurum* ; ce feu doux n'est autre que notre feu liquide & aërien.

Ce que nous avons dit ci-dessus chapitre IV. du bouclier de cuir, & dans le dialogue sur l'Egerie de Numa, a raport au premier être du vitriol de Venus, vitriolisé philosophiquement, dont on peut faire la vraie pierre de Butler, ou une excellente teinture physique.

Nª, 1º. Sur sa préparation si fameuse dans Vanhelmont, il faut avoir un esprit

volatil très pénetrant, qui ne puisse alterer leurs propriétez spécifiques, les ouvre & dissoude, non par corrosion, mais par une certaine conformité entre le dissolvant & le corps metallique dissoluble.

2°. Ce dissolvant doit avoir un rapport d'origine avec les choses minerales & metalliques, & en pénetrant dans leur centre, il doit s'unir à leurs petites parties; & en les ouvrant, il doit amollir leur tissu serré par la coagulation naturelle, sans adherer à leur superficie : ce qui boucheroit leurs pores, comme font les dissolvans vulgaires, eaux fortes & regales.

3°. Le corps metallique dissout & le dissolvant, doivent passer ensemble par la distillation en liqueur; sçavoir l'esprit du metal, son souphre & son mercure corporel. C'en est donc la destruction jointe à la volatilisation du corps; il en résulte la dépuration, sans que les parties intégrantes & essentielles des métaux en soient alterées, mais beaucoup augmentées en vertus.

4° Ces parties intégrantes séparées des impuretez terrestres, fulmineuses ou sulphureuses, aqueuses, & autres heterogeneitez non metalliques; & ensuite en réunissant ces parties dépurées, elles font un nouvel être, corps ou métal philosophique, dissoluble à une chaleur douce,

étant

étant revivifié, avec la conservation de ses proprietez & autres acquises par ce renouvellement.

5°. La réunion de ces parties intégrantes produit donc un être neuf plus parfait qu'il n'avoit été formé par la nature qui avoit assemblé & coagulé le pur & l'impur tout ensemble ; car elle n'a pas de vaisseaux propres à les separer ; l'art la surpasse en cela : mais la nature fournit à l'art la matiere ; l'art commence donc, où la nature finit, & rend l'or même plein d'une teinture assez abondante, pour en donner aux autres métaux : au lieu que la nature le laisse dans un reserrement ingrat, & rien ne peut y entrer pour la perfectionner, que le seul dissolvant.

6°. Le Dissolvant naturel tire des matrices minerales ou des marcassites, leurs embrions, esprit & souphre volatil, desquels par influence astrale il a été formé lui-même. Il peut donc rentrer dans le sein de sa mere, sans violer les loix de la nature, & délivrer sa mere du concubinage qu'elle entretient avec le chien de Corascene ou souphre impur arcenical, qui est la proye des Sophistes. Quant à ce que nous avons dit de Faune & Pic, mercure & souphre, seconde matiere qui d'invisible est rendue visible, cet esprit double réduit les métaux naturels en mi-

neraux purs, je veux dire en vitriol fouphre & sel de nature, pleins de vie & de vertus, afin que le Medecin puisse y chercher sa pharmacie, qui est encore nouvelle; car chaque siecle la voit naître, comme chaque année son Almanac nouveau, lequel quoique devenu vieux garde son titre premier. Ainsi la Philosophie naturelle, quoique tres-ancienne, renaît, mais toujours avec quelque chose de nouveau.

7°. La préparation du dissolvant qui se tire des mêmes matieres & matrices susdites, est possible; parce que l'esprit, le souphre & le sel, & les premiers ètres sont aussi efficaces dans les mineraux que dans les métaux; & on peut les en tirer plus facilement, en moins de tems & de dépense: ce qu'on entreprendroit presque inutilement de tirer du corps ingrat des métaux, sur tout des parfaits, dans lesquels sont à la verité ces premiers êtres ou constitutifs des métaux, mais d'une maniere tres-pressée & si étroitement unie aux parties visqueuses fusibles, que dans la fonte du feu, toutes ces parties essentielles & integrantes restent ensemble, ou s'en vont en fumée & en exhalaison de compagnie: au lieu que dans les marcassites & les mineraux ils y sont d'une maniere étendue dispersée, & sont entremêlez d'heterogenéitez terrestres, aqueuses &

combuſtibles ou fulmineuſes, comme par le l'Egeria : ce ſont des pieces ajoutées & mal couſues, qui ont empêché que les marcaſſites & les mineraux ne ſoient venus à la perfection metallique : ce ſont donc des métaux non meurs & non fondus, ils ont encore leur eſprit qu'on peut en tirer. Enfin ce ſujet après quelques préparations, devient l'Electre mineral, corps ouvert où reſide la clef qui ouvre le palais du Roy, car les trois principes y ſont en liberté & auſſi excellens que dans le meilleur or ; auſſi ce ſujet ſe dit-il alors Or philoſophique & mercure coagulé.

80. Cette réduction d'un metal en un mineral, ou vitriol, eſpece de gomme qui peut ſe couper avec le couteau, eſt déja tres utile dans les maladies. Mais elle n'eſt pas encore la premiere matiere du metal ; car il faut que ce vitriol ſoit réduit en eſprit, en huile & liqueurs ſubſtantielles, qu'on peut encore rendre en poudre ſans aucune addition ; car cet eſprit ou huile miſe en digeſtion ſe condenſe, & ſe convertit enfin en poudre remplie d'humide radical & de chaleur naturelle : ce que prouve l'œuf, qui par ſa ſeule coction ſe durcit. Ce ſont là les vraies Panacées des Anciens, qui gueriſſent toutes les maladies, & conſervent ou prolongent le cours de la vie en ſanté.

9°. Les Auteurs disent qu'on peut abréger le temps de la coagulation spirituelle susdite, & la rendre universelle, si on ajoute à dix parties de cet esprit universel dissolvant, une partie d'or purifié. Cet or s'y dissout ; & les ténebres disparoissant, l'esprit devient corps (*a*), & le corps devient esprit ; l'or se résuscite & devient spirituel & médicament universel, les livres sont pleins de pareilles procedures. Si on y ajoute d'autres métaux pour ferment, le médicament devient plus particulier, comme dit Poterius, parceque cet esprit ou ce mercure reçoit les proprietez & le caractere de tout ce qui lui est ajouté, qui est de son espece, de même que la cire reçoit l'impression du cachet. Ce qui en résulte a des vertus qu'on peut voir dans le Traité *de medicamentorum chymicorum viribus*, du savant Penot.

10. Un Médecin dogmatique peut selon les indications disposer ses malades à prendre ces médicamens quelquefois par d'autres médicamens ordinaires, ou les ajouter à ceux ci, selon qu'en usoit Poterius tres-savant Médecin dogmatique & Herméticien : il est bon que le Médecin connoisse quel est l'arcane qui est proposé ou qui lui tombe en main, quel est l'Au-

[*a*] C'est Pic & Faune pris à la fontaine du Mont Aventin. *V. l'Egerie.*

teur qui l'a préparé : ensuite l'étude qu'il a fait sur les Auteurs qui en ont traité, lui suffit pour en regler l'usage.

CHAPITRE VI.

Des préparations du vitriol doux de Venus, vitriolisé philosophiquement, & de ses proprietez.

COmme cette préparation se trouve toute entiere dans le Traité *de Sulphure philos.* de Poleman. la vitriolisation, la distillation & les proprietez de cet admirable esprit se trouvent tres-bien circonstantiées dans la savante Chymie de le Fevre, à laquelle on peut avoir recours.

Polemon dit après Vanhelmont, & l'experience prouve que ce vitriol est doux comme le sucre, & qu'il fortifie déja la nature, concilie le sommeil, appaise les douleurs, & qu'on peut le donner aux enfans mêmes. Il se fond comme la cire sur le feu ; il ajoute que sa vertu balsamique est extravertie, ou comme dit Vanhelmont, *Ludit in superficie dulcedo sulphuris vitrioli veneris extracti.* Son odeur est aromatique & forte, sur tout s'il a été dissou dans l'esprit de vin dans lequel il se fond d'abord, & qu'on l'y laisse quel-

ques jours en digeſtion. Alors il a beaucoup de vertu en médecine pour en prendre interieurement ; de même que dans les maladies exterieures, à cauſe de ſa grande douceur balſamique, dans les playes nouvelles, dans les ulceres perilleux & dans les tumeurs regardées comme incurables : ſes effets ſont tels, que toutes les autres choſes balſamiques n'ont rien qui en approche. Voici une emplâtre de la compoſition de Poleman, & qu'il nomme Emplâtre d'or par ſes vertus.

Prenez le ſouphre d'anthimoine, & verſez deſſus de l'huile de lin recente, digerez pendant quelques jours dans une phiole, l'huile deviendra rouge & balſamique. Verſez ce beaume de ſouphre dans un poëlon de cuivre, & ſur une livre ajoutez-y demi livre de litharge broyée, ayez ſoin de bien mouvoir auſſitôt, juſqu'à ce que la litharge ſoit tout-à-fait fondue ; alors ajoutez-y demi livre de graiſſe humaine ou de porc, ou de beurre frais ſelon que les cas le demandent : ajoutez enfin une once & demie de notre vitriol doux de Venus, & autant de cire qu'il en faut pour donner la conſiſtence à cette emplâtre vraiment ſolaire.

Juncken ſavant Médecin moderne, obſerve avec raiſon que le ſouphre d'anthimoine doit avoir été préparé avec l'alca-

si igné ; & j'ajoute que pour que ce soit un vrai baume qui soit encore tres-utile, pris interieurement, qu'il est avantageux après l'extraction faite de la distiller & cohober par la cornue.

L'onguent suivant est pour servir dans les maux qui ne souffrent pas les choses grasses & onctueuses. Prenez quatre onces de miel tres pur, douze onces de suc de plantin exprimé & dépuré, & deux onces de notre vitriol doux de Venus, faites cuire doucement jusqu'à ce que le tout s'épaississe, alors ajoutez-y demi-once de saffran oriental bien broyé ; & pour que le tout soit plus efficace, ajoutez-y un peu de baume d'anthimoine susdit. Les vertus de ces deux remedes, comme l'a éprouvé Juncken & moi-même, l'emportent de beaucoup sur tout autre remede dans les playes & les ulceres les plus mauvais : cela paroît même par le simple emplâtre de verd de gris réduit en emplâtre avec la cire qui emmollit merveilleusement les tumeurs dures des mamelles.

Mais si ce vitriol qui est encore crud & volatil, montre cependant de si grandes vertus, que ne dira-t-on pas de son esprit & de son huile plus douce que le miel, & qui pourtant a la force d'ouvrir & dissoudre ? Voici comme en parle la savante Chymie de le Fevre Apoticaire du Roy

d'Angleterre. Cet esprit étant rectifié monte aussi facilement que l'esprit de vin, en un esprit subtil & non corrosif, mais pénetrant, qui renferme des vertus inexprimables en soi-même, soit pour s'en servir comme de remede, soit qu'on l'employe à la préparation des autres médicamens; car ce noble esprit ouvre & dissout les corps sans les corroder, ni alterer leurs vertus seminales, a la même vertu en médecine, & a la même puissance dissolutive après avoir servi à la dissolution & à la préparation de plusieurs matieres differentes, pierres préieuses, corail ou métaux; car après l'avoir retiré, il a toujours agi avec la même vigueur qu'il avoit auparavant : je ne dis pourtant pas qu'il soit inalterable : outre-que dans les maladies c'est un remede souverain contre l'épilepsie, de quelque espece qu'elle soit, contre les irritations de la matrice, les maladies mélancholiques, les douleurs des hypocondres, contre l'apoplexie, les maux de tête inveterez, les maladies scorbutiques. On le donne depuis une goutte jusqu'àdix, ou jusqu'à une agréable acidité, dans des liqueurs appropriées (& qui se trouvent déduites p. 275. en parlant des proprietez de l'huile ou essence de souphre). Zuvelfer Médecin de l'Empereur nous a découvert ce thresor) plusieurs autres avant lui en

avoient parlé, & fur tout Vanhelmont, Paracelfe & Bafile Valentin) *Summatim*, dit-il dans fon Appendice, *in multis affectibus qui herculea remedia rident, ad hunc spiritum tanquam azilum, si quis accurrerit, medicamen reperiet quovis pretio redimendum, hoc fruere secreto, & favore mei pro fideli communicatione benevola persevera.* Ce remede & ce diffolvant font une même chofe.

La diftillation de cet efprit étant faite, & étant tout paffé en efprit verd, ce qui eft, dit-il, un travail qui n'eft pas ordinaire, & fe trouve dans les écrits de Bafile Valentin & de Paracelfe: on fepare enfuite le premier diffolvant qui a vitriolifé le cuivre, & dont nous avons parlé amplement dans les obfervations du Chapitre précédent. Ce diffolvant fe fepare par le moyen de l'efprit de vin auquel le diffolvant s'unit, & paffe enfemble par la diftillation du Bain-Marie. L'ame du cuivre où cette prétieufe fleur du fouphre refte dans la cucurbite, c'eft le vrai crocus ou faphran de Venus; on peut préparer de cette forte l'or & le fer & autres, & en avoir les vrais crocus des Anciens qui font beaucoup plus excellens que leurs vitriols. Il ne s'agit plus enfuite que de digerer ces metaux réfufcitez, & de les fixer par le moyen de l'alcali fixe volatilifé ou fel circulé, qui ouvre & fer-

me comme on voit, l'entrée des metaux, & en fait les vraies Panacées des Grecs, & non pas de nos Chymistes modernes, ou du moins en tres-petit nombre. En ces Panacées & semblables ont abouti toutes nos recherches, nous avons taché de rassembler & d'éclaircir ce que tant d'autres ont disperlé, & nous souhaitons que d'autres en profitent attendant mieux. *Multa detexi*, dit Basile Valentin, *ab initio quibus finem quæras.*

CHAPITRE VII.

Du souphre magnétique meteorisé, & de son huile.

LE souphre est connu pour une substance inflammable : on peut voir les Auteurs sur quantité de choses moins utiles que celles que nous avons à en dire : ces choses sont un peu voilées à la verité, mais à desirer par leurs éminentes proprietez : nous procederons en ce que nous en dirons d'une maniere moyenne entre la vulgaire & celle qui est tout-à-fait cachée, & jette même par un rafinement hors des voyes ceux qui pourroient avoir bien commencé la recherche de ces pretieux remedes.

Comme les ſouphres qui ne ſont pas encore ſeparez ſont des ſeminaires d'impuretez qui produiſent quantité de maladies, & contiennent en même temps les plus éminentes proprietez pour les guerir : il s'agit d'abord d'en ſeparer ces impuretez en les ſublimant ou les élevant, ſoit de leur propre colcotar, ſoit du colcotar du vitriol mineral, dont Paracelſe & Vanhelmont font tant de cas, parce qu'ils emportent dans ces élévations des eſprits & des ſels centriques, & laiſſent une terre mauvaiſe & un ſouphre impur, engagé dans leur colcotar.

On a un ſouphre criſtallin, qui contient le ſouphre central, anodin & ambrionné, qui eſt ſel doux & ſouphre pur tout enſemble : on peut enſuite le diſſoudre à chaleur lente dans quelque ſorte d'huile aromatique : on les broye avec l'alcali, & après une digeſtion lente on les fait paſſer par la diſtillation de la cornue, & on a une noble eſſence de ſouphre, dont le ſavant Penot dans ſon Traité *de viribus medicament. chymic.* declare les proprietez & l'uſage qu'on peut en faire par quelques additions ou par des vehicules aſſez & appropriez aux maladies. Voici l'ordre qu'il y tient à peu près, l'experience en confirme les effets.

Cette eſſence guérit l'eſtomach, le

foye, la ratte, la matrice, la vessie, incommodez d'une abondance d'humeurs crues, & en détruit la putréfaction. On donne quelques gouttes de cette huile ou essence dans quelque eau distillée ou dans la décoction de quelque plante convenable (selon l'indication & que le Medecin le juge à propos) ; on trempe le bout d'une plume en cette huile, on délaye ce qui s'y attache dans la liqueur, & on la boit. Dans la *douleur d'estomach* & celle du *boyau colon* qui est causée par les vents, on en prend dans l'eau de camomille; dans l'*orexe* ou douleur tres-vive de cause froide, avec l'eau ou décoction d'absinte ; dans l'*hydropisie*, avec l'eau froide ; dans la *douleur de matrice*, dans du vin où aura bouilli une pincée de béthoine & de matricaire.

Dans la *suppression d'urine*, en vin blanc où aura bouilli de l'ail. Cette huile prise interieurement ou appliquée, a la proprieté d'attirer & de *guerir les fissures du fondement*, *sa chûte*, *ses apostemes*, *demangeaisons*, &c. par une douce onction ou attouchement.

Elle guérit la *douleur des oreilles*, le tintoin, les vers, leur ulceration, la chute des cheveux ; les *bubons*, en trempant un peu de cotton ou de laine en cette huile, & fomentant.

Cette huile tempere & échauffe tres-peu par rapport à sa mixtion : elle guérit les *maladies des articulations*, elle consolide admirablement bien les playes & les ulceres, & produit bientôt une chair louable, comme les *ulceres de la tête*, dans le crane fracturé qu'elle extrait : les contusions des membres, la dislocation remise en sa place. Elle guérit la *galle*, & toutes les saletez, *tubercules de la peau*, *fœditez* : elle amolit & dissipe par son attouchement même *le cancer* : elle guérit *les crampes*, elle desseche les tubercules & les tumeurs, appliquant dessus de la laine trempée. Elle guérit les ulceres du *tybia*, les playes profondes sur tout & celles qui ont des cavitez, les varices, les vomiques, & semblables ; les *ulceres* nouveaux & inveterez avec putrefaction, quelque brûlure que ce soit.

Dans *les ulceres & les pustules de la bouche*, y en appliquant souvent avec le bout d'une plume. Elle blanchit les dents par son attouhement : si toutes les dents font mal, on en fait tomber deux ou trois gouttes dans la décoction de mente que l'on tient dans la bouche : elle guérit les maladies de la *rate* avec eau de tamarin ou de capillaire : les *douleurs des intestins*, si on en prend deux gouttes en eau de rue en été, & l'hyver en eau de vie.

Elle guérit le *gros mal, la gale* qui en procede, les pustules du visage & autres infections, prise en eau de fumeterre & de fleurs de geneste. Elle tire dehors les verrues, & guérit la tumeur qui vient sous la langue des enfans. Elle guérit la résolution des membres & les maladies froides, appliquée en liniment, & détruit les écrouelles, les hemorroides internes & les douleurs qu'elles causent, appliquée en liniment, de même que les fissures de levres & des autres parties. *Pour tirer le mercure du corps des mal pansez du gros mal*, on en frotte le malade tout en sortant du bain. On en donne aux *Epileptiques* dans la décoction de béthoine & de pivoine. Dans la *toux facheuse*, en décoction de semence d'eurtie & d hyssope dans du vin. Elle guérit la *colique miserere*, appliquée en liniment : elle guérit les *herpes rampantes*, vives, feu volage, gratelles, morphée, la *dureté des mamelles*, leur tumeur, leur ulceration, le *cancer*, & les morsures des animaux : on en imbibe un morceau de drap de laine, elle conduit à maturité, mondifie & emmollit les nodositez des nerfs, les os fracturez & calleux, par cette application ; de même que le panaris & la paralysie.

Elle guérit les *fievres* ; *la quotidienne*, en décoction de romarin ou de menthe en

vin qu'on prend avant l'accès : dans la *fievre tierce*, on la donne dans du vin où l'on fait bouillir legerement la petite centaurée. Dans *la fievre quarte*, on la prend en eau de buglose. Dans *les fievres putrides*, pestilentielles & la peste, on la prend en eau de pinpinelle avec le sel de la plante, ou on la prend dans du vin après quelques ébullitions avec le raifort, on y ajoute un peu de thériaque.

Pour la *goutte froide* & les engelures, on applique un morceau de drap de laine imbibé de cette huile : elle conduit les abscès à maturité, & fait percer les apostemes arrivez à maturité.

Enfin cette huile est un vrai baume qui ne permet pas que ce qui a vie ou qui cesse de l'avoir, tombe en pourriture ; mais elle conserve le corps dans son integrité ; en sorte qu'aucune impression céleste, ou corruption produite par les élémens, ou introduite par la naissance, ne puisse nuire au corps : *ita efficax est oleum sulphuris, ut vivum nec mortuum sinat in putredinem transire, sed corpus tuetur integrum, ut nec impressio cœlestis, vel ab elementis profecta corruptio vel ab ortu inducta obesse ei possit.* Parac. & Penotus de virib. medic.

ADDITION.

Prenez des fleurs de fouphre fublimées autant que vous voudrez, mettez les dans un verre, & verfez deffus de l'efprit de thérebentine, quantité fuffifante pour le diffoudre à une douce chaleur (je le mis à Lille fur le four d'un Boulanger, en 24 heures il fut diffou) : cet efprit viendra rouge comme du fang. Verfez deffus de tres bon efprit de vin jufqu'à l'éminence de trois doigts : laiffez-le ainfi, l'efprit de vin fe teindra ; verfez enfuite par inclination l'efprit de vin teint, & en remettez d'autre : réiterez jufqu'à ce que l'eprit de vin ne fe teigne plus ; diftillez cet efprit de vin au bain pour le feparer de la teinture qui refte au fond du verre, que vous ôterez du bain, & diftilez fur le fable. Ajoutez y un autre recipient, fortifiez le feu, & l'effence de fouphre rouge comme du fang viendra, qui eft un noble médicament, fans dégoût, & different des médicamens chymiques vulgaires.

CHAPITRE VIII.

De l'arcane d'anthimoine & premiere matiere.

DE la destruction des marcassites & des mineraux naît une nouvelle matiere que les Hermeticiens appellent quelquefois premiere matiere, & selon les differens degrez de préparations, ils la nomment tantôt Anthimoine, saturne, mercure, & tantôt zinc, aymant, vitriol, venus, & ainsi des autres. Ces noms sont donc mysterieux, & servent à faire connoitre les degrez ou les differens états où se trouve cette matiere. C'est donc avec raison que M. Fabre parlant de la generation de l'anthimoine, dit que c'est un saturne infecté qui abonde en souphre & sel; il est friable en ce qu'il a peu de mercure uni à son souphre & sel. Cet anthimoine, dit-il, n'est pas celui avec lequel les Anciens commençoient leur œuvre par anthimoine, ils entendoient leur mercure congelé & coagulé en terre noire, gluante comme poix: c'est la premiere coagulation, il est épaissi & congelé à force de cuire. Obtenez-le de notre fille du ciel (ou liqueur étherée) & des élémens, &

par le moyen d'une liqueur aigre ardente faites cet anthimoine. M. le Fevre dit aussi que par anthimoine on entend toujours le mercure.

C'est pour ce sujet que Paracelse dit qu'il doit avoir été réduit en forme de metal noir qu'ils appellent Saturne ou anthimoine. Sans cela il ne se fait aucune vraie teinture. Dans la destruction ou corruption des choses, leur nature est alterée, les parties visqueuses qui contenoient les subtiles, sont emmenuisées, & les subtiles plus dégagées de leurs liens, forment avec les autres un tout incomparablement plus précieux qu'il n'étoit auparavant : cela paroit par l'œuf couvé qui devient poulet, & par le grain de blé qui par son germe produit en son tems un épi : la corruption doit avoir précedé : de là vient que les ténebres ont été avant la lumiere, c'est la nuit d'Orphée, parce que les choses ont été faites de principes invisibles, qui en leur tems sont rendus manifestes ; c'est l'interieur des choses changé en exterieur, & l'exterieur en interieur, avec melioration.

CHAPITRE VIII.

Teinture d'anthimoine, ou antidot antipyret.

PRenez de la mine ou marcaſſite de Saturne philoſophique une partie, ſel balſamique préparé, 4. parties : broyez-les bien enſemble & les mettez dans une cornue de verre lutée, y joignant bien un grand recipient : retirez-en un eſprit par le fourneau à vent : retirez enſuite la matiere reſtée dans la cornue & la diſſolvez dans le vinaigre diſtillé & tres-aigre : remettez d'autre vinaigre juſqu'à ce que vous ayez extrait toute la teinture : ſeparez le vinaigre de cette précieuſe teinture avec l'eſprit en les digerant au fumier & les cohobant dans un vaiſſeau propre. On donne de cette teinture deſſechée depuis cinq grains juſqu'à dix, en une liqueur appropriée ou même telle qu'on veut un peu avãt l'accès des fievres intermittentes, & en tout tems dans les fievres ardentes qu'elle guérit, & tous les ſymptomes qui en dépendent, ſouvent dans l'interval de 2 heures.

Cet antipiret & antidot a beaucoup d'autres vertus; mais avant de les raporter, il eſt bon de faire obſerver que le ſel balſamique qui eſt mentionné en cette prépa-

ration, n'est pas le nitre le plus rafiné de l'Arcenal, tel que M. l'Emery & autres l'employent pour faire l'antihectique du même Auteur, & font un remede qui ne répond en rien à la description qu'en donne Poterius, qui est de cuire 2 part. d'étain & une partie de regule dans l'eau seche hermaphroditique, qui n'est tres-certainement pas ce nitre vulgaire, & répond encore moins à ses vertus specifiques.

Observez 2°, que ces sels balsamiques sont cette même eau seche, seche à l'attouchement & à la vûe, quoique veritablement onctueuse & humide. Enfin c'est ce souphre magnétique meteorisé, que les Auteurs ont en tres-grande recommandation, les parties salines & sulphureuses se temperent proportionnellement, mutuellement & également : la siccité onctueuse & subtile du souphre contient l'humidité du sel, & font une espece de savon qui purifie le corps, comme le savon ordinaire le linge.

3°, Ces sels balsamiques ou eau seche meurissent ce qui ne l'est qu'imparfaitement par leur penetration jusqu'au centre, & la separation qu'ils procurent, des impuretez qui infectoient les matieres métalliques avant cette pénetration ; ces matieres ainsi separées ne s'allient plus avec de nouvelles impuretez, au contraire elles les

détachent & les dissipent plûtôt insensiblement que sensiblement.

La teinture antipyrette donne des qualitez excellentes au vin, qui ensuite renouvelle veritablement la masse du sang, & détruit toutes les infections de la peau, comme on le raporte, la lépre même : guérit les fievres errantes, la cacochymie, la goutte & toutes les maladies qui dépendent d'un tartre indigeste & visqueux, en peu de tems & agréablement, & procure d'autres avantages admirables, qui ne se connoissent que par l'usage & l'experience.

Enfin le sel & le souphre balsamique meteorisé, infusé en suffisante quantité dans un tonneau de vin, le rend merveilleux pour differens genres de maladies, & sur tout contre les maladies mercurielles : ainsi ceux qui par hazard ou par art ont reçu la fumée du mercure vulgaire, ou l'onction mercurielle, ou pris la panacée mal nommée pour être guéris d'un gros mal ou autres maladies dans lesquelles on fait souvent & imprudemment cette methode : ces malades-là, dis-je, n'ont qu'à boire assiduement, & pour toute boisson & remede, de ce vin ; qui est encore d'un secours admirable dans les poulmoniques, les asthmatiques, ainsi que dans les especes de galle, & pour guérir le gros mal ou mal de Naple en premiere instance, ou les mal pansez de ce même mal.

Pour faire juger des excellentes propriétez que ce souphre sublimé communique au vin, il suffit de voir que la vapeur même du souphre empêche le vin de filer, *ne vinum pendulum fiat.* Et quelle est sa force pour dissiper la corruption ? je pourrois en raporter plusieurs autres choses, dit Poterius.

La liqueur douce & acide de ce souphre, dit encore Poterius, *in malè curatis & quibus mercurius perversè fuit adhibitus cum maximo fructu adhibetur*, dans les mal pansez dont nous avons parlé, & desquels le mercure crud vulgaire a été reçu, ou ausquels il a été appliqué mal à propos ; cette agréable liqueur & tres penetrante de souphre leur est d'un tres-grand secours. Cette liqueur se fait de la même maniere que l'huile de souphre : J'applique seulement de l'or en feuilles sur le verre ou la campane ; ces feuilles d'or sont communes, & la liqueur ainsi distillée est admirablement douce, & a bien des vertus.

Penot dans le traité des Vertus des médicamens chymiques, prépare ainsi l'huile de souphre par la campane, avant de mettre le souphre dans le vaisseau qui est en feu, des feuilles de sauge seche, & il met dessus aussitôt la campane, afin qu'elle reçoive la fumée de la sauge, & en dernier lieu il y met le souphre : on a une plus

grande quantité de liqueur. Cette huile a autant de vertus que l'huile de vitriol : entre autres vertus, si on frotte les dents, elle les rend blanches, & détruit la pourriture des gencives, étant mêlée avec l'eau rose.

CHAPITRE IX.

De l'esprit de vitriol specifique dans l'Epilepsie.

A L'occasion de l'huile de vitriol qui est un excellent arcane, dont on est redevable à Basile Valentin & à Paracelse qui en a specifié l'usage, tant dans les maladies interieures que dans les exterieures, de même que Poterius. Après son extraction physique & la distillation de ce vitriol extrait de la premiere matiere, on rectifie cette distillation au Bain-marie, pour en separer le phlegme doux & sucré qui a presque les mêmes vertus que l'esprit, étant donné en dose d'un demi scrupul dans l'eau ou le vin : l'esprit étant ensuite separé de sa terréité par le feu, alors on a l'esprit de l'huile seul qui se circule en soi-même, on lui ajoute ensuite l'esprit de vin ; c'est alors un remede qui se prend dans l'eau de pivoine avant l'accès de l'épi-

lepſie, on ne peut pas déſigner plus diſtinctement que fait Paracelſe, l'effet de ce remede, que par ces paroles conciſes & conformes à l'experience que j'en ai fait moi-même : *Si ſpiritus olei centrum morbi invenerit, tunc paroxiſmus quietus eſt. Si autem vim ſanandi exerit, principio vertiginem ciet ægris ſenſibilem, qui tamen non cadunt, non ſpumant, non quatiuntur membra, ratione non privantur, ſed leni corripiuntur ſomno.* Si l'eſprit de l'huile a trouvé le centre de la maladie, alors le paroxiſme ou l'accès eſt tranquil ; mais il fait connoître que le malade doit guérir, ſi après l'avoir pris, le malade ne reſſent d'abord qu'une eſpece de vertige, il ne tombe pas cependant, il n'écume pas, ſes membres ne roidiſſent pas & ne reſtent pas comme briſez ; les malades ne ſont pas privez de la raiſon : mais au lieu de ces vehemens ſymptomes, ils ſont ſaiſis d'un doux ſommeil, qui eſt proprement cette eſpece de vertige : ce ſommeil & vertige durent autant que l'accès auroit duré, & ceſſent après. Heureux médicament ! qui montre ſes divins effets par un changement auſſi ſubit qu'il eſt ſurprenant ; je ne l'ai cru poſſible qu'après l'avoir vû.

J'avois traité & guéri en me ſervant de mes vraies pillules catholiques, non pas de celles qui ſe trouvent dans les diſpenſaires

faires ordinaires, quoiqu'elles ayent aussi leur merite. Un vieux Frere Augustin à Lille en Flandre, incommodé d'un asthme inveteré & regardé comme incurable, en fut guéri parfaitement; cela me procura l'estime des R. Peres Augustins, qui font une nombreuse & sage Communauté. J'avois aussi traité le R. Pere de Mieuvre Licentié, d'une herpe ou dartres scorbutiques & répandues par tout le corps, par une décoction de racine de lapathum, de chiendent & de fetouille, une once de chacune; feuilles d'aigremoine, de pinpinelle, de betholne, de scolopendre de fumeterre, de chicorée, de chacune une poignée; reglisse une demi-once: à un bon verre de cette décoction, il ajoutoit tous les matins une cuillerée de syrop de limon, cela lui procuroit quelques selles, humectoit, & délayoit les sels du sang, qui ne lui donnoient pas peu d'embarras: ainsi préparé cinq ou six jours, il prit de mes pilules catholiques, & son mal étant beaucoup diminué se guérit entierement, en reprenant huit autres jours la décoction susdite, & ensuite les mêmes pilules.

PREMIERE OBSERVATION sur l'Epilepsie.

A l'occasion de ces succès, ces Révérends Peres m'engagerent de voir un jeu-

ne homme de 18 ans ſujet à l'épilepſie ; il ſe nommoit le Turc, & avoit l'honneur d'avoir pour parent le R. Pere le Turc Auguſtin & excellent Prédicateur: en plaiſantant ſur le nom, je diſois aux Meſſieurs de Lille, qu'un Turc leur annonçoit la Religion Catholique. Nous partimes donc auſſitôt la propoſition faite avec le Pere le Turc & le R. Pere Mayeu pour aller voir cet Epileptique, qui depuis Pâque par le changement d'aliment & de ſaiſon tomboit tres-fréquemment, & pour ainſi dire d'heure en heure : un moment après notre arrivée, il tomba de ſon ſiege tout étendu par terre, roidit en tous ſes membres, écuma, perdit connoiſſance : l'accès dura environ demi-heure, après lequel il reſta étonné. Nous reſtames, la famille aſſemblée & quelques voiſins, & ces deux Reverends Peres, juſqu'à l'accès prochain. Je dis à la Compagnie ce que Paracelſe raporte de l'eſprit doux de vitriol philoſophique ſuſdit, & que ſi ma liqueur étoit la même que celle de cet Auteur, elle devoit avoir les mêmes effets ſuſdits : ce qu'ils curent peine de croire, mais ils ne furent pas longtems dans le doute ; je fis gouter le remede au malade, il le trouva agréable, & le prit à l'inſtant même de ſon accès, qui commençoit par une certaine agitation extraordinaire dans les hypocon-

dres : non seulement il ne tomba pas, mais après une élévation des bras comme pour tomber & cette agitation, il resta tranquile & comme dans un doux sommeil ; il ne tomba pas, ne perdit pas la connoissance ; enfin après une petite demi-heure il ouvrit les yeux & nous dit que ce remede n'avoit pas plûtôt été descendu dans son estomach, que le tremoussement des côtez, comme il disoit, avoit cessé ; qu'il avoit eu une grande tranquilité, & avoit entendu tout ce que nous avions dit : il ne retomba pas du reste de la journée ni le lendemain, ni depuis comme je pense. Au reste Paracelse & Penot disent qu'il faut donner le remede trois fois, sçavoir au commencement de l'accès, un peu après l'accès, & une heure après l'accès.

SECONDE OBSERVATION sur l'Epilepsie.

J'en donnai au fils d'un Charbonnier à Versailles en présence de M. Guyot Maître des Chaires de poste, à la fin de l'accès. Le malade âgé de 22 ans tomboit dès sa jeunesse. & après Pâque tous les jours cinq à six fois, à l'Eglise, dans les rues & où il se trouvoit. Ses accès étoient tres-véhemens avec tous les symptomes raportez ; il ne tomba plus, il fut purgé deux jours après par le vin émetique de M. Guiot.

TROISIEME OBSERVATION.

La fille de M. le Fevre Fermier de Rhodon alors, proche Chevreuse, & qui a une maison à Versailles au coin de la rue du Plessis, tomba en épilepsie par une frayeur : elle fut guérie par une potion prise en trois doses où entroit ce remede. L'un ni l'autre n'ont pas retombé depuis. Mais j'espere écrire sur toutes ces choses plus distinctement. Au défaut de cette liqueur, on peut donner de notre teinture universelle. Voyez sa description § 225.

Cette liqueur peut être donnée tres-seurement, comme dit le savant Penot, dans toutes les maladies, le corps ayant été purgé : mais c'est un specifique dans les maladies du cerveau, l'épilepsie & les maladies qui en approchent, l'apoplexie, le vertige, maux de mere, & elle fortifie l'estomach languissant : éteint la fievre, ses symptomes & la soif. Dans la guérison des cancers, des fistules & semblables, c'est un remede assuré. La maniere de s'en servir & ses vertus se voyent bien circonstanciées dans la grande Chirurgie de Paracelse & dans les Observations de Poterius. Cet esprit pénetre comme un coup d'œil tout le corps, ou comme un rayon de lumiere dans une chambre.

Voici la premiere preuve que j'ai eue de sa pénétration : il y a sept à huit ans que j'avois des glandes grosses comme de gros pois sous l'aisselle gauche, elles m'avoient donné de l'inquiétude de temps en temps depuis plusieurs années. Ayant cohobé quatre fois cet esprit sur l'alcali fixe ou vitriol susdit (car en perdant cet esprit il reste alcali), je reçus une grosse goutte de cet esprit igné sur ma langue ; un moment après je sentis une chaleur à l'aisselle gauche à la superficie de la peau avec un picotement : j'y portai la main & touchai des ampoules grosses comme le bout du doigt. M. Thomé Medecin residant alors & actuellement à Paris, entra dans ma chambre. Je le priai de voir ce que c'étoit, il me dit qu'il y avoit un grand érisipelle, avec des ampoules claires, & une grande rougeur à la peau. Cet esprit comme une esserce tres-subtile, se porta de la langue où elle laissa une grande douceur, à l'aisselle où étoit l'impureté qu'elle poussa à la superficie, & n'interessa en rien le reste du corps. Je me sentois le mieux du monde, aux picottemens des aisselles près : nous fumes prendre une bouteille de vin de Bourgogne contre son avis, & deux jours après il vint me revoir : ces ampoules dessechées tomberent en croutes, & se détacherent facilement par le bout de l'on-

gle, la peau resta nette, & plus de glandes. Cet effet m'encouragea à obtenir suffisamment de cette liqueur, je n'en avois qu'une bonne cuillerée, j'en mis une goutte avec quelques cuillerées d'eau rose pour appliquer à mes yeux ; à peine voyois-je pour me conduire, avec des grosseurs aux grands angles, & les paupieres gâtées de petits ulceres, leurs bords rouges, & une tres-grande demangeaison. Rien n'y avoit réussi, cette liqueur me rendit les yeux comme je les ai aujourd'hui.

Huile douce pour les ulceres interieurs & exterieurs.

Poterius préfere cette huile au corallée de Paracelse qui se fait du mercure précipité puis adouci avec les blancs d'œufs : *loco corallati cum albuminibus ovorum alia praeparatio*, dit-il, *apud Penotum à me non semel experta.* Purgez le mercure avec le sel desseché & le sublimez avec le vitriol & le nitre selon l'art : dissoudez le ensuite dans le vinaigre distillé. Distillez le vinaigre, sechez la matiere, digerez-la dans de bon esprit de vin, jusqu'à ce qu'ils viennent comme une graisse mucilagineuse. Alors distillez la sur le sable par un feu gradué & tres-fort, jusqu'à ce qu'il distille une humeur blanche comme du lait,

On reverse cette liqueur sur la matiere restée dans la cornue, & il en sort une huile tres blanche & tres-suave, qui est parfaitement exempte de toutes qualitez corrodentes : étant prise par la bouche, elle guérit les ulceres de la vessie, de la gorge & des autres parties interieures, & toutes les maladies des reins, par les sueurs & les urines.

Poterius décrit la préparation de l'esprit de mercure appellé *Cahos*. Cette liqueur étant separée de l'esprit & du corps du mercure, on a cet esprit de mercure ou liqueur tres-suave, dont les effets sont admirables, & guérit tres-surement le mal de Naple, l'épilepsie, débouche les obstructions du cerveau & du foye, ouvre & dissout la dureté de la ratte & du messentere, & fait plusieurs autres choses admirables. Mais il faudroit un volume pour expliquer ces deux préparations, qui ont un merveilleux raport, & où le sel balsamique susdit & l'esprit étherée ont si bonne part. Des raisons nous pressent de finir ce traité.

CHAPITRE X.

Extrait Catholique de Poterius tres-usité.

PRenez aloé socotrin une once, myrrhe corrigée avec l'esprit de vin demi once, extrait de senné trois gros, extrait de coloquinte un gros, extrait de saphran demi scrupul, souphre magnetique meteorisé un gros & demi : on en forme une masse avec syrop de roses : la dose est de douze grains à dix-huit : il se donne en forme de petites pilules avec succes dans toutes les maladies qui viennent d'intemperance & de l'indigestion des humeurs, guérissent les coliques, les especes d'asthme, de migraine, & tres souvent la goutte sciatique & autres.

Les dispensaires de drogues ordinaires substituent à ce souphre magnetique les fleurs d'anthimoine, ce qui fait un vehement purgatif, & celui-ci agit tres-doucement. Ce souphre magnetique corrige même la vehemence des fleurs d'anthimoine, comme il fait celle de l'aloé, du senné & de la coloquinte : enfin ce souphre n'est pas les fleurs ; cela paroit par ce que dit le même Poterius.

Cum solo sulphure magnetico meteorisato

pilulas formamus, omnium præstantissimas, quæ verè catholicæ ob virtutem miram in corpore æqualiter purgando, vera radix est omnium purgationum, blanda est & tuta, & nonnisi noxios humores purgat corpore repurgato, quod fit ter vel quater adhibito, non ampliùs movet alvum, fugat pravos humores, non tam sensibiliter quàm insensibiliter.

Nous formons les plus excellentes de toutes les pilules avec le seul souphre magnetique (parce qu'il attire les humeurs mauvaises engagées dans les réduits des visceres d'une maniere douce & aymantique) metéorisé (sublimé, comme nous avons dit ci-devant). Ces pilules sont vraiment catholiques (universelles), parce qu'elles purgent admirablement & universellement tout le corps : elles sont la vraie racine de toutes les purgations, ou de toutes les impuretez du corps. Cette purgation est douce & agréable, & ne purge que les humeurs nuisibles. Lorsqu'elle a charié les humeurs dans les premieres voyes, avant de sortir du corps, il passe par bas beaucoup de vents fœtides; elle est douce, en ce qu'on peut aller au bassin au premier avertissement qu'elle donne, ou suspendre ; les matieres sont une bouë claire & se présentant, elles viennent sans peine, sans douleur, sans al-

teration, & tout d'un coup, & laiſſent une liberté de ventre enſuite. On la prend trois ou quatre fois : les humeurs étant toutes diſſipées, elle n'agit plus. Elle diſſipe donc les humeurs impures, plûtôt inſenſiblement que ſenſiblement.

Il eſt à propos de joindre ce ſouphre avec le ſel balſamique dont nous avons parlé, & qui ne ſont differens que parce que le ſel balſamique dans la diſtillation, vient avant le ſouphre ; on les broye & on les met à la cave ſe réſoudre en liqueur huileuſe. Poleman joint cette liqueur à la gomme ammoniaque pulveriſée, & en fait des pilules qui guériſſent la fievre quarte, l'hydropiſie, le ſcorbut, la pleureſie, le calcul des reins, la colique, les obſtructions des mois, la mélancolie hypocondriaque, les differentes maladies de l'eſtomach, & pluſieurs autres maladies conſiderables. La force de cette medecine eſt anodine à cauſe de ſa teinture de ſaffran aurée, & de ſon odeur ſuave & aromatique.



CHAPITRE XI.

Du circulé, menstrue vegetable, ou Quinte-essence.

ON trouve ce dissolvant décrit phisiquement & tres-exactement dans un petit traité fait par un célebre Médecin & Philosophe François nommé de la Brosse, qui se trouve à la fin des œuvres du fameux Philosophe nommé Christophe Parisien, à la fin de son Elucidaire sur R. Lul. Comme notre dessein n'a été que de travailler à de bons remedes, on nous dispensera d'entrer dans un détail d'operations, qui servent à cet effet à la verité, mais qui ont encore une autre fin plus éloignée, sur laquelle on peut voir les Auteurs : & comme nous avons décrit les matieres qui sont les trois principes desquels se tire tant ce menstrue ou quinte-essence, qu'une liqueur douce, acide & agréable, qui se tire tant du sel principe que d'une autre liqueur de souphre pareillement douce & acide. Nous disons ici que ces liqueurs approchent merveilleusement près de cette quinte-essence ; parce que tant cette quinte-essence que ces deux liqueurs, doivent être conjointes

à la douceur, & que la matiere des mineraux détruite, quoique composée de plusieurs choses heterogenes, & qui cependant contient le point homogene, doit avoir perdu une acrimonie acide, pontique ou austere & sulphureuse, mêlée d'amertume, avant de produire la vraie matiere nommée communément *Magnesie*, & d'autres noms dont nous avons parlé dans cette IVe Partie, on y aura recours. Ce que nous avons dit est une introduction par laquelle on peut entendre ces grands Auteurs qui voilent sur tout les commencemens de leur science : les Lecteurs en feront l'usage qui leur conviendra, & nous continuons de décrire les compositions qui sont autant d'excellens remedes, tels que nous les trouvons dans Paracelse, Poterius, Penot & Poleman.

Eau febrifuge. R. Lierre terrestre avec les feuilles & racines ensemble, de même que l'ache entier, feuilles de chicorée, d'ozeille, de petite centaurée, de chacune six poignées; les broyer & les faire macerer au Bain marie trois jours, les distiller & verser l'eau distillée sur nouvelles plantes, la distiller de nouveau, & la garder. En quatre onces de cette eau faire infuser pendant la nuit demi once de magnesie saturnienne calcinée, & filtrer le matin: cette eau est véritablement febrifuge: la

dose est depuis trois gros jusqu'à cinq, un peu avant l'accès.

Nota. Cette magnesie calcinée avec le sel fixe, devient sudorifique & guérit facilement la Paralysie, comme le raporte Poterius, & les especes d'asthme.

Un tartre ou certaines cruditez salines & sulphureuses, produites dans les hypocondres, & nommé à ce sujet tartre hypocondriaque, insinué dans la masse du sang, lui communique une salure sulphureuse & impure, propre à la production de plusieurs maladies rebelles, si la nature ne s'en débarasse par une espece de crise qui est souvent incommode & facheuse par ses suites, si le dépost s'en fait par quelques émonctoires, par les hemorroïdes, par des regles immoderées dans les femmes, par certains petits ulceres, cauteres, fluxions périodiques sur quelques parties. Enfin ce tartre crud forme des molecules, qui n'étant pas dissipées par les selles ni par les urines, venant à s'engager dans les filtres, bouchent les petits conduits & les pores; & si elles s'insinuent dans les glandes cutanées, étant trop massives pour transpirer entierement, elles font une peau grossiere, dure, épaisse; & parce qu'elles corrodent par leur sel, échauffent & enflâment par leur souphre, elles produisent differens tubercules, des

fentes, des demangeaiſons inſuportables, des dartres differentes, croutaces farineuſes; enſorte qu'on peut dire que c'eſt une corruption ou dénudation, & generation perpétuelle de la peau. J'ai vû pluſieurs malades de cette ſorte; on auroit pu raſſembler pluſieurs poignées de ces croutes dans leur lit: un feu prend par toute la peau, ils n'ont pas aſſez d'ongles pour ſe faire des abreuvoirs à mouches: cela approche de la lepre. Ou ſi ces ſels ſe mortifient & ſont comme enveloppez dans des ſouphres impurs où domine un eſprit froid & terreux, c'étoit la ladrerie ancienne; & à préſent un mélange de ces molecules du gros mal mal panſé par un mercure crud, qui n'eſt ni regeneré ni fixé.

Dans cette diſproportion des parties integrantes du ſang (& du fluide nerveux qui participe de cette ſalure lorſqu'elle n'eſt pas détournée par la criſe ſuſdite) les indications ſont d'ouvrir les émonctoires naturels des premieres voyes, pour détruire le foyer qui croupit dans les hypocondres, & entraîner une partie de la ſalure ſulphureuſe du ſang, ſur tout lorſqu'elle produit de ces galles qui ont raport à la lepre.

La décoction ſuivante eſt de bon effet.

Prenez des racines de lapatumacutum, de chiendent, de fenouil, de chacune une

once & demie ; feuilles de chicorée sauvage, d'aigremoine, de fumeterre, de pinpinelle, de scolopendre, de chacun une poignée ; senné, épithim, cuscute, de chacun une once ; regueliſſe briſé demi once: cuiſez-en une ſuffiſante quantité d'eau, pour en avoir une pinte de colature, dont on prend ſix onces tous les matins : dans chaque priſe on y diſſout une once de ſyrop de limon. Cela purge les ſels trop abondans, ouvre les conduits obſtruez, & diſſipe les excremens ſulphureux ou bilieux, & nétoie les craſſes des inteſtins & des reins.

Après cette préparation ou autre convenable, ſelon l'avis de ſon Medecin, le remede ſpecifique de ces maux, & des autres qui dépendent de cette cauſe, eſt le ſouphre embrionné ou ſublimé, dont nous avons parlé, & qui eſt extrait de la magneſie de Saturne : il reſtaure la nature, mondifie le corps, purge & diſſipe inſenſiblement : ſa ſaveur, ſa couleur & ſon odeur ſont agréables à la nature ; & la doſe fort petite, & ſe prend dans quelque choſe propre au mal.

Viis naturalibus, dit Poterius, *adapertis ſanat uno ſulphure magnetico è magneſia ſaturnina educto : id verum eſt reſtaurativum naturæ, mundat & purgat inſenſibiliter ; color, ſapor & odor naturæ ſunt amica, quantitas perexigua.*

L'on peut pour adoucir la peau du visage, de la gorge, des bras, & en ôter la secheresse & l'inégalité rude, y passer l'onguent rosat avec le beurre de Saturne & la poudre cosmetique, trois ou quatre fois.

Par le terme de *corruption* j'entens une altération par laquelle les corps sont déchus de leur état naturel : elle consiste dans le bouleversement interieur des parties, & dans leur confusion superficielle. Les Chirurgiens qui entendent bien la cause de la putrefaction, auront besoin de peu d'emplâtres, & il y a une vertu balsamique dans le vitriol de Mars, & dans le nitre, le sel & l'alun, une stipticité sarcotique, & sur tout dans le baume de vitriol.

Pour venir à l'usage specifique qu'on peut faire de la liqueur douce de vitriol, & à celle de souphre dont nous avons parlé, & qui approchent beaucoup par leur origine & leurs proprietez, de la quinte-essence susdite, qui est un esprit double : au lieu que ces deux liqueurs sont simples.

Décoction nephrétique de Poterius.

Prenez des racines d'ache, d'ononis & d'althea, de chacune demi-once ; feuilles d'argentine, de béthoine, de pilofelle, de

chacune demi poignée; reguelisse, 5 gros; semence de milium solis & de fenouil, de chacune une once. Faites-les bouillir dans une suffisante quantité d'eau commune, & dans six onces de cette décoction filtrée, dissoudez-y une once de syrop de limon, & trois gouttes d'huile de vitriol. Elle dissout puissamment la pierre des reins, l'expulse de la vessie, & fait beaucoup uriner.

Décoction pour les ulceres sordides.

Prenez feuilles de plantin, d'anagallis, de chêne, de chacun une poignée; racine d'aristoloche ronde, une once; bayes de genievre, fleur de chamomille, une pinte de chaque: alun crud, deux onces. Faites les bouillir dans l'eau de forge des maréchaux.

On peut ajouter à ces décoctions le millefeuille, le vinca-pervinca, le salatrum, l'herbe nommée *brunella*, &c. selon la nature, le temps & les conditions de l'ulcere.

J'ajoute souvent, dit Poterius, l'huile de souphre ou de vitriol & autres, à ces décoctions.

Il fait aussi de cette sorte & selon les indications des *apozemes ou décoctions purgatives* tres-utiles.

Décoction Catholique.

Prenez racine de polipode, une once & demi; racine d'hellebore noir, demi-once; fenné, une once; femence, carthame broyé, deux onces; fleurs de violettes, deux pincées; vingt prunes de damas, anis & fenouil, un gros. On fait macerer ces chofes pendant trois jours en fuffifance d'eau d'endives avec un fcrupul d'huile de fouphre, puis on les fait un peu bouillir, on filtre la liqueur, on la clarifie, on l'édulcore & on l'aromatife à l'ordinaire. La dofe eft de trois à quatre onces.

Les décoctions antiveneriennes font fimples ou compofées, alterantes ou purgatives. On peut voir l'Auteur.

Décoction de Gayac.

Prenez bois de gayac rapé, une livre; écorce de gayac broyée, quatre onces: faites les macerer ou digerer au fumier huit jours en quatre pintes d'eau de fontaine, avec un gros d'huile de fouphre, dans un vaiffeau affez grand de verre bien bouché avec du liege & du fouphre: filtrez enfuite, & mettez dans la liqueur filtrée du bois nouveau de gayac, & digerez trois jours comme ci-devant au fumier de cheval. Filtrez, clarifiez, cohobez, édulcorez, aromatifez (avec un peu de canelle.)

La dose de la colature simple non purifiée ni aromatizée, est depuis deux onces jusqu'à trois & quatre, selon les forces du malade. Sa vertu est si grande, que deux onces font autant d'effet que seize de toute autre décoction du même bois. *Hujus*, dit-il, *tanta vis est, ut unciæ duæ alterius decocti libram unam æquent. Picrocolis & lienosis hæc formula tuta est. Hydrope, & morbo napolitano confectis, apoplecticis & gravissimis morbis medetur.*

Cette formule est sure dans les malades les plus difficiles à guérir, tels que sont les maigres, bilieux & mélancoliques, quoiqu'accablez par l'hydropisie & par le mal de Naple ; & remedie à l'apoplexie & aux grandes maladies du cerveau.

On fait des décoctions de squine & autres de la même maniere.

Nota par ce qui est dit dans le dialogue sur l'Egerie de Numa, que le petit circulé est le correctif des vegetaux qui ont des qualitez atroces, & en même temps de tres-grandes vertus : tels sont l'aaron, la colloquinte, lazarum, l'hellebore noir & autres : les mineraux mêmes, les fleurs d'anthimoine qui purgent haut & bas avec violence, deviennent un purgatif tres doux, presque insensible, sans douleur & sans alteration, & conservent leurs proprietez specifiques : on peut même les corriger tel-

lement, qu'elles ſoient ſimplement dia-phoretiques & corroborantes. C'eſt ce que j'ai experimenté par le moyen des deux liqueurs huileuſes, douces, de vitriol & de ſouphre. Le ſouphre même metéoriſé produit encore le même effet ; ce qui paroit par les pilules & par l'extrait catholique, dont nous avons parlé ci-devant.

On peut voir l'Auteur ſur les préparations compoſées, purgatives & non purgatives : les perſonnes délicates & les corps robuſtes y trouveront ce qui leur conviendra ſelon leur goût, & leur guériſon parfaite.

L'uſage n'eſt pas égal & uniforme dans tous les malades, les natures ſont differentes, de même que les maladies d'une même eſpece, & les ſymptomes differens & en nombre : ainſi les doſes & l'uſage ne ſont pas les mêmes.

La maniere de vivre n'eſt pas non plus ſemblable dans la curation de tous les malades. Nous n'approuvons pas non plus une diette ſeche & mince, ſouvent admiſe ; & nous croions après Hypocrate, qu'il ne faut pas changer temérairement la maniere de vivre ordinaire & accoutumée depuis longues années : on ôte cependant autant de la boiſſon ordinaire au malade, qu'on lui fait prendre de ces décoctions ou apozemes.

On peut voir l'Auteur ſur ſes décoctions vulneraires compoſées, de même que ſur les ſimples ; par exemple, on peut faire des décoctions d'une ſimple herbe ſpecifique, cuite ou infuſée dans l'eau, le vin ou le bouillon.

L'herbe appellée *coronopus* avec ſa racine, cinq ou ſix poignées dans une ſuffiſante quantité de bouillon à la viande ; l'ayant paſſé, on y ajoute un peu d'huile de ſouphre : cette décoction priſe interieurement guérit les playes de la poitrine.

La décoction de la plante appellée *roßolis*, préparée de la même maniere, remédie aux playes ſanglantes, & eſt d'un grand ſecours dans la pthiſie.

La décoction de piloſelle briſe le calcul des reins, & guérit l'enflure de ratte.

La décoction d'aigremoine reprime l'ardeur de l'urine.

Teinture de roſes.

Mettez deux onces de roſes rouges ſeches en trois pintes d'eau tiede, & trois gros d'eſprit doux de vitriol ou d'huile de ſouphre, ou d'huile de ſel ; tenez-les en digeſtion pendant trois heures, filtrez la liqueur & la gardez pour l'uſage : elle eſt agréable au goût, on y ajoute demi livre de ſucre blanc. Son uſage eſt dans les fievres contagieuſes & putrides ; elle réjouit

le cœur, reprime l'ardeur de la fievre, & éteint la soif.

Eau hysterique. Voyez l'eau hysterique composée de Poterius. Si on entend bien son eau de vie, elle est admirable dans les maladies de la matrice, & remedie promptement à sa suffocation, à toutes maladies vaporeuses, & au vertige : appaise les douleurs de tête & des articles. Sa doze est de demi-once à une once & demie.

L'eau hydrotique ou sudorifique de l'Auteur & composée, à laquelle on ajoute l'huile douce de vitriol, prise en dose de quatre ou cinq onces guérit le gros mal & remedie à l'apoplexie, à la paralisie, à l'hydropisie & à l'asthme.

CHAPITRE XII.

Observations sur des cours de ventre opiniâtres & purulents.

PREMIERE OBSERVATION.

MAdame la Baronne de Landre, à cinq lieues de Sedan, où je faisois alors la Médecine, avoit depuis trois mois un dévoiement tres douloureux, ne rendoit que des raclures de boyaux blanchâtres, avec dégoût, foiblesse, maigreur, fievre,

& des insomnies continuelles. Elle avoit pris quatre fois l'épecacuana par la bouche & plusieurs fois par le bas. Sa maladie avoit été suivie par d'habiles Médecins.

Je fus voir un malade dans le lieu. M. le Baron vint m'y voir, & m'emmena voir Madame la Baronne. Je lui ordonnai dans l'état susdit un scrupul de corail rouge en poudre fine, deux scrupuls de confection d'hyacinthe, & un gros de conserve de roses de Provins, que M. le Baron approuva fort; mais le principal du tout étoit un grain de laudanon qu'il falloit mêler à ce bol, & qu'il refusa. Je le piquai d'honneur en lui disant que la dépense n'en étoit pas grande, & que je le priois de le laisser venir avec le reste sans être mêlé; il y consentit. Ces remedes arriverent à dix heures du soir. M. le Baron s'étoit couché: Mademoiselle de Landre sa fille attentive au grain de laudanon, le laissa pourtant prendre à sa mere avec le bol. Elle entra dans un doux sommeil, qui dura quatre heures; son pouls que je touchois de temps à autre, se rétablissoit. S'étant éveillée, elle dit: Mon Dieu, que je suis bien! je ne sens ni envie d'aller, ni douleurs, prit un bouillon ave goût, & resta guérie.

La tristesse se convertit en joie; on éveilla M. le Baron; on attribua le sommeil au petit grain, & par consequent le

bon effet. M. le Baron dit, Nous voulons être Médecins, mais les cas difficiles nous font voir le contraire ; le plus seur est de laisser faire un Médecin, lorsqu'abandonnez nous lui confions notre vie.

SECONDE OBSERVATION.

En parlant de M. le Baron de Landre, sa mort qui arriva six mois après, doit trouver place ici. Il avoit un cours de ventre avec une fievre tierce en été. M. Nolet Médecin de Sainte-Menehoult, appellé dans le voisinage, vint le voir par occasion, & j'y arrivai peu d'heures après: le malade fut saigné deux fois, & purgé avec la rubarbe & le catholicum, pris des décoctions vulneraires & détersives : les déjections noiratres & ferrugineuses changerent, la fievre resta double-tierce. M. Sauvage Médecin de Verdun vint le voir, & apporta le meilleur quinquina : le malade en prit, la fievre se passa. M. Nolet & moi retournames, & M. Sauvage resta. Deux jours après le malade étoit guéri. M. Sauvage la veille de son départ ordonna une médecine ordinaire pour prendre deux jours après son départ. Le Chirurgien apporta cette médecine. M. le Baron qui ne s'y attendoit pas, & qu'il refusa d'abord ; puis à force de sollicitation, la

prit.

prit. Il étoit dans son fauteuil, il se mit sur son lit & dit : Je me porte bien, on veut que je meure dans les formes. Il prit cette médecine, & une demi-heure après dit à son valet : Appellez Madame, je me meurs ; & mourut à l'instant. Cette Observation fait voir ou soupçonner qu'il est dangereux de mouvoir les humeurs, lorsque le foyer des fievres a été fixé par le quinquina. D'ailleurs les déjections susdites sont dangereuses.

TROISIEME OBSERVATION d'un cours de ventre purulent.

Le Sieur Bouchoir Chirurgien à Carignan petite Ville à quatre lieues de Sedan, avoit un dévoiement purulent depuis quatre ans : le pûs étoit quelquefois mêlé de sang, & sans mélange d'autre humeur. Le malade étoit âgé de 28 à 30 ans. Je lui fis prendre l'ipecuana (qu'il avoit pris quelques années auparavant), il vomit une écuellée de pûs, & en rendit encore davantage par le bas. Après je lui fis prendre quelque gouttes de baume du Pérou avec l'anis en poudre, & un bouillon par dessus. Il se trouva mieux, le même jour il prit deux verres des vulneraires détersifs, & trois les jours suivans : il continua le bol & les vulneraires, & fut guéri en peu de temps.

Nota. Il y a un temps favorable pour prendre les remedes, il faut y apporter du jugement, qui eſt difficile ſelon le premier aphoriſme d'Hypocrate. La nature s'étoit fait une voye, le malade étoit encore dans ſa vigueur, & le pûs digeré en état d'être évacué.

QUATRIEME OBSERVATION
ſur le même mal.

Le Meunier de Buc proche Verſailles avoit un dévoiement depuis deux mois, il avoit pris l'ipecuana par la bouche & en lavement : comme il rendoit le pûs mêlé de ſang, il y avoit apparence de petits ulceres dans l'inteſtin colon ; j'ordonnai des lavemens de therebentine, une once diſſoute en ſuffiſante quantité de lait : il uſa des vulneraires en boiſſon, ſçavoir d'aigremoine, bugle, ſanicle, veronique, vanche & pervanche en décoction dans l'eau, dont il prenoit trois verres par jour. Il fut guéri en trois ou quatre jours.

CINQUIEME OBSERVATION
ſur l'ulcere du bas ventre.

Dans les ulceres qui avoient ſuccedé à quelques abſcès dans les hipocondres ou le bas ventre, je me ſuis bien trouvé de la

méthode suivante. Faire user avec opiniatreté de trois verres par jour des vulneraires déterfifs temperez susdits, de bugle, d'aigremoine &c. susdits. Purger les malades tous les huit à dix jours avec un bol fait de thérebentine lavée en eau de pariétaire, diaphœnic, demi-once : si le malade étoit difficile à émouvoir, on y ajoutoit six grains de diagrede : pour boisson ordinaire une décoction de squine, y ajoutant un gros par pinte de cristal mineral. Les bouillons d'écrevisses, huit matinées de suite, étoient encore employez utilement.

Nota 1°. Au lieu du purgatif susdit avec le diagrede, la crême de tartre purgative impregnée d'une teinture de scamonée, comme elle est décrite § 134, fait beaucoup mieux, de même que les pillules catholiques raportées ci-devant : ces trois remedes ne fermentent pas avec les humeurs qu'on prétend évacuer.

Nota 2°. Les eaux de Spa peuvent avoir lieu.

CHAPITRE XIV.

De la fluxion de la gorge avec extinction de voix.

Il arrive souvent une indisposition inflammatoire de la gorge, suivie d'extin-

ction de voix : elle eſt cauſée par un ſang diſpoſé à faire des rhumatiſmes, & déterminée par le relachement des glandes &des membranes de la gorge, à en établir un continuel ſur cette partie. Il faut ſaigner du bras, & s'entretenir le ventre libre, s'il ne l'eſt pas, en prenant tous les jours en ſe mettant à table pour dîner, deux gros de mcële de caffe en bol, & manger le potage immédiatement après : [c'eſt une regle generale, que ce qui lache le ventre, pris même comme aliment, doit préceder les choſes qui reſtreignent]

De quatre ou cinq jours à autres, prendre deux onces de manne dans un bouillon de veau, afin de détourner la ſeroſité qui ſe porte à la gorge, & l'abreuve continuellement; ce qui empêche que les membranes & les glandes ne ſe reſſerrent pour ſe rétablir dans leur état naturel, & ne ſe défendent d'être inondées des ſeroſitez qui ne les doivent humecter que legerement. Il eſt bon de ſe tenir la tête bien couverte, le col & le dos pendant la nuit, afin que la tranſpiration ſoit abondante, & faſſe diverſion de la ſeroſité, qui prend opiniatrement ſon cours vers la gorge. On ajoute à ces précautions l'uſage du criſtal mineral dans de l'eau le matin, & quelques verres de ptiſane de racines de chiendent, de chicorée ſauvage, l'après dînée ſur la

fin de la digestion du dîné.

On se sert aussi de gargarismes; les meilleurs sont la décoction de l'herbe appellée *brunella*, ou de jus de joubarbe pilé, un peu reposé & passé par une étamine: ou de la décoction de roses de Provins & de grenades, à laquelle on ajoute de l'esprit de sel jusqu'à une mediocre acidité, prenant garde en se gargarisant de le faire doucement, & de sorte que cela ne passe pas à l'entrée de la trachée artere, de peur que la toux ne soit excitée.

OBSERVATION sur une extinction de voix.

Une Dame de l'Abbayie de Gyf à trois lieues de Versailles, avoit une fonte d'humeur qui lui éteignoit entierement la voix depuis deux ans. Les organes de la voix n'étoient ni rongées ni ulcerées; elle ne rendoit que des glaires en abondance, qui ne faisoient pas soupçonner d'inflammation ni d'ulcere, ni vomique des poulmons. Toute l'indisposition étoit une fluxion qui relachoit principalement la glotte, & qui étoit causée par la desunion des principes du sang: mais la cause prochaine ou conjointe, dépendoit du relachement de la glotte. La malade avoit été la meilleure voix du Chœur, la glotte avoit été for-

cée par les efforts réiterez du chant, à quoi les secousses convulsives de la toux avoient contribué : cette partie abreuvée des serositez trop abondantes du sang, s'étoit relachée jusqu'à ne pouvoir plus se resserrer, de la maniere qu'il convenoit pour former les differens tons de la voix.

Voila donc deux indications ou causes à combattre, l'une de pomper & rapeller suffisamment les humeurs qui attaquent la glotte, par le moïen des purgatifs qui détournent la cause conjointe. L'autre étoit de procurer la réunion de la serosité du sang avec les autres principes, afin qu'elle trouvât d'autres filtres, ou affectât d'autres sieges que celui de la glotte ; ce que peuvent produire les vulneraires appropriez, pour rendre à la glotte le ressort & la souplesse necessaires pour exécuter les mouvemens de contraction & de dilatation, sans lesquels on ne peut former les differens tons de la voix.

Pour satisfaire à ces deux indications, il convenoit parce que le sang étoit pressé dans ses vaisseaux, de saigner & de purger ensuite de la sorte.

Dans deux verres de la ptisane suivante, on fit bouillir legerement une once & demie de tamarin, deux gros de senné, un gros de rubarbe. On fit fondre dans la liqueur passée deux onces de manne, vingt

grains de tartre vitriolé, & deux onces de syrop de roses composé d'agaric, que la Dame incommodée prit en deux fois, en une heure de distance.

La ptizane étoit d'une once de racine de bardanne, autant de racine de gariophillata ou benoite, trois gros de rapure de buis enfermée dans un linge; le tout cuit en trois pintes d'eau réduites à deux, on y ajouta à la fin une pincée de coclico, un peu de regueliſſe.

On la purgeoit tous les huit jours; & les jours d'intervalle, elle prit pendant trois semaines le matin à jeun, & le soir en se couchant, une prise de cette opiatte composée de trois gros de racine d'énula campana, deux gros de feuilles de scordium, de fleurs de sauge, de diaphoretique mineral, de gomme ammoniac, de chacun un gros; saffran de Mars aperitif, un gros; & deux scrupuls de tartre vitriolé, le tout en poudre fine, incorporé avec suffisante quantité de syrop d'érysimum de Lobel. La doze étoit d'un gros & demi, beuvant par dessus un verre des vulneraires suivans fort chauds.

Orge & prunes de damas, de chacune une once; trois gros de reguelisse, huit figues grasses, une poignée d'hyssope, graine de choux rouges, deux gros: feuilles de lierre terrestre, demi poignée; le

tout bouilli en trois chopines d'eau une demi-heure.

La Dame en prenoit avant & après le dîné comme du thé avec un peu de ſucre, & fut guérie parfaitement.

AUTRE OBSERVATION.

M. Hiacinte Ordinaire de la Muſique du Roy, avoit une extinction de voix depuis un an ou deux, étoit ſujet depuis quelques mois à vomir en partie ſes alimens mêlez d'humeurs noiratres.

Après les remedes aperitifs & fortifians, qu'il prit aſſez inutilement, je lui fis uſer d'une bouillie de cette ſorte : On emplit un petit ſac de queuti neuf de fine farine d'orge bien preſſée, & on la fit bouillir huit ou dix heures dans de l'eau qui ſurnageoit, puis on le mit ſecher au four après que le pain en fut tiré : on caſſa un morceau de cette maſſe dure, on la broya bien & on en délaya autant qu'il en falut dans une écuellée de lait tiré le ſoir, pour en faire une bouillie claire, à laquelle on ajouta une cuillerée de ſucre candi. Il prit cette bouillie trois heures après un leger ſouper, & fut guéri.

Cet aliment contribue au ſommeil, adoucit le ſang, & ſoulage les mauvaiſes poitrines, & ſe digere aiſément.

Il eſt encore bon d'uſer par le nez d'un peu de tabac compoſé d'un gros de rapure de marons d'Inde, & de deux gros de feuilles d'aſarum en poudre ſubtile ; & de prendre dans l'intervalle du repas un bouillon à la viande & aux navets, fort chargé de creſſon & de petits ſoucis qu'on y fait amortir ; & le ſoir en ſe couchant, de boire deux taſſes de décoction de pouillot & d'hyſope adoucie avec un peu de ſucre ou de ſyrop d'éryſimum. Tout cela convient dans les pertes & enrouemens de voix.

CHAPITRE XV.

Des ulceres, du cancer & des écrouelles.

Exemples de leur guériſon.

POterius, Poleman & Penot donnent avis à ceux qui voudront guérir ces maux & ſemblables, d'avoir recours à la grande Chirurgie de Paracelſe. Il n'obmet rien en effet de ce qui peut contribuer à leur guériſon.

Une perſonne âgée de 70 ans, fut guérie d'un cancer aux levres comme par miracle, dit Poterius, par le baume de Mercure appliqué en liniment deux fois le jour ; & la tumeur fut enlevée : il avoit fait préceder l'uſage de cette décoction.

Prenez racine de *lapatum acutum*, une once & demie ; bourrache, fumeterre, mélisse, pinpinelle, de chacune une poignée ; racines de polipode de chêne, une once & demie ; épitim, senné, de chacun demi-once ; anis un gros. Le malade en prenoit tous les jours le matin.

Nota. Le baume de Mercure est une huile douce de mercure, décrite par Penot, & que Poterius employoit au lieu du corollatum de Paracelse : la description en est raportée ci-devant page 294.

Le souphre est un des principes des choses naturelles, appellé communement huile : cette substance sulphureuse contient les vertus & les facultez des choses principalement ; & en même temps on peut dire que la plûpart des maux qui affligent le corps humain, dérivent de cette même substance : ainsi la nature a placé dans un pareil degré de substance la maladie & le remede. Cette substance est le siege & la base des odeurs, & le sujet de la beauté de la lumiere, du feu, & la nourriture de la vie. Les Spagiriques qui ont bien connu la nature de cette substance, disent qu'elle est inflammable, & ne se mêle pas avec l'eau. Il y a une autre huile ainsi dite par abus, parce qu'elle n'est autre chose qu'un sel resout : telle est l'huile de tartre par défaillance.

L'huile de soufre est encore une liqueur aqueuse, qui procede de la resolution du souphre : cet esprit vient du sel contenu dans le souphre dont la nature approche admirablement de la nature & des facultés de l'esprit de vitriol, desquels nous avons parlé. Je tire plus grande quantité de cette huile tres-excellente par la cornue, que par la campane.

Dans le traitement des ulceres malins, douloureux & entretenus par un cathere salé, il faut avoir égard à la cachexie du corps, & y remedier d'abord comme à la cause antecedente de l'ulcere, qu'il soit au tibia ou ailleurs, rongeant, virulent ou calleux : il faut donner interieurement la décoction susdite, ou autre refrigerante & purgative, & la teinture de corail interieurement : ensuite mitiger la douleur par le suc d'anagallis & la décoction de roses. Puis mondifier & consommer les callositez, s'il y en a, par l'onguent des jaunes d'œufs, auquel on ajoute un peu de magnesie calcinée susdite. La mondification faite, pour remplir l'ulcere de chair au lieu de la magnesie, on ajoute à l'onguent d'œuf quelquefois un peu d'encens, & enfin on cicatrise par le crocus de Mars.

Dans un ulcere qui rongeoit les narines, Poterius appliqua l'huile de souphre & l'eau de myrrhe ; l'indication étoit de cor-

riger l'acrimonie de l'humeur salée en coagulant le sel par ce baume ou huile de souphre. Toute sorte de sel, dit-il, n'est pas coagulé par toute sorte de souphre, il rejette la comparaison des qualitez, enfin le malade fut guéri par ces deux agréables remedes, sans aucun remede interieur.

Dans un mauvais ulcere de visage, *Telephia, noli me tangere*, qui avoit corrodé les narines & les parties voisines, & petit à petit attaquoit les yeux & presque tout le visage, il appliqua l'huile balsamique douce de vitriol; l'acrimonie étant détruite, il fit appliquer l'huile de souphre dont nous avons parlé interieurement: pour détruire l'acrimonie, il fit prendre de l'essence de corail, ces trois remedes agréables guérirent parfaitement ce mal.

Description de l'eau mercurielle minerale.

Prenez deux parties de notre mercure sublimé doux & sans addition, & une partie de regule, distillez selon l'art: la premiere eau qui vient, guérit les écrouelles; & la seconde qui distille blanche comme du lait, guérit les cancers & le mal de Naple, la peste & les autres fievres. La doze est une goutte jusqu'à quatre, avec une petite cuillerée d'eau distillée de morelle & de plantin.

Penot décrit encore cette composition,

pour guérir le cancer en quelque endroit qu'il soit, pourvû qu'il n'ait pas été ouvert par instrument de fer.

Prenez grande serpentaire ou racine d'aron desséchée, quatre onces ; suie, deux gros ; pierre minerale, christalline non rouge, une once. Broyez bien tout cela & les mêlez ; conservez-les dans un verre bien bouché pendant deux mois en fermentation. Lorsqu'on veut s'en servir, on en saupoudre un peu sur le cancer, & on le laisse ainsi pendant quinz jours : le cancer tombe, & en se servan de l'emplâtre suivant l'on guérit.

Prenez *galbanum*, *oppoponax*, *sagapenum*, de chacune quatre onces; ammoniac, bdellium, de chacune huit onces. Dissoudez ces gommes dans le vinaigre, faites-en l'expression & l'évaporation jusqu'à la consomption du vinaigre. Prenez ensuite des huiles de chamomille deux livres, d'hypericum une livre, de cire neuve deux livres : mêlez avec les gommes sur un petit feu.

Ajoutez-y les poudres suivantes. Litharge d'or deux livres ; myrrhe choisie, corail blanc, de chacun quatre onces ; calamine six onces, fleurs d'anthimoine préparées spagyriquement, quatre onces ; sel de vitriol, de la mumie, du camphre, de chacun deux onces. Pulverisez ce qui doit

être pulverisé, & les mêlez continuellement jusqu'à ce que l'emplâtre soit faite. Appliquez uue empl'âtre le matin sur le cancer & une autre le soir, en le nettoyant chaque fois: en peu de jours il sera guéri.

Cette emplâtre guérit aussi tous les ulceres & les écrouelles sans aucune autre application.

CHAPITRE XVI.

Teinture Lili, ou Mercure diaphoretique, Or orizontal.

PRenez de l'anthimoine entierement separé de son souphre impur & de ses grosses terres, une partie; & une partie de salpêtre tres pur: étant bien broyez, mêlez les exactement & les mettez sur un feu doux d'abord & ensuite tres-grand: il vous restera une matiere tirant sur le brun; faites-en un verre, dont vous extrairez la teinture tres rouge avec le sel circulé: retirez le sel circulé au Bain-marie, il vous restera une poudre. Versez de l'esprit de vin dessus qui en extraira le pur, & il restera quelques feces L'extraction sera tres-rouge & douce, & déja fort utile en médecine; car c'est un souphre pur d'anthimoine & tres-separé.

Calcinez les feces desquelles vous avez extrait le souphre, & en tirez le sel par le moyen de l'esprit de vin: mêlez ce sel avec le souphre susdit, & circulez dans un vaisseau de rencontre ou pelican bien bouché; au moins pendant un mois. Le sel s'unit à l'extraction; s'il reste quelques feces, separez-les, après distillez en l'esprit devin au Bain-marie, puis augmentez le feu ou mettez sur un sable échauffé, & il en distillera une huile tres-suave, claire, rouge, avec plusieurs couleurs.

Rectifiez cette huile au Bain, jusqu'à ce qu'il n'en reste que la quatriéme partie: puis faites un précipité du mercure d'Espagne qui laisse la tache blanche, ou du mercure regeneré & purifié, comme nous l'avons fait ci devant. Dissoudez-le dans notre esprit de cuivre, & le filtrez; évaporez l'esprit ou retirez-le par distillation, il restera un précipité ou poudre blanche, noble & beau, déja propre à guérir les playes nouvelles ou inveterées.

Mêlez égale quantité de ce précipité & de l'huile douce susdite, & les mettez dans un petit matras de verre bien bouché à une chaleur douce continuelle, le précipitése dissoudra & ensuite se figera en poudre fixe rouge, seche & fusible, qui ne fume pas. C'est une médecine douce, pénétrante, qui n'agit pas par les selles & qui guérit.

Sa dose est de trois à quatre grains dans le vin, l'eau-de-vie, le bouillon ou autre vehicule. Cette teinture pénetre toutes les parties & tous les membres ; c'est le plus excellent de tous les arcanes. Il resiste au venin, guérit la toux, la pthisie, l'asthme, la lepre, le mal de Naple, la peste, l'hydropisie, la jaunisse, & toutes les fievres : fortifie la tête, l'estomach & les visceres ; guérit la suffocation de matrice, fait venir les regles, & guérit celles qui sont trop abondantes : produit la fécondité dans les deux sexes, & une semence saine ; guérit les maladies des voyes de l'urine, & les maladies exterieures, prise interieurement, en appliquant un emplâtre convenable ; la gangrene, le *noli me tangere*, &c. Cette teinture approche du Médicament universel.

FIN.

TABLE



TABLE
ALPHABETIQUE
DES MATIERES.

A

P

B

L

M

N

O

P

T

VAPEURS

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Confeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeftes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Confeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Jufticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amée la Veuve de FLORENTIN DELAULNE, Imprimeur

& Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Ouvrage qui a pour titre, *Nouvelles Découvertes concernant la santé & les maladies les plus frequentes*; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée, & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes: Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit Contrescel, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout nostre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression de cet

Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où la probation y aura été donnée, ès mains de notre tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans de-

mander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingt-ſixieme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil ſept cens vingt-ſix, & de notre Regne le douziéme. Par le Roi, en ſon Conſeil, CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No 552. folio 440. conformement aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, le ſept Janvier 1727.

Signé, BRUNET, Syndic.

ERRATA.

Page 109. *ligne* 26. ambraſſe, *liſez* ambaraſſe.
Page 136. *ligne* 24. conteſtations, *liſez* conſtellations.
Pag. 114. *ligne* 17. ſemble, *liſ.* reſſemble.
Pag. 215. *ligne* 21. das, *liſez* dans.
Page 250. *ligne* 4, vaiſſeaux differens, *liſez* déferens.
Page 263, *ligne* 23, bouclier de cuir, *liſez* de cuivre.
Page 267 *ligne* 2. Egeria. *liſez* Egerie.
Page 269. *ligne* 15. Polemon, *liſe*, Poleman.
Page 281. *ligne* 9. Zine, *liſez* Zinc.
Page 283 *ligne* 15. l'eſprit, *ajoutez* de vin.
Page 285. *ligne* 22. d'un gros mal, *liſ.* du gros mal.
Page 286, *ligne* 18. vaiſſeau qui eſt au feu, *ajoutez* il y met.



